JACK WHITE ★ MIDNIGHT OIL ★ FONTAINES D.C. ★ LAST TRAIN

NUMÉRO 141 – AVRIL 2022
rollingstone.fr

RollingStone

ENQUÊTE

UKRAINE-RUSSIE
LA SALE GUERRE DE LA DÉSINFORMATION

Dan Auerbach
Dans son studio de Nashville

Présidentielle
Dérives sur plateaux télé

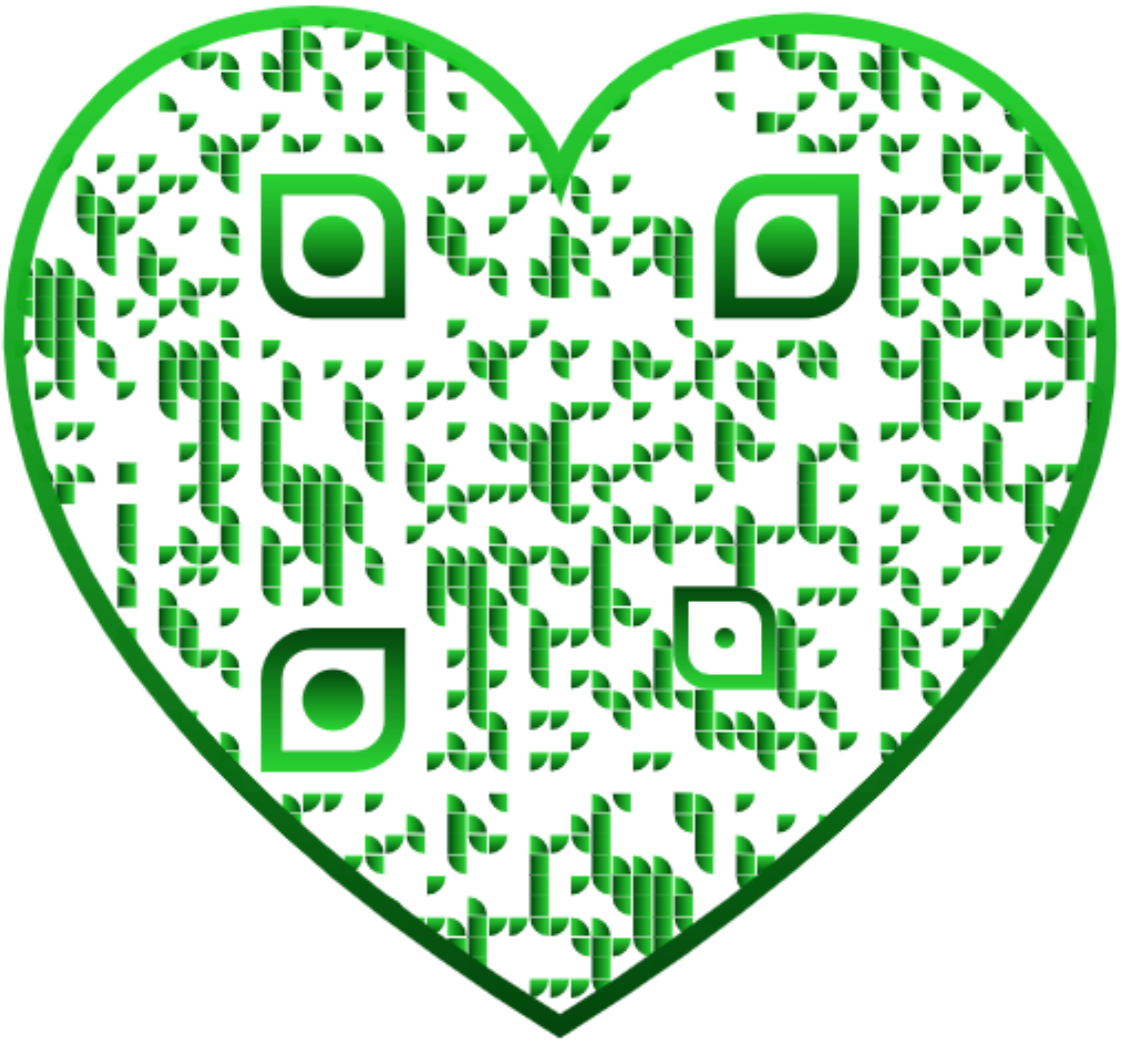
PLUS

Calexico
Peter Doherty
Mathias Malzieu
Stephan Eicher

INTERVIEW EXCLUSIVE

RED HOT CHILI PEPPERS

Flea et Anthony Kiedis à confesse!
Les secrets de l'album le plus inattendu de l'année



BELLE FACTORY PRÉSENTE

06.07 > 10.07.22

29e ÉDITION

COGNAC BLUES PASSIONS

SIMPLE MINDS

FRANCIS CABREL — LIAM GALLAGHER

BEN HARPER & THE INNOCENT CRIMINALS

GÉRARD LANVIN — MARCUS KING

RODRIGO Y GABRIELA — LARKIN POE

LILLY WOOD & THE PRICK

VICIOUS STEEL FUEL BAND

PRIX COGNAC PASSIONS

BLUESPASSIONS.COM

COGNAC · GRAND COGNAC · CHARENTE LE DÉPARTEMENT · Région Nouvelle-Aquitaine · COGNAC · JAS HENNESSY & Co · Martell & Co Pernod Ricard · MAISON RÉMY MARTIN · MAISON VILLEVERT · France bleu

Belle Factory scic sarl. Licences 2-3: 113 040 – 113 041. Siret: 441 136 330 000 38. APE: 9001Z. Design : Laura Deleuze

Sommaire

RS
NUMÉRO 141
Avril 2022

70
Calexico
Enregistré dans son fief de Tucson, le dixième album de la formation arizonienne résonne de la richesse de ses influences, du rock au mariachi, mais aussi de son engagement. Passionnant entretien avec son guitariste, chanteur et cofondateur, Joey Burns.
Par Sophie Rosemont

50
Midnight Oil
Un dernier album, une ultime tournée, et le groupe australien raccroche les gants ! Son leader vocal, Peter Garrett, s'en explique, avec un rapide bilan à la clé.
Par Xavier Bonnet

46
Last Train
Un EP en forme d'ovni, un clip hors norme, un Olympia complet, une tournée imminente… Le groupe français poursuit sa route avec exigence.
Par Denis Roulleau

PHOTO **HOLLI ANDRES**

Sommaire

56
En studio avec Dan Auerbach

Le guitariste et producteur des Black Keys, en créant Easy Eye Sound, un studio et son label, fait revivre une esthétique sonore qu'on croyait à jamais perdue, ou presque. Visite d'usine avec le maître des lieux.

PAR XAVIER BONNET

Le Mix

ROCK

15 **Fontaines D.C.**
Les Irlandais n'aiment pas s'installer dans le confort, la preuve avec leur troisième – et très réussi – album.
Par XAVIER BONNET

VENTE À LA DÉCOUPE

18 **Stephan Eicher**
Le Suisse sort quatre nouveaux titres, premier volet d'une série qui constituera un album complet pour l'hiver prochain.
Par SANDRINE CHESNEL

PROFIL

21 **Wet Leg**
Les deux filles, venues de l'île de Wight, ont enthousiasmé le rock indie britannique.
Par SOPHIE ROSEMONT

Magazine

PRÉSIDENTIELLE

36 **Médias saturés**
Jadis trustés par les figures des partis mainstream, les plateaux télé sont désormais largement squattés par les formations extrémistes. Enquête.
Par LAURENT-DAVID SAMAMA

INTERVIEW

62 **Red Hot Chili Peppers**
Les Red Hot Chili Peppers créent la surprise avec un fantastique nouvel album. Aussi vivants et polyvalents qu'à la grande époque, grâce en partie à John Frusciante, de retour après dix ans d'absence.
Par JAN JEKAL

Rubriques

Éditorial 6
Ours 10
Courrier 12
Playlist 14

Guide

Musique

SOLO

73 **Jack White**
Des riffs, du gros son, des compos directes rappelant les grandes heures de ses tout premiers groupes. Retour au basique.
Par SOPHIE ROSEMONT

TRÉSOR ENTERRÉ

76 **David Pack**
Une carrière de fou, des featurings incroyables, et pourtant…
Par BERTRAND DEVEAUD

RADIO CLASSIQUE

78 **Seven Nation Army**
Puisque Jack White est à l'honneur ce mois-ci, retour sur un tube devenu un hymne.
Par PHILIPPE BARBOT

BD

90 **Les Sauvages Animaux**
Une allégorie dessinée de l'histoire de Peter Grant et Led Zeppelin.
Par LORAINE ADAM

Livres

92 **Nick Kent**
LE légendaire critique rock se lance dans le roman et réussit une irrésistible et grinçante comédie.
Par PHILIPPE BLANCHET

Dernier mot

98 **LeVar Burton**
L'acteur revient sur sa carrière et sur ce que lui a apporté *Star Trek*.
Par ANGIE MARTOCCIO

En couverture

Red Hot Chili Peppers à Los Angeles, 2022, par Gus Van Sandt

© ALYSSE GAFKJEN

LA BOUTIQUE

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

LES HORS-SÉRIES

Hors-série n°44 - Keith Richards

Hors-série n°43 - The Beatles (132 p.)

Hors Série N°37 - Mai 68

Hors-série n°42 - Spécial Woodstock

Hors-série n°40 - Eric Clapton

LES ANCIENS NUMÉROS

n°140 - S pécial USA

n°139 - Neil Young

n°138 - B. Obama & B. Springsteen

n°137 - Dave Gahan

n°136 - Charlie Watts

n°135 - George Harrison

n°134 - Amy Winehouse

n°133 - The Who

n°132 - Crosby, Stills, Nash & Young

n°131 - The Rolling Stones

BON DE COMMANDE
ANCIENS NUMÉROS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVOYER À :
ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

TARIF DES MENSUELS

☐ n°131 : 5,95€ ☐ n°132 : 5,95€ ☐ n°133 : 5,95€ ☐ n°134 : 5,95€ ☐ n°135 : 6,50€
☐ n°136 : 6,50€ ☐ n°137 : 6,50€ ☐ n°138 : 6,50€ ☐ n°139 : 6,50€ ☐ n°140 : 6,50€

TARIF DES HORS-SÉRIES

☐ n°37 : 7,90€ ☐ n°40 : 7,90€ ☐ n°42 : 7,90€ ☐ n°43 : 11,95€ ☐ n°44 : 8,95€

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine : 1,50€ par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 2,50€ par numéro
autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 3€ par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

Édito

"Le militant en moi ne peut être que profondément perturbé et troublé par l'échec de la génération du baby-boom et des gens dans mon propre pays à avoir tracé une voie différente pour notre planète."
PETER GARRETT, MIDNIGHT OIL

Par BELKACEM BAHLOULI

Le monde de demain ?

On nous l'avait survendu. Rappelez-vous, ce n'est pas si loin. Après le premier confinement suite à l'épidémie de Covid-19 qui s'est répandu sur toute la planète au premier semestre 2020, on nous avait parlé du "monde de demain", que plus rien ne serait pareil, que tout allait réellement changer : attitudes, compassion et même "paradigmes", grand mot fourre-tout assaisonné pour faire intello. Au final, rien, nada. Rien ne s'est passé comme on l'avait idéalisé dans ce temps de repos imposé. On avait imaginé beaucoup de choses, dont une version V2 de notre monde, plus proche, plus vert, plus heureux. Deux ans plus tard, on a la guerre. La guerre avec les antivax, avec les conspirationnistes et autres complotistes de tout poil, les montées des extrêmes, qui désormais sont partout et tout le temps, noyant les réseaux sociaux sous des millions de fake news. Et surtout la vraie guerre, celle qui a obligé l'Ukraine à reprendre les armes face à l'invasion de l'armée russe. À l'heure où l'on écrit ces lignes, la ville de Marioupol est sous un tapis de bombes, et toujours les mêmes images, celles qui ont traumatisé la planète entière des années 1940 aux années Viêt Nam, en passant par Bagdad et Kaboul. Tous les espoirs ont été douchés. Tous. En ce temps d'élection présidentielle en France, réussir à croire à un monde de demain idéalisé et repeint en couleur est très difficile. Maigre consolation, cette guerre a rendu inaudibles les pro-Russes qui encombraient la campagne présidentielle. Peut-être comprendront-ils enfin la différence entre nationaliste et patriotisme, le premier prenant les traits du dictateur russe Vladimir Poutine, le second ceux du président ukrainien Volodymyr Zelensky.

Lors de la guerre du Viêt Nam, nombre d'hymnes pacifistes avaient été créés – du Creedence à Hendrix en passant par Dylan – exprimant ce que la jeunesse d'alors considérait comme une injustice. La contre-culture en est née. Difficile cependant de venir les chanter aux ados ukrainiens condamnés à découvrir, malgré eux, l'usage d'un fusil-mitrailleur. La musique, ce sera pour plus tard. Aujourd'hui, après les bombardements sur des populations civiles et la multiplication des crimes de guerre, le silence de la mort s'est imposé.

PARTAGEZ VOS IDÉES

NOUS VOUS ÉCOUTONS!
Écrivez-nous à redaction@rollingstone.fr

GUERRE EN UKRAINE

Côté culture

L'émotion est forte et l'attaque de l'Ukraine par la Russie ne laisse personne indifférent. Si déjà nombre de rockstars ont signalé soutenir le peuple ukrainien, de Joan Baez à Nick Cave en passant par Stevie Nicks, c'est au tour des géants du secteur de suspendre leurs activités en Russie. Sony a annoncé, jeudi 10 mars, avoir suspendu ses opérations dans le pays suite à l'invasion de son voisin et *"appelle à la paix en Ukraine et à la fin de la violence, [nous] continuerons à soutenir les efforts de secours humanitaire mondiaux pour aider les victimes dans le besoin"*. Quelques heures plus tôt, Warner Music Group signalait *"suspendre ses activités en Russie, y compris les investissements et le développement de projets"*. Tout comme Universal : *"Nous suspendons toutes les opérations et fermons nos bureaux. Nous demandons instamment que la violence en Ukraine prenne fin dès que possible."* Parallèlement, on apprenait que les employés locaux de ces majors du disque et de l'entertainment continueront de percevoir leur salaire pour une durée indéterminée.
Dans le même temps, ces majors ont décidé de soutenir financièrement le peuple ukrainien. Et l'on se souvient avec émotion des grands élans de l'industrie du rock et de ses diverses composantes – artistes, management, cadres exécutifs et bien d'autres –, et des grands concerts caritatifs organisés à Wembley, Philadelphie ou New York… et même à La Courneuve, pour le volet français.

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

L'ŒUVRE CULTE DE LUC BESSON

LE GRAND BLEU

EN CINÉ-CONCERT

INTERPRÉTÉE SUR SCÈNE PAR

ERIC SERRA

ET SES MUSICIENS

REPORT TOURNÉE PRINTEMPS 2022

DU 14 SEPTEMBRE AU 19 OCTOBRE

14.09	NANTES	20.09	DIJON	27.09	CAEN	2.10	BORDEAUX	14.10	METZ
16.09	TOULOUSE	22.09	LILLE	28.09	ROUEN	8-9.10	LYON	15.10	GENÈVE CH
17.09	MARSEILLE	23.09	BRUXELLES BE	30.09	BREST	11.10	CHAMBÉRY	17.10	NICE
18.09	MONTPELLIER	24-25.09	PARIS	1er.10	RENNES	13.10	STRASBOURG	19.10	CLERMONT-FD

LEGRANDBLEU-CINECONCERT.FR

UNE PRODUCTION DE SEMMEL CONCERTS, TOMEK PRODUCTIONS & RCI GLOBAL, LLC

THE WORLD OF HANS ZIMMER

A SYMPHONIC CELEBRATION

La magie des musiques de films du célèbre compositeur

IMAGINÉ ET CONÇU PAR HANS ZIMMER

DIRIGÉ PAR GAVIN GREENAWAY

TOURNÉE 2022

27 SEPTEMBRE – REIMS – ARENA / **28 SEPTEMBRE – PARIS** – ACCOR ARENA

29 SEPTEMBRE – ROUEN – ZÉNITH / **30 SEPTEMBRE – AMNÉVILLE** – LE GALAXIE

1er OCTOBRE – GRENOBLE – PALAIS DES SPORTS

2 OCTOBRE – AIX-EN-PROVENCE – ARENA

www.WORLDOFHANSZIMMER.com

L-R-21-13065 - L-R-21-11645 – RCS PARIS N 388 281 586 - CONCEPTION : HUGOBOOK.COM

/GDP /GDP

INFOS & RÉSERVATIONS SUR **GDP.FR** & POINTS DE VENTE HABITUELS

gérard drouot productions s.a.

À nos lecteurs fidèles
Passez à l'abonnement en 2022

Un crédit d'impôt grâce à votre abonnement à Rolling Stone Magazine ? Oui, c'est possible !

- Valable pour tout résident fiscal en France **jusqu'au 31/12/2022** pour **tout 1er abonnement d'une durée minimale d'1 an** pour vous ou toute personne de votre foyer fiscal
- **30% de la dépense** engagée en crédit d'impôt avec un plafond de 50€ par foyer mais **sans plafond de ressources**

Exemple : Abonnement d'1 an de 69€, 20,70€ en crédit d'impôt !

CRÉDIT D'IMPÔT -30% REMBOURSÉS

5 BONNES RAISONS DE FRANCHIR LE PAS !

DISPONIBILITÉ GARANTIE
Votre magazine livré chez vous

DES SERVICES NUMÉRIQUES EN PLUS
Application mobiles et tablettes et liseuse PC/MAC et bientôt des contenus premium réservés aux abonnés

ÉCOLOGIQUE !
Moins d'invendus = moins de papier perdu

MOINS CHER QU'EN KIOSQUE
Une réduction de 10% et des services en plus!

FLEXIBILITÉ
Une option Liberté que vous pouvez mettre en pause ou résilier selon vos envies

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

ou occasionnels en kiosque
et bénéficiez d'un crédit d'impôt !

CRÉDIT D'IMPÔT -30% REMBOURSÉS

OFFRE INTÉGRALE 1 AN

- 10 numéros papier
+ leur version numérique
- 40 numéros Hebdo digital

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE OU BULLETIN À RENVOYER À : ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE
(PAPIER + NUMÉRIQUE)

☐ 1 AN ☐ France métropolitaine : 65€ ☐ UE + Suisse : 78€ ☐ Monde : 84€

☐ 2 ANS ☐ France métropolitaine : 105€ ☐ UE + Suisse : 132€ ☐ Monde : 144€

• OFFRE ROLLING STONE PAPIER SEUL

☐ 1 AN ☐ France métropolitaine : 55€ ☐ UE + Suisse : 69€ ☐ Monde : 75€

☐ 2 ANS ☐ France métropolitaine : 96€ ☐ UE + Suisse : 127€ ☐ Monde : 142€

☐ C'est mon premier abonnement et je souhaite recevoir une facture pour mon crédit d'impôt par email.

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL* : _____

ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENT)

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL* : _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUE

OU

• OFFRE ROLLING STONE LIBERTÉ

☐ 5,90 €/Mois France

☐ 6,90 €/Mois UE + Suisse

☐ 7,50 €/Mois Monde

MANDAT SEPA

COMPTE À DEBITER - VEUILLEZ JOINDRE VOTRE RIB

IBAN _____

BIC _____

TITULAIRE DU COMPTE

NOM _____

PRÉNOM _____

DATE : __ /__ /____

SIGNATURE

IDENTIFIANT CREANCIER	NOM ET ADRESSE DU CRÉANCIER :
FR80ZZZ866A58	ROLLING STONE FRANCE 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

J'AUTORISE ROLLING STONE FRANCE A ENVOYER DES INSTRUCTIONS A MA BANQUE POUR DÉBITER MON COMPTE ET A MA BANQUE A DEBITER MON COMPTE CONFORMÉMENTS AUX INSTRUCTIONS DE ROLLING STONE FRANCE. VOUS SEREZ INFORMÉ AU PLUS TARD 30 JOURS AVANT LA FIN DE VOTRE ENGAGEMENT PAR COURRIER ET PAR EMAIL AVANT RECONDUCTION TACITE DE VOTRE PÉRIODE D'ABONNEMENT - VOS DROITS CONCERNANT LE PRÉSENT MANDAT SONT EXPLIQUÉS DANS UN DOCUMENT DISPONIBLE AUPRÈS DE VOTRE BANQUE. **VEUILLEZ COMPLÉTER TOUS LES CHAMPS DU MANDAT.**

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

Rolling Stone France

Michel Birnbaum
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

RÉDACTEUR EN CHEF **Belkacem Bahlouli**
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION **Stéphane Chaumet**
RÉDACTEUR-GRAPHISTE **Monika Jakopetrevska**

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE **Alma Rota**

RÉDACTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **01 44 39 78 20**

redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : DRISS ABDI, LORAINE ADAM, PHILIPPE BARBOT, LAURENT BAZIN, YVES BIGOT, PHILIPPE BLANCHET, CHARLES BLOCH, XAVIER BONNET, SANDRINE CHESNEL, SAMUEL DEGASNE, MATHIEU DAVID, RENAUD DÉLY, BERTRAND DEVEAUD, ALAIN FRÉTET, ALAIN GOUVRION, LAURIC HENNETON, DOM KIRIS, PHILIPPE LANGLEST, BRUNO PATINO, SAMUEL REGNARD, SOPHIE ROSEMONT, ALMA ROTA, DENIS ROULLEAU, SILVÈRE VINCENT, FRANCIS ZÉGUT.

FABRICATION **Anne-Lise Gonnet**
GONNET.ANNELISE@POSITIVEMEDIA.FR

PUBLICITÉ & PARTENARIATS CHEZ L'ÉDITEUR SALES@ROLLINGSTONE.FR

ADMINISTRATION ET GESTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris.**
TÉL. **01 44 39 78 20**
PRÉSIDENT **Michel Birnbaum**

SERVICE DES VENTES **À Juste Titres**
Pascale Delifer P.DELIFER@AJUSTETITRES.FR
TÉL. **04 88 15 12 41**

NUMÉRO RÉSERVÉ AUX DÉPOSITAIRES ET DIFFUSEURS DE PRESSE.
RÉASSORT ET QUANTITÉS MODIFIABLES SUR WWW.DIRECT-EDITEURS.FR

Service abonnements
OFFRE VALABLE JUSQU'AU 31 MAI 2022, RÉSERVÉE AUX NOUVEAUX ABONNÉS.
TÉL. SERVICE ABONNEMENTS : 09 88 99 47 78.
RELATIONCLIENT@ROLLINGSTONE.FR
CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE, OU EN ÉCRIVANT À DPO@POSITIVEMEDIA.FR
ABONNEMENT : BULLETINS PAGES 8-9
1 AN PAPIER SEUL : 65 € - 1 AN MENSUEL PAPIER + NUMÉRIQUE : 114,90 €
1 AN PAPIER + NUMÉRIQUE (MENSUEL + HEBDO) : 145 €

Penske Media Corporation (PMC)

CHAIRMAN AND CEO **Jay Penske**
CHIEF OPERATING **OfficerGeorge Grobar**
MANAGING DIRECTOR **Debashish Ghosh**
ASSOCIATE VICE PRESIDENT **International Markets Gurjeet Chima**
FRANCESCA LAWRENCE, **International Markets Associate Director**

International Brand & Partnership Operations
Rolling Stone USA

PRESIDENT AND CHIEF OPERATING OFFICER **Gus Wenner**
EDITOR IN CHIEF **Noah Shachtman**
EXECUTIVE EDITOR **Sean Woods**
CREATIVE DIRECTOR **Joseph Hutchinson**
DIRECTOR OF CREATIVE CONTENT **Catriona Ni Aolain**

Jann S. Wenner
FOUNDER AND EDITORIAL DIRECTOR

COPYRIGHT © 2022 BY ROLLING STONE IS OWNED AND PUBLISHED BY PENSKE MEDIA CORPORATION. ALL RIGHTS RESERVED. REPRODUCTION IN WHOLE OR IN PART WITHOUT PERMISSION IS PROHIBITED. THE NAME ROLLING STONE AND THE LOGO THEREOF ARE REGISTERED TRADEMARKS OF PENSKE MEDIA CORPORATION. WHICH TRADEMARKS HAVE BEEN LICENSED TO POSITIVE MEDIA.

© COPYRIGHT ROLLING STONE FRANCE 2022.
ROLLING STONE EST UN MAGAZINE ÉDITÉ PAR RS FRANCE SAS SOUS LICENCE DE ROLLING STONE, LLC, FILIALE DE PENSKE CORPORATION

ROLLING STONE N° 141 – MENSUEL, NUMÉRO D'AVRIL 2022.
ROLLING STONE EST UNE PUBLICATION ÉDITÉE PAR RS FRANCE, SAS AU CAPITAL DE 1000 EUROS.
RCS PARIS 878 718 436. SIÈGE SOCIAL ET RÉDACTION : 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS.
TÉL. : 01 44 39 78 20. DÉPÔT LÉGAL : DEUXIÈME TRIMESTRE 2022. DIFFUSION : MLP.
NUMÉRO DE COMMISSION PARITAIRE : 0123 D 82240. ISSN : 1764-1071. 26914 LES DOCUMENTS REÇUS NE SONT PAS RENDUS,
ET LEUR ENVOI IMPLIQUE L'ACCORD DE L'AUTEUR POUR LEUR LIBRE PUBLICATION.

© 2022/RS FRANCE

www.rollingstone.fr

LE PAPIER UTILISÉ POUR *ROLLING STONE* EST RECYCLABLE.
L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC, ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.

Sign O' The Times

Par YVES BIGOT

War Pigs

"I NEVER KNEW a man could tell so many lies/He had a different story for every set of eyes" ("J'ignorais qu'un homme puisse mentir autant/Un discours différent pour chaque interlocuteur") : dans "Ambulance Blues", Neil Young fustigeait "*Tricky Dicky*" Nixon.

On ne découvre pas l'usage du mensonge par le personnel politique, mais celui-ci s'est largement accru et répandu depuis l'avènement des réseaux sociaux et leur utilisation par Donald Trump, expulsé de son Twitter chéri et de Facebook à la suite de la tentative de coup d'État du 6 janvier 2021, à Washington. Il vient de lancer sa propre application, Truth Social : *"Plus le mensonge est gros, mieux il passe",* professait Joseph Goebbels, ministre de l'Information et de la Propagande du III[e] Reich. Ces manipulations des médias et des populations ont favorisé le Brexit, et œuvrent à la déstabilisation de nos démocraties pas toujours irréprochables, ce qui les rend d'autant plus vulnérables à toutes les désinformations.

La plainte de Neil Young s'applique à Vladimir Poutine, qui a prétendu *"libérer"* les Ukrainiens de dirigeants *"génocidaires, nazis, drogués et terroristes"* qui constitueraient un faux nez de l'Otan et menaceraient *"Notre chère Russie"* (Nino Ferrer). Le mensonge comme arme de guerre, justification d'une invasion dont il réfute le terme, interdisant aux médias russes de l'utiliser, comme d'en montrer les dégâts, bombardements, tirs, cadavres, destructions. *"Une opération militaire spéciale"* destinée au *"maintien de la paix"*, énormité qu'on eut crue impossible dans notre monde surmédiatisé.

La fenêtre d'Overton, qui mesure ce qui est dicible dans l'espace public, a définitivement volé en éclat. La faute à Trump, et aux fake news qu'il a institutionnalisées au cœur de l'État du plus puissant pays de la planète : quand le cerveau humain s'agrandit pour faire place à de nouvelles idées, il ne retrouve plus ensuite sa taille et ses propriétés initiales. Le storytelling trompeur a remporté la bataille de la communication, avec son inévitable cortège : la haine, la guerre, la négation de l'humanité. Nombreux sont ceux, à l'instar de Stevie Nicks, à comparer aussitôt Poutine à Hitler, dictature, victimisation, nationalisme et méthodes communes.

STEVIE NICKS
Nombreux sont ceux, à l'instar de la vocaliste de Fleetwood Mac, à comparer aussitôt Poutine à Hitler : dictature, victimisation, nationalisme et méthodes communes.

Cette pénétration maléfique est rendue d'autant plus facile que le monde est devenu virtuel. Quand une partie de la population mondiale se croit dans une série Netflix ou un de ces "Video Games" chanté par Lana Del Rey, anesthésié "Comfortably Numb" (Pink Floyd) par un déni de réalité et un univers Bisounours masquant une terrible violence sociale, rien de plus simple que profiter de son incrédulité pour l'abandonner à son métavers ou dans cette *Second Life* imaginaire, l'agresser et le soumettre dans le monde physique. Aujourd'hui, tout le monde proteste derrière son ordinateur, pensant que quelques blagounettes, des émojis et les couleurs de l'Ukraine projetées sur la tour Eiffel et l'Empire State Building suffiront à nous protéger quand notre tour viendra.

La campagne présidentielle française, désertée par les artistes stupéfiés par l'explosion de la gauche et la soudaine primauté idéologique de l'extrême droite, ne sachant où se situer face aux Gilets jaunes et Antivax, devrait à cet éclairage alerter sur les conséquences potentielles du désengagement et de la sidération dont profitent menteurs et dictateurs. *"How can he remember who he's talking to/'Cause I know it ain't me and I hope it isn't you",* concluait Neil dans "l'ambulance" *("Comment peut-il se souvenir à qui il s'adresse/Car je sais que ce n'est pas moi, et j'espère que ça n'est pas vous").*

© COURTESY DE WARNER BROS RECORDS

Courrier

+ LETTRES, TWEETS ET MAILS

Si votre dernière couverture m'a un peu décontenancé, je dois reconnaître que ce numéro est vraiment réussi, que ce soient les interviews, la passion de Busnel pour Harrison et le portfolio hommage à Steve Schapiro. Spectaculaire."

JEAN-PAUL (MAIL)

Mellencamp

Alors là, je ne m'y attendais pas, quelle belle surprise. Et il faut reconnaître que l'homme est rare, je crois même n'avoir lu d'interview de ce monsieur qu'une seule fois dans ma vie (allez, deux !). En même temps, déjà, dans le précédent numéro vous nous avez amplement vanté les mérites de son dernier album. Merci pour le complément !

ALAIN (PAR E-MAIL)

Harrison

Votre interview avec François Busnel était passionnante, et je dis ça sans flagornerie aucune, j'aime beaucoup ce journaliste, passionné et qui est allé au bout de son rêve. J'ai eu la chance d'aller assister à l'avant-première du film et on sent réellement la passion et l'émotion de Busnel pendant tout le film, sa manière de cadrer Harrison, la qualité des entretiens, c'est vraiment brillant. Et surtout, en parallèle, dans l'interview on comprend à quel point ce film était important pour le journaliste, il devait payer son tribut à celui qu'il est devenu aujourd'hui. Sans Harrison, sans la culture pop-rock, la contre-culture, nous n'en serions pas là nous non plus.

JIPÉ (PAR E-MAIL)

@NicolasPre
Comme un prolongement en musique de l'excellente revue *America* !

Tonino Benacquista

Jamais je n'aurai pensé qu'un magazine de rock culture et a fortiori de rock, allait jamais publier une interview de mon auteur préféré. En fait, cet écrivain est très discret, parle peu et bosse beaucoup. On ne connaît pas sa vie, et le fait que vous ayez mis son autobiographie en avant est une très belle idée. Et je m'en vais me la procurer. **SOPHIE (PAR E-MAIL)**

Mike Campbell

Votre chronique du disque du mois m'a interpellé. En tant que très vieux fan de Tom Petty, je me demandais ce que pouvait valoir ce deuxième disque de son guitariste. Eh bien, oui, vous avez visé juste, c'est du Tom Petty sans Tom Petty. On est dans le même monde, le même moule presque, à ceci près que Campbell n'est pas un songwriter exceptionnel. Mais son rock déménage et m'a réconcilié avec ce rock de base, populaire ; du rock de bar, d'autoroute aussi, bref, de tout ce que peut représenter le rock… Tant qu'il en reste…

CHRISTOPHE (PAR E-MAIL)

ÉCRIVEZ À LA RÉDACTION

REDACTION@ROLLINGSTONE.FR
FACEBOOK.COM/ROLLINGSTONEFR
TWITTER.COM/ROLLINGSTONEFRA
INSTAGRAM.COM/ROLLINGSTONEFRANCE

© DR

Par BRUNO PATINO

Masters Of War

"EH BIEN LA GUERRE !" La formule de Valmont est dans toutes les têtes depuis que la Russie a commencé d'envahir l'Ukraine, et il devient difficile d'écrire des choses légères dans une situation aussi grave. Faire comme si de rien n'était est impossible : on se souvient peut-être de ce quotidien sportif français qui ne mentionna pas les attaques sur le World Trade Center au lendemain du 11 septembre 2001. Il fut un des seuls journaux au monde à tenir cette ligne. Une ligne logique, mais finalement incompréhensible. Quand la tragédie s'invite, il n'y a pas d'endroit préservé.

Même si on ignore tout de l'évolution du conflit entre le moment où ses lignes sont écrites et le moment où elles seront imprimées, quelque chose aura changé en Europe le 24 février. Avec une situation inédite, qui signe le retour des logiques de puissance pure, impériales ou pas, mariées avec la société connectée où tout tourne, tout le temps, sur les réseaux en tempête. D'un côté la fameuse phrase de Thucydide, dans la guerre du Péloponnèse : *"Le fort fait ce qu'il peut faire et le faible subit ce qu'il doit subir"*, de l'autre, la cyberguerre, qui mélange attaques informatiques, désinformation, vidéos de communication et la "viralisation", par TikTok, d'une guerre plus imagée que ne fut le Viêt Nam. Les réseaux charrient tout et son contraire, l'information de résistance et la propagande de conquête, ils jouent leur rôle de cinquième pouvoir déstabilisateur des pouvoirs installés, et actent la transformation d'un bateleur acteur de série en homme d'État de dimension historique et planétaire, à coups de *"I need amunitions, not a ride"*. Comme l'écrivait Thomas Friedman dans le *New York Times*, *"Welcome to the world wide war"*, ce monde où le XVIII^e^ siècle et le XXI^e^ siècle se conjuguent.

Parler musique dans ce contexte m'invite pourtant à manier le paradoxe. Au risque d'être démenti dans les jours qui viennent, ce qui m'a frappé, venant des artistes que nous aimons tous ici, c'est une discrétion qui témoigne d'une pleine conscience de la gravité du moment. Loin des opinions trop vite partagées, des solutions trop vite imaginées, des stratégies de café de commerce trop vite élaborées. Pas de grand concert planétaire de soutien, pas d'appel général à..., pas d'hymne écrit pour... Les vieux rockers ont été comme frappés de stupeur, entre McCartney exhibant en silence un drapeau ukrainien sur scène et Mick Jagger twittant mystérieusement la phrase de Sun Tzu : *"Même la plus belle épée plongée dans l'eau salée finira par rouiller."* En fait, cette génération n'a rien à ajouter, elle a déjà tout dit, et nous a depuis longtemps donné le viatique pour ce qui nous arrive. Des centaines de chansons qui nous viennent à l'esprit, et qui valent mille commentaires ou analyses, comme le "Gimme Shelter", voire "Sympathy for the Devil" des Stones, "Back in the USSR" ou "Give Peace a Chance" de Paul et John, "Masters of War" ou a "A Hard Rain's a-Gonna Fall", et même "Ballad of a Thin Man" (*"Something is happening but you don't know what it is/ Do you, Mr. Jones?"*) de Dylan, parmi tant d'autres...

Et si cette génération nous a préparés aux temps actuels, c'est qu'elle en a vécu les prémices. Keith et Mick ont grandi dans les ruines du Blitz ; John, Paul, George et Ringo dans le Liverpool de la Seconde Guerre mondiale ; Dylan a commencé sa carrière au paroxysme de la guerre froide, etc. Elle a certes fait corps avec la suivante pour mener les combats intérieurs (droits civiques, Viêt Nam) faisant écho à Paul Simon et l'expression *"Many's the time I've been mistaken"* de son "American Tune", mais elle sait que la menace peut aussi venir de l'extérieur, et qu'elle n'est pas forcément maîtresse des récits de son époque qui peuvent, largement, la dépasser. Cette retenue générale tranche avec la tendance du moment de multiplication des biopics et autres séries documentaires musicales. Après les films sur les artistes morts, puis sur ceux en fin de carrière, puis sur ceux en milieu de carrière et ceux en relance de carrière, nous vivons désormais avec les documentaires qui "accompagnent" un nouveau disque ou une nouvelle tournée. Sur le fond, ces films ou série suivent une trame narrative qui ramène le parcours artistique au parcours initiatique d'une conquête personnelle, psychologique, sexuelle, sociale, économique. C'est avant tout un parcours individuel, qui ramène parfois l'œuvre au second plan. Sur la forme, on est passé, petit à petit, du film à la série de fiction, et de la série au soap, pour lequel la bande-son que constitue le disque finit par ressembler aux bonus qui agrémentaient autrefois un DVD.

La génération de Jagger, Lennon ou Dylan a déjà tout dit, de "Gimme Shelter" à "Give Peace a Chance" ou "A Hard Rain's a-Gonna Fall"

Le fracas du monde se rappelle à nous et nous invite en même temps à nous détacher à nouveau du récit individuel des artistes pour mieux réécouter ce qu'ils enregistrèrent. Leur vie peut être passée ou en train de s'éteindre, leur époque révolue, ce qu'ils ont chanté demeure en revanche d'une actualité brûlante, et peut nous aider, à défaut de nous rassurer, à mieux comprendre et vivre ce qui nous arrive.

PLAYLIST

DOM KIRIS DE OÜI FM PRÉSENTE SES COUPS DE CŒUR DU MOIS

Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr

1. Jon Spencer & The HITmakers
Junk Man (In the Red)

Passé la cinquantaine, Jon Spencer ne s'est pas calmé pour autant, comme le prouve ce titre. Entouré des HITmakers, son nouveau gang composé de vieux briscards du rock indé, orgue Farfisa et guitare fuzz virevoltent autour de la voix électrocutée du preacher new-yorkais, visionnaire du blues-garage-punk.

2. Ghost
Twenties (Universal)

Le groupe de metal suédois fait son entrée dans la nouvelle décennie au son d'une fanfare tonitruante brésilienne. On a échappé de peu au virage reggaeton, mais dès l'intro, "Twenties" nous propulse dans une dimension spectaculaire, à la fois festive et affolante, digne de ces années 2020 totalement flippantes.

3. Pixies
Human Crime (Infectious/BMG)

Privé de tournée, Frank Black a mis à profit son temps libre pour composer plus de quarante nouvelles chansons. En pleine pandémie, il a imaginé "Human Crime", qui raconte une ancienne relation amoureuse foirée. Sans résonance apparente avec l'actualité guerrière, les Pixies ont pourtant visé juste question timing.

4. Orville Peck
C'mon Baby, Cry (Columbia)

Le cow-boy masqué a encore frappé. Ovni de la scène country en se déclarant ouvertement queer, Orville Peck, avec sa voix d'Elvis, fait pleurer les mecs sur "C'mon Baby, Cry". Entouré de guitares twang et de castagnettes mexicaines, il fait revivre l'âge d'or de la country-rock en la saupoudrant de paillettes.

5. Ceramic Animal
Sweet Unknow (Easy Eye Sound)

Encore un coup de cœur de Dan Auerbach, qui a produit et signé Ceramic Animal sur son label Easy Eye Sound. Comment ne pas vibrer devant cette ballade mélancolique des frères Regan ? Ils y ont mis tout leur cœur après avoir perdu leur père juste avant d'entrer en studio pour enregistrer "Sweet Unknown".

6. Jesper Lindell
Twilight (Brunnsvik Sounds)

En Suède, il existe une scène soul folk aussi crédible que celle du Tennessee, et Jesper Lindell en est l'ambassadeur. Sa voix brisée raconte tout le chemin semé d'embûches à parcourir avant que son rêve d'americana du grand nord ne soit exaucé, en reprenant "Twilight" de The Band, en duo avec Amy, la fille de Levon Helm.

TOP LECTEURS

CHARTS AVRIL 22

Ce classement a été réalisé à partir des chroniques les plus lues sur les supports numériques de *Rolling Stone*.

TOP ALBUMS

1 - NEIL YOUNG
Barn
2 - BEIRUT
Artifacts
3 - ALT-J
The Dream
4 - KORN
Requiem
5 - SLASH FEATURING MYLES KENNEDY AND THE CONSPIRATORS
4
6 - BETH HART
A Tribute to Led Zeppelin
7 - SCORPIONS
Rock Believer
8 - DAVID BOWIE
Toy
9 - PINK FLOYD
Pulse
10 - EELS
Extreme Witchcraft
11 - BIG THIEF
Dragon New Warm Mountain I Believe In You

TOP SINGLES

1 - LIAM GALLAGHER
Everthing's Electric
2 - ALT-J
Hard Drive Gold
3 - PLACEBO
Surrounded By Spies
4 - GASPARD ROYANT
The Real Thing
5 - SCORPIONS
Rock Believer
6 - EDDIE VEDDER
Brother the Cloud
7 - PLACEBO
Try Better Next Time
8 - ARCHIVE
Shouting Within
9 - STEREOPHONICS
Forever
10 - RED HOT CHILI PEPPERS
Black Summer
11 - THE SMILE
You Will Never Work in Television Again
12 - TEARS FOR FEARS
Break the Man

© BEN DAUCHEZ/GETTY/DR/

QUOI DE NEUF
DANS LE ROCK ?

Immigrant Songs

Les Irlandais de Fontaines D.C. n'aiment pas s'installer dans le confort. Nouvelle preuve avec un troisième album guidé par une autre colère.

Par XAVIER BONNET

IL N'EST PAS DONNÉ à tout le monde de se réveiller dans la peau du batteur du "meilleur groupe du monde", quand bien même le qualificatif ne réside que dans une récompense glanée le temps d'une soirée organisée par un magazine musical anglais. Une récompense par ailleurs largement arrosée dans la foulée, au point de devoir décaler de vingt-quatre heures une volée d'interviews prévues… au réveil en question. Devant l'écran, Tom Coll en sourit a posteriori : *"Ce n'est pas si souvent que nous sommes récompensés de quelque chose, ça nous est passé plus souvent sous le nez qu'autre chose. Et c'est vrai que, du coup, on a bien fêté ça… Sorry !"*

PHOTOS DE **Filmawi**

FONTAINES D.C.

En même temps, les gars avaient prévenu, à l'instar de Grian Chatten, le chanteur du groupe, annonçant au micro lors de la soirée *"We're gonna party like Number 10 tonight"*, référence aux "festoyances" du Premier Ministre anglais Boris Johnson, à Downing Street, en pleine période de confinement outre-Manche.

Mais l'on n'a pas attendu ce genre de reconnaissance chez Fontaines D.C. pour être – à peu près – sûr de son fait, pas plus qu'il ne s'agit d'y accorder une importance démesurée. Se laisser distraire, voire perturber, par les louanges, le succès, le gang de Dublin est déjà passé par là en quelque sorte, frisant le split de son propre aveu au moment de rentrer en studio pour *A Hero's Death*, son second album, à l'été 2020, soit dix-huit mois après le précédent, *Dogrel,* et avec des tournées incessantes dans l'intervalle. Tom Coll assure que le groupe est aujourd'hui à l'abri de ça.

Et s'il serait mentir que de prétendre que nos Irlandais changent radicalement de braquet avec *Skinty Fia*, leur troisième album, c'est peu dire qu'ils ajoutent avec lui une pierre supplémentaire à leur édifice. Quelle meilleure illustration pour s'en convaincre que cet enchaînement, au milieu de l'album, lorsqu'au seul accordéon qui guide "The Couple Across the Way" viennent répondre les humeurs bass'n'drums de "Skinty Fia" ? Sans parler de ces guitares ailleurs qui ont déjà valu l'apparition du nom de The Cure comme l'une des références, ce que

Parce que ses membres ont mûri, que les kids des débuts et même d'avant le premier album ont laissé place à des gaillards de 26-27 ans, que le plaisir de jouer avec des potes est trop précieux pour le laisser filer, surtout quand il s'accompagne de l'envie commune d'explorer sans cesse. Aucun groupe ne cherche à se répéter – encore moins (se) l'avouer quand c'est le cas – et, là aussi, Fontaines D.C. est à l'abri.

veut bien admettre partiellement Coll. *"Pour The Cure, c'est clair. On a aussi cité The Smiths, mais là, je suis déjà moins sûr. Pas sur cet album en tout cas. Je sais que Curley* [Conor Curley, l'un des deux guitaristes du groupe, ndla] *a pas mal écouté des trucs comme Death in Vegas. Au-delà de ça, il y avait une vraie envie d'un album plus ambitieux. Et c'est vrai qu'une bonne partie de nos aspirations – et notamment les miennes – tournaient autour de musiques électroniques. On pourrait croire que l'on cherche absolument à changer d'un album à l'autre, comme si c'était une fixation, alors que c'est tout le contraire. Cette évolution me semble naturelle… Nous ne sommes plus le groupe dans son garage du premier album et nous ne voulions pas de quelque chose d'aussi 'polishé' que le second, parce que le contexte n'était pas le même. Le fait d'enregistrer dans un grand studio a pas mal joué aussi pour ce qui est de la profondeur du son de cet album. J'ai même le sentiment que l'album a parfois une sensibilité pop."*

Que l'on ne s'y trompe pas pour autant. Fontaines D.C. n'a pas totalement abandonné sa rage punk et la colère de certaines frustrations en cours de route. Elles aussi ont "mué", en quelque sorte. Cela a déjà été dit : *Skinty Fia*, jusqu'à son titre *(voir encadré)*, a beaucoup à voir avec l'idée de déracinement, conséquence de chaque membre du groupe de quitter Dublin pour s'installer à Londres. *"Nous sommes devenus des 'expats'*, poursuit Coll. *Et si c'est Grian qui l'exprime via les textes de l'album, nous avons tous vécu cette transformation avec la même intensité. C'est encore plus particulier peut-être à Londres où tu es régulièrement exposé aux remarques, aux caricatures sur l'Irlande, aux vieilles blagues éculées sur l'IRA, et où, par ricochet, tu ressens le besoin de porter davantage sur toi cette identité irlandaise que tu ne le ferais en étant au pays."*

Cette migration a eu d'autres répercussions, plus anecdotiques cette fois, dans l'écriture de Grian Chatten, les références et métaphores météorologiques (pluie, froid, nuages) s'avérant bien moins présentes dans les textes de *Skinty Fia* qu'à l'accoutumée. *"Il faudrait voir ça directement avec lui*, sourit encore son collègue batteur. *Mais l'explication est peut-être que* Dogrel *a été écrit à Dublin et* A Hero's Death *en regrettant de ne pas y être. Et il fait plus souvent soleil à Londres en comparaison* (rires) !"

Live
La révélation du groupe s'est faite en live, et son succès aux États-Unis est dû à leur prestation au show de Jimmy Fallon, ici, en 2019.

© ANDREW LIPOVSKY/NBCU PHOTO BANK/NBCUNIVERSAL

À SAVOIR

SI MA TANTE EN AVAIT…
C'est un juron proféré par sa grand-tante qui a amené Tom Coll à suggérer l'expression *"skinty fia"* comme titre du nouvel album. *"Seuls certains coins reculés de l'Irlande du Nord l'utilisaient. Ça signifie 'Putain, fait chier!' ; son sens littéral, 'la damnation du cerf', est plus poétique!"*

VOGUE LA GALETTE!
L'expression a tant marqué le batteur qu'elle servit un temps à l'intitulé de son éphémère label, Skinty Recordings, puisqu'il n'aura duré que le temps d'une compilation de musique irlandaise allant de 1900 à aujourd'hui. *"Disons que je ne suis pas le plus doué pour diriger un label musical"*, confesse-t-il.

OLYMPIA PRODUCTION ET ALIAS PRÉSENTENT

MY CHEMICAL ROMANCE

MERCREDI 1ER JUIN 2022

ACCOR ARENA

INFOS ET RÉSERVATIONS : OLYMPIAPRODUCTION.COM, ACCORARENA.COM ET POINTS DE VENTE HABITUELS

MTV Hits · OÜI FM · RollingStone · ALIAS · OLYMPIA PRODUCTION

Une carte postale signée Stephan Eicher

Le barde suisse vient de sortir quatre nouveaux titres en streaming, premier volet d'une série qui constituera un album complet, à la façon d'un puzzle, à retrouver dans les bacs au début de l'hiver prochain. **Par SANDRINE CHESNEL - Photo de DANIEL INFANGER**

ON L'AVAIT QUITTÉ fin septembre en Suisse, au pied de son "radeau des inutiles", capitaine à sec mais comblé après une tournée en plein air et à prix libre dans les plus beaux coins de son pays natal. On le retrouve début mars à Paris, attablé dans un discret cinq étoiles du quartier du Marais, enchaînant les interviews. Un nouvel album à vendre ? Non, plus subtil : un bout d'album. Et pas vraiment "à vendre" puisque sans support physique et disponible sur les plateformes de streaming pour qui veut. Quatre autres titres devraient sortir au début de l'été, puis quatre à l'automne, et alors seulement, au début de l'hiver, l'album. Ou le concept des *Quatre Saisons* de Vivaldi appliqué au pop-rock post-pandémique. Ses fans devront donc attendre la saison froide pour acheter le "nouveau" LP de Stephan Eicher, mais ils auront pu en découvrir tous les titres en amont de sa sortie, au fil de 2022 - difficile de faire plus anticommercial. *"Aujourd'hui plus personne ne prend le temps d'écouter un album en entier,* explique Eicher. *Même moi ! Le plus souvent, je prends les chansons qui me touchent et je fais des playlists : une liste pour voyager, une liste pour cuisiner, une pour le soir, une pour le matin… Regardez ce qui s'est passé avec le dernier album d'Adele : pendant trois jours on n'a parlé que de ça, et puis les gens sont passés à autre chose. C'est frustrant pour les artistes quand un album demande tant de travail."*

Alors après avoir inventé en 2021 une nouvelle façon de rencontrer son public, avec des concerts à tarif libre - financièrement un désastre, mais artistiquement, du bonheur -, Eicher a donc décidé en 2022 de mettre au point une autre façon de diffuser ses nouvelles chansons, par touches, un peu comme des cartes postales. La maison de disques suit sans problème ce concept baroque, puisque l'artiste prend tous les risques, y compris financiers : c'est lui qui paie, tout en se doutant que le streaming ne lui permettra pas de retrouver ce qu'il investit. Et, finalement, pourquoi faire comme tout le monde quand on a la liberté de faire ce qu'on veut ? La mise en musique des textes de l'ami Philippe Djian fut tout aussi fantaisiste, avec des bouts de sons enregistrés sur la tournée suisse, au Lavaux, mais aussi dans le studio de la maison d'Aigues-Mortes, et peut-être aussi à la Villa Morillon, à Berne, cet été. L'artiste avoue avoir un peu de mal à se souvenir où a été enregistrée telle ou telle plage, tant son processus créatif est irrigué par les collaborations tous azimuts et les heureux hasards. Quelque part entre le côté foutraque d'un happening permanent et la minutie de la recherche expérimentale au long cours. Ainsi du son de piano feutré d'"Autour de ton cou", résultat de l'enregistrement du clavier de Reyn, le pianiste qui l'accompagne depuis quinze ans, avec un iPhone au micro cassé : *"Reyn voulait le réenregistrer mais j'ai aimé le son, c'était émouvant, étouffé, juste ce qu'il fallait pour cette chanson"*. Même approche artisanale avec les plages de piano de "Je te mentirais disant", jouées par Doug Hammer, un pianiste américain qui a découvert la musique d'Eicher à l'occasion de vacances en France, *"parce que le CD de l'un de mes albums,* Taxi Europa, *était bloqué dans le lecteur de sa voiture",* se bidonne encore Eicher. Rentré chez lui, l'Américain se met en tête de rejouer pas moins de 30 chansons du Suisse, voix et mélodie, tout au piano. Il se filme et poste ses vidéos sur Instagram, Eicher les découvre, touché ; échange de mails entre les deux musiciens par dessus l'Atlantique : *"On ne s'est jamais rencontrés avec Doug Hammer. On a juste échangé grâce à internet, mais la musique est comme une grammaire commune : je lui ai donc envoyé 'Je te mentirais disant', il l'a enregistrée, c'était très beau. Avec mes musiciens, au Lavaux, en Suisse, on a joué par-dessus, et voilà, Doug Hammer et son piano sont dans ce morceau si sensible."* Magie des réseaux et de la communication asynchrone.

> "Plus personne ne prend le temps d'écouter un album en entier Même moi ! Le plus souvent, je prends les chansons qui me touchent et je fais des playlists : une pour voyager, une autre pour cuisiner, une pour le soir, une pour le matin… !"

À l'arrivée, quatre titres très mélancoliques, comme en apnée. Djian a brodé sur l'absence, le défaut de contact, l'angoisse diffuse et le manque de souffle qui ont marqué ces deux années de pandémie. Des titres bien évidemment joués sur scène par Stephan Eicher lors de sa tournée de Printemps. *"C'est quand même une vie extraordinaire que j'ai,* s'émeut le musicien, *vous vous rendez compte que les gens viennent à mes concerts, et me font le cadeau de deux heures de leur temps ? Ils sont curieux de ce que je leur amène et j'avais envie de les remercier pour ça, être comme un postier qui vient leur apporter une carte postale et des émotions."* Prochain rendez-vous avec le postier en juin, pour la tournée d'été et le deuxième volet de la série vivaldesque, avec des chansons qu'Eicher promet plus rock, guitare, basse et batterie. Sauf si d'ici là il a changé d'avis. ®

Q&R

Thomas Boujut

Le journaliste signe un documentaire poignant sur Neil Young, qui sera diffusé en avril prochain sur Arte.

Par BELKACEM BAHLOULI - Photo LAURENT BACHET

Vous êtes un fan de longue date du "Loner". Quel regard avez-vous sur cet artiste atypique?
Je suis un fan de longue date, oui et non. Plus jeune, je l'ai longtemps snobé, mes idoles étant Springsteen et Dylan et les Stones. J'avais bien sûr plusieurs de ses disques, *Harvest,* comme tout le monde, et puis le live *Weld,* sorti en 1991, que j'avais acheté à sa sortie simplement parce qu'il reprenait "Blowin' in the Wind", de Dylan.
La bande-son de *Dead Man,* le film de Jarmusch, a été aussi un des déclencheurs… Mais il m'a fallu du temps pour devenir un inconditionnel. Par exemple quand, en 2003, le même soir, Springsteen et Neil Young jouaient tous les deux à Paris mais pas au même endroit, je n'ai pas hésité une seule seconde à aller au Stade de France pour voir mon héros du New Jersey.
Je trouvais quand même assez stupide d'organiser le même soir à Paris ces deux concerts, sachant que forcément de nombreux spectateurs seraient frustrés. Ça a été un déclic, et j'ai rattrapé mon retard en m'achetant toute sa discographie.
Aujourd'hui, je l'écoute sûrement plus que les autres. Surtout grâce à son site internet, où je continue de découvrir des trucs. Mais j'aime aussi le personnage, bourru et sans concession. Comme quand il a menacé d'annuler sa venue à Hyde Park, où il partageait l'affiche avec Dylan, à cause du sponsor, Barclays, impliqué dans l'exploitation d'énergies fossiles.

Réaliser pour Arte un tel documentaire a été un challenge? Vous avez eu accès à pas mal d'archives rares ou inédites…
Non, ce n'était pas un challenge, c'était plus une responsabilité, et un bonheur, évidemment.
Il fallait faire un film à la hauteur du bonhomme. La réelle difficulté a plus été de faire tenir, dans les 52 minutes du film, les multiples facettes du Loner. On a trouvé des archives aux quatre coins du monde, s'étalant sur les cinquante dernières années, et bien sûr il a fallu, comme un crève-cœur, couper et couper…
Au début du projet, bien sûr, on a évoqué la question de faire une interview. Mais ça ne me semblait pas nécessaire devant la richesse des archives d'interviews que nous avions. La force des archives est de montrer la constance de son discours et de ses engagements. Et puis c'était la période du Covid, donc impossible d'aller aux États-Unis.
Le seul regret c'est de ne pas lui avoir serré la main, et de ne pas m'être fait signer mon 45-tours de "For What It's Worth", de Buffalo Springfield.

Vous êtes journaliste en presse écrite, en rock et en cinéma…
Avant de réaliser des documentaires ou d'être journaliste, j'ai toujours travaillé à la télé, d'abord des petits boulots, et puis ingénieur du son. Début 2000, lassé d'entendre dans mon casque les questions des autres, j'ai décidé de les poser moi-même, et de devenir journaliste. D'abord pour des émissions de ciné, comme "Le Journal du cinéma", de Canal+.
Et puis quelques documentaires, sur Jonas Mekas, le pape du cinéma expérimental, ou Tardi et la guerre de 14. Quant à la presse écrite, j'y suis venu par la télé. Pour "Alcaline", l'émission de France 2, je faisais des interviews de 50 mn, on en gardait 5. J'ai contacté Manœuvre à *Rock & Folk,* et lui ai dit que j'avais 45 mn inédites à lui proposer. Le premier, c'était Costello. Aujourd'hui j'écris pour la revue *Vinyle & Audio*.

Votre parcours est assez atypique…
En fait, il a commencé enfant, via mon père, critique de ciné et de jazz. C'est par le blues de Muddy Waters que j'ai commencé à m'intéresser à la musique. Et puis, à 10 ans, avec mes parents, le concert de Dylan à Colombes, en 1981, le premier d'une longue série… Et puis gamin, Elvis beaucoup, et surtout Eddie Cochran dont j'avais le *Memorial Album* (comme tout le monde). Ado, sans internet, mais avec *Rock & Folk,* ou la version US de *Rolling Stone,* je rêvais de tous ces disques que je ne pouvais pas me payer. Et puis, en 1984, mon père rentre des États-Unis avec deux disques de Bruce, *Born in the USA* et *Nebraska*. Cataclysme! Depuis, je l'ai vu une quarantaine de fois.
Je pourrais aussi parler de Keith Richards… mais je ne dirais rien de plus que ceux qui l'aiment ne savent déjà.

Vous avez aussi réalisé un documentaire sur Claude Sautet. Votre domaine, c'est le vintage, ciné et musique?
Claude Sautet, c'est vraiment une histoire intime et familiale. Je l'ai très bien connu, il était l'un des meilleurs amis de mon père. J'ai été stagiaire son sur son dernier film. C'est vraiment lui qui m'a botté le cul pour que je sois à la hauteur de mes ambitions. Donc quand j'ai senti que la possibilité d'un film sur lui s'envisageait, j'ai sauté sur l'occasion. Et je crois qu'on peut écouter *Exile on Main St.* et adorer *César et Rosalie,* qui sont sortis je crois la même année. Donc vintage, oui, je dois le devenir de plus en plus, c'est ce qu'on me dit. Pourtant j'avais l'impression d'être encore un peu "dans le coup"… Expression vintage, s'il en est!

Vous avez dit indie?

Wet Leg, deux filles venues de l'île de Wight, ont enthousiasmé le rock indie britannique.

Par SOPHIE ROSEMONT

Photo de HOLLIE FERNANDO

LEURS VISAGES sont affichés sur tous les écrans de la gare de Waterloo, à Londres, leurs singles passent en boucle à la radio. Rhian Teasdale et Hester Chambers n'en reviennent pas. Même ce soir-là, quand elles nous parlent de leur tourbus qui sillonne les routes : *"C'est un rêve d'ado qui se réalise !* s'exclame Rhian. *Jamais on n'aurait pensé que ça puisse nous arriver un jour."* Entourées de leurs trois musiciens, le bassiste Ellis Durand, le batteur Henry Holmes et le claviériste Josh Mobaraki, Rhian et Hester s'amusent sur scène, et ça se voit. Elles sont allées à bonne école : celle de groupes de rock anglais qu'elles ont découvert sur scène, Idles en tête. *"On les a vus jouer en 2017, au Download Festival,* se souvient Hester, *et ça a été un choc. Ils s'éclataient tellement sur scène, le public était en transe. Nous aussi, forcément. On a compris qu'il était possible de faire des concerts sans se prendre au sérieux."* Elles ont d'ailleurs tout autant de mal à se soumettre à l'exercice promotionnel, semant des fausses infos (on ne saura jamais sans doute vraiment le pourquoi du comment de leur nom de groupe ; tantôt elles parlent de colliers, tantôt d'émojis et, cette fois, elles nous racontent que leur batteur, Henry, s'est un jour frotté à un chien mouillé, d'où ses jambes humides [sic]). Hester, avec sa voix très douce et basse, ses angoisses à peine dissimulées, laisse volontiers la plus prolixe Rhian prendre le relais. Elles rient sous cape en se regardant du coin de l'œil, comme deux gamines punies par la maîtresse. Difficile de leur en vouloir tant elles semblent estomaquées du succès de leurs premiers singles, "Chaise Longue" et "Wet Day", près de 9 millions de streams à eux deux, alors que Wet Leg n'avait pas encore donné de vrai concert à cause du contexte sanitaire. *"Personne ne nous connaissait, on a longtemps eu peur que ce ne soit qu'un accident,* confesse Rhian. *C'est très effrayant, car on a eu la sensation de perdre une marge de progression. Heureusement, le fait que les salles de concert s'ouvrent à nouveau nous a permis d'envisager la musique à nouveau comme une fête."*

Nées et élevées sur l'île de Wight, Rhian Teasdale et Hester Chambers se sont rencontrées au lycée. Hester faisait déjà de la guitare depuis quelques mois, imaginant quelques accords qui sonnaient bien. Rhian, elle, écrivait et chantait. Sous l'impulsion de celle qui devient sa plus proche amie, elle se met aussi à la guitare. Ensemble, elles pratiquent le roller à outrance et écoutent Laura Marling, Nick Drake, Kings of Leon, alt-J, Joanna Newsom… *"La musique nous a rapprochées car nous étions à un âge où elle représente absolument tout !"* Leur premier album, *Wet Leg,* a été réalisé par Dan Carey, à la tête du label Speedy Wunderground, connu pour son travail avec Fontaines D.C. et Squid, dans son studio londonien. *"On adore Fontaines D.C.,* commente Hester, *on adore le son de Dan, qui a été notre ange gardien, nous a laissé jouer live pour garder l'énergie brute de nos premières chansons. On ne s'est fixé aucune règle."* En résulte ce que Rhian décrit comme *"un autoportrait"* : *"Cet album compile tous les passages forts de nos vies tout en conjurant ce qui a pu nous arriver de triste ou d'injuste. Chaque chanson est 100 % sincère."*

Cet été, elles joueront sur la scène du Festival de Wight : *"C'est étrange de jouer à la maison, devant nos amis. Même si on est parties, c'est un moment rien que pour nous"*, murmure Hester. *"Rien que l'idée de chanter à ce festival me rend nerveuse,* ajoute Rhian. *J'espère ne pas faire de fausse note ! J'en rêve déjà la nuit."* L'espace d'un instant, elles se séparent de leurs sourires malicieux, et on sent poindre toute la mélancolie dont sont capables les deux jeunes femmes. Celle-là même qui confère à leur album tout son charme irrésistible. ®

D'un sorcier à un autre...

Touche à tout invétéré, Mathias Malzieu s'est lancé dans l'aventure de la bande originale de* Seule la terre est éternelle, *avec le leitmotiv qui l'a toujours guidé, à travers Dionysos comme tout le reste : l'exploration joyeuse. **Par XAVIER BONNET - Photo d'EDUARDO PARRA**

UN NOUVEAU ROMAN à promouvoir, *Le Guerrier de porcelaine* (Albin Michel), inspiré du destin-parcours de son père ; un nouveau projet mi-musical mi-cinématographique avec sa compagne photographe et plasticienne, Daria Nelson, prévu en automne ; des dates fraîchement reprogrammées de ses lectures musicales aux côtés dès fidèles Olivier Daviaud (avec qui il collabore depuis 2005 et l'album *La Femme chocolat,* d'Olivia Ruiz) et Michaël Ponton (guitariste de Dionysos) ; l'écriture du prochain album du même Dionysos annoncé dans deux ans (une dizaine de chansons plus pu moins abouties déjà en magasin) ; sans oublier des rééditions des premiers albums : c'est à se demander quand il trouve le temps de dormir. D'ailleurs, il le reconnaît, il n'y consacre que quelques heures à peine par nuit, mais d'un sommeil bien plus réparateur depuis qu'il a fait l'acquisition de cette magnifique péniche sur les quais de Seine. *"Je passe ma vie à travailler dur à mon rêve,* sourit-il. *Mais j'aime aussi travailler au rêve des autres, d'autant que je peux y participer avec un certain recul, avec l'ego en paix, sans avoir besoin de 'placer' quelque chose. C'est agréable d'être au service de..."*

Comme souvent – et assez logiquement – avec François Busnel, c'est sur le plateau de "La grande librairie" que la connexion entre ces deux-là s'est opérée il y a plusieurs années. Pour très vite se découvrir des atomes crochus, au premier rang desquels cette littérature américaine des grands espaces : Colum McCann, Richard Brautigan (Malzieu avait rédigé la préface d'un recueil de ses poèmes, *C'est tout ce que j'ai à déclarer*) et donc Jim Harrison. Pour assez vite convenir qu'ils se devaient de travailler ensemble quand Busnel aurait davantage avancé dans son documentaire sur l'écrivain du Michigan, devenu aujourd'hui *Seule la terre est éternelle*, avec une bande originale signée... Mathias Malzieu et Olivier Daviaud.

Le cerveau de Dionysos aime à dire que son lien avec Harrison a démarré avec... les Doors. Y aura conduit en tout cas. *"J'ai toujours fonctionné en passerelles pour me constituer ma culture, une sorte de grand arbre généalogique,* explique-t-il. *Les Doors, j'y entre par le film d'Oliver Stone. L'écoute de leurs albums m'amène à la lecture de* No One Here Gets Out Alive, *de Danny Sugerman, qui me fait prendre conscience d'un Morrison calquant parfois son attitude sur le Dean Moriarty de Kerouac qui, lui, va m'amener à la beat generation des Burroughs ou Gregory Corso, et par ricochet à Bukowski, Brautigan et donc Harrison. Sorcier *est le premier livre de lui que j'ai lu."*

Mais si cette littérature des grands espaces ne cessera de lui parler, c'est aussi parce que, de son aveu, elle renvoie Malzieu à son enfance, à ce Vercors qu'il pouvait rallier à vélo en une vingtaine de minutes, à ces cabanes ou ses tipis d'Indiens qu'il se construisait dans les bois. À d'autres souvenirs encore plus personnels encore : *"Les seuls trucs que j'avais le droit de regarder un peu tard, c'était les matchs de foot et 'La dernière séance'. Le Vercors, c'étaient mes Appalaches à moi... Donc oui, cette Amérique-là, cette americana, a toujours fait écho à quelque chose en moi. Un écho qui se réveillait à chaque fois que j'ouvrais un livre de Harrison. Un écho un peu comme une belle réverb' de guitare."* Guère étonnant dès lors que les sonorités que l'on entend le plus souvent au fil de deux heures de *Seule la terre*... soient celles d'une guitare slide. Parce qu'elle représente l'instrument symbole de ces grands espaces chez Malzieu ? Oui, mais pas seulement. En abordant la BO du film, deux références s'étaient imposées à lui : les humeurs du *Dead Man* de Jim Jarmusch et la guitare de Ry Cooder sur *Paris-Texas*. Deux de ses films préférés.

> "La notion d'intimité est souvent présente dans *Seule la terre est éternelle*. Il convenait donc de s'en tenir à une certaine discrétion, et la musique ne pouvait y être qu'une épice."

"La beauté de l'économie, surtout sur le second, c'est juste énorme, continue à s'enthousiasmer notre créateur multidirectionnel. *Pour raconter 'la route', à la fois au sens épique et au sens de l'intériorité qu'elle peut traduire, il n'y a pas mieux ! La slide sent la route, sent le cinémascope... Au-delà de ça, la notion d'intimité est souvent présente dans le film de François. Il convenait donc de s'en tenir à une certaine discrétion, et la musique ne pouvait y être qu'une épice."*

Notre homme convient par ailleurs ne pas toujours s'être retrouvé dans les musiques qui ont pu illustrer des adaptations cinéma de livres de Harrison, tel *Légendes d'automne. "Quand je lis le livre, j'y entends quelque chose de beaucoup moins rond, de beaucoup moins joli,* reprend-il. *J'y entends quelque chose de plus brut, de plus organique, à l'image du Harrison outre-mangeur, voire outre-baiseur, qu'il a pu être. The Cramps auraient pu constituer une excellente BO d'une adaptation harrisonienne. Le Jon Spencer Blues Explosion. Ou Ben Harper dans une certaine mesure, pour les projets plus méditatifs de la vie de son œuvre."*

PAUSE ?

"Je passe ma vie à travailler dur à mon rêve", explique l'artiste-écrivain.

Le carré des vampires

Morbius *arrive en salle, avec Jared Leto dans le rôle d'un scientifique devenu vampire. L'occasion de revenir sur quelques-uns des suceurs de sang les plus connus d'Hollywood.*

Par ANDY GREENE

SENTIMENTAL

Edward Cullen, *Twilight* (2008)
Âgé de 100 ans, mais coincé pour toujours dans le corps d'un ado, Edward (Robert Pattinson) est un vampire qui ne mange que des animaux et va au lycée pour espionner les jeunes filles.

Angel, *Angel* (1999)
Le petit ami de Buffy (David Boreanaz) est un gentil vampire qui devient détective privé dans ce spin-off. Un détective sexy avec des crocs.

Miriam et John Blaylock, *Les Prédateurs* (1983)
Prisonnier d'un mariage malheureux avec une ancienne vampire (Catherine Deneuve), le mondain John Blaylock (David Bowie) ne veut qu'une seule chose : mourir enfin.

CHAUD

Michael Emerson, *Génération perdue* (1987)
Vous ne trouvez pas ça nul, quand vous déménagez quelque part, que les ados du coin vous fassent boire du sang en vous faisant croire que c'est du vin et vous transforment en vampire ? Jason Patric, si.

Louis de Pointe du Lac, *Entretien avec un vampire* (1994)
Louis (Brad Pitt) a environ 200 ans quand nous le rencontrons, et il a passé 198 de ces années à se plaindre de son destin à quiconque voulait bien l'écouter.

Barnabas Collins, *Dark Shadows* (2012)
Le monde de 1972 est très perturbant pour ce vampire du XVIII[e] siècle, qui vient de se réveiller. Johnny Depp y est à mi-chemin entre Edward aux mains d'argent et Edward Cullen.

PLEURNICHARD

Jesús Gris, *Cronos* (1993)
Lorsqu'un vieil homme (Federico Luppi) découvre un objet antique, celui-ci lui perce la peau et le transforme en vampire. Mais il préfère lécher le sol des toilettes plutôt que de tuer qui que ce soit.

Comte Orlok, *Nosferatu le vampire* (1922)
Le Orlok de Max Schreck est devenu encore plus glaçant avec le temps. Mais il s'enflamme un peu trop à la fin, et laisse le soleil pénétrer dans son château, ce qui le transforme en poussière.

Eli, *Morse* (2008)
Quand un enfant de 12 ans, brutalisé à l'école, apprend que la fille d'à côté, Eli (Lina Leandersson), est responsable des morts qui s'accumulent en ville, il l'engage contre ses bourreaux.

ASSOIFFÉ DE SANG

Count Chocula, publicités pour céréales (1971-aujourd'hui)
On dirait un inoffensif accro au marshmallow, mais on ne peut pas s'empêcher de penser qu'il cache quelque chose. Qu'est-il arrivé à ses potes Franken Berry et Boo Berry ?

Comte Dracula, *Dracula, mort et heureux de l'être* (1995)
Dans cette parodie de Mel Brooks, Dracula (Leslie Nielsen) se lève tous les matins en clamant : *"C'est bon d'être mort."* D'ailleurs, le film a tué la carrière de réalisateur de Brooks.

Adam et Eve, *Only Lovers Left Alive* (2013)
Tom Hiddleston et Tilda Swinton rendent la vie éternelle cool et hipster dans ce film de Jim Jarmusch. Le couple chine, à la recherche de sang de groupe O – et d'instruments vintage.

FROM TOP, LEFT TO RIGHT : SUMMIT ENTERTAINMENT ; OCTOBER FILMS/EVERETT COLLECTION ; MGM/EVERETT COLLECTION ; 20TH CENTURY FOX/EVERETT COLLECTION ; MAGNOLIA PICTURES/EVERETT COLLECTION ; WARNER BROS./EVERETT COLLECTION ; COLUMBIA PICTURES/EVERETT COLLECTION ; WARNER BROS./EVERETT COLLECTION ; CARLOS DELGADO/AP IMAGES ; GORDON A. TIMPEN/SONY PICTURE CLASSICS

Sara, au-dessus du célèbre "Hollywood", à Los Angeles.

SUR LA ROUTE

Freewheelin' Zégut

Notre chroniqueur revient sur la manière dont il a partagé avec sa fille sa passion pour les États-Unis.

PAR FRANCIS ZÉGUT

Animateur radio et journaliste rock, mais aussi grand voyageur, Francis, photographe à ses heures, nous fait découvrir chaque mois un lieu et une histoire qui ont marqué l'imaginaire. Avec la BO du voyage, bien sûr.

SARA, MA JOLIE SARA, bientôt 21 ans, qu'est-ce qu'on a pu te trimballer en road-trips avec maman! On a commencé par le tour du Québec, en 2012; tu te souviens les bélugas dans la rivière Saguenay? Ensuite les États-Unis à de nombreuses reprises, où tu choisissais sur la carte les endroits que tu avais envie de visiter, Bodie Ghost Town, par exemple. *Remember* tes moments de méditation avec le Sunset dans le froid des Arches, la descente du Colorado à Moab, nos balades à vélo sur Venice Beach, le Griffith Observatory, la PCH1 en descendant de San Francisco à Los Angeles afin d'apercevoir quelques baleines, le shopping à Las Vegas, tes cheveux dans le vent à Zuma Beach, le tour d'hélico avorté du Grand Canyon en raison de terribles orages, les rues de New York, la chaleur de Death Valley, le rodéo de Cody, les allées et venues sur Hollywood Blvd, les chiens de prairie du parc national des Badlands, près des Black Hills, dans le Dakota du Sud. Des miles et des miles en immersion qui t'ont apporté tant de choses. L'envie du voyage, assurément, mais surtout l'attitude attentive qui te guide désormais, vis-à-vis des humains, des animaux et de la planète.

Tu fais désormais souvent escale en Afrique du Sud, sur un autre continent tout aussi passionnant. Tes amis de l'hémisphère Sud, Kyle ou Katlego, ont eu de la chance de croiser ton chemin. À l'endroit où tu poseras tes valises une nouvelle aventure commencera, celle de ta vie, ici ou ailleurs il y aura toujours Alain Ternet, alors bonne route. Nous sommes très fiers de toi, carrément admiratifs. Sara, ma jolie Sara, quand tu es née, en 2001, la dose d'amour était tellement puissante que tu te prénommeras comme la "Sara" de Fleetwood Mac. Nous t'avons passé ce titre des centaines de fois, c'est devenu ta chanson. L'insouciance d'une autre époque a fait passer Fleetwood Mac en concert le 11 octobre 2013 à Paris-Bercy, tu avais 12 ans, le concert a commencé par "Second Hand News", "The Chain" et "Dreams" et puis, entre "Sisters of the Moon" et "Big Love", les premières notes de TA chanson, "Sara", "*C'est ma chanson*", as-tu hurlé en te levant! J'avais de la buée devant les yeux. Nous t'aimons fort jolie Sara.

Mum and Dad

PLAYLIST

Coldplay
Paradise

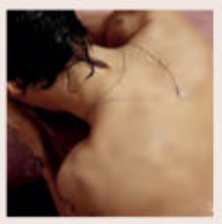
Woodkid
Run Boy Run

The 1975
It's Not Living

KALEO
Way Down We Go

The Weeknd
Out of Time

Inhaler
It Won't Always Be Like This



Harry Styles
Carolina

Harry Styles
Fine Line

Grizzly Bear
Two Weeks

M83
Outro

Liaisons dangereuses

La guerre en Ukraine a jeté une lumière crue sur les failles et les compromissions de certains de nos candidats. Obstination idéologique, goût de l'ordre, confusion des valeurs, liens financiers... Cette guerre en dit plus long qu'ils ne le voudraient sans doute sur le Président (ou la Présidente) qu'ils aspirent à devenir.

PAR LAURENT BAZIN

ON DIT SOUVENT que les épreuves révèlent la vérité des hommes. Ainsi, au début de l'offensive russe, Volodymyr Zelensky a-t-il épaté le monde en refusant de fuir alors que l'on ne donnait pas cher de sa peau : *"J'ai besoin d'armes, pas d'un taxi"*, a répondu sèchement le Président ukrainien au responsable des renseignements américains qui lui proposait la protection de l'Amérique. La phrase est si parfaite, que l'on aurait pu croire à une boutade de l'acteur qu'il a été dans une première vie. Mais non, ça lui est venu comme ça, et ce fut sans doute l'acte fondateur d'une résistance. Ainsi, à l'heure où les politiques se croient obligés aux pires clowneries pour conquérir le pouvoir ou le garder, l'ancien clown s'est glissé tout naturellement dans l'habit du chef de guerre. Ce jeune Président en tee-shirt kaki, petit-fils de déportés, se promenant crânement dans les rues de Kiev alors que sa tête est mise à prix par Poutine, a de la dignité à revendre.

Oui, les crises révèlent les hommes et les caractères pour le meilleur comme pour le pire, car elles éclairent aussi les contradictions, les compromissions et les petites lâchetés que l'on laisse volontiers passer en temps de paix.

C'est là que, chez certains de nos candidats à la présidentielle, le voile s'est déchiré.

Je ne parle pas des mises en scène grotesques de Valérie Pécresse, improvisant le visage grave un pseudo-conseil de défense avec d'anciens ministres sur une table recouverte à la va-vite d'un drap blanc. Je passe aussi sur les fleurs excessives dont les militants d'Emmanuel Macron ont voulu couvrir trop vite leur héros. Tout ça n'est que de la com' et on sait que bien que chacun, du PS aux Républicains, aurait fait grosso modo la même chose. Non, je veux parler des candidats populistes dont la crise a fissuré les beaux discours de campagne.

Palme d'or du grand effondrement à Éric Zemmour qui, il y a quelques mois, rêvait à haute voix d'un "Poutine français" en chassant d'un revers de main méprisant l'hypothèse d'une attaque russe sur l'Ukraine. *"Vous n'y connaissez rien"*, sifflait-il alors. Certitudes de plateau, assurance de polémiste professionnel. *"Le réel, c'est quand on se cogne"*, disait Lacan, et Zemmour a pris l'Ukraine en pleine figure, refusant obstinément d'entendre parler de réfugiés ou de se dédire sur le grand homme de Moscou.

"Poutine est-il démocrate ?" lui demande-t-on sur RTL à propos de l'homme qui vient d'envahir un pays indépendant et emprisonne ses opposants politiques. *"Démocrate, je ne sais pas ce que c'est..."*, tergiverse le candidat.

En soi, c'est déjà sidérant. Mais il ne s'arrête pas là. En lui, le polémiste reprend le dessus, qui ne peut s'empêcher d'avoir le dernier mot : *"Il a été élu, donc c'est un démocrate... C'est un démocrate autoritaire."*

Et en ce superbe oxymore, Zemmour se révèle ce matin-là plus sûrement qu'en cent discours.

Jean-Luc Mélenchon a plus d'expérience. Lui ne s'est pas improvisé en politique il y a cinq mois, il y est depuis quarante ans ; il sait donc flairer les pièges. Hier encore, avec un vieux fond d'anti-américanisme qui n'a d'égal que sa détestation de l'Allemagne, il jugeait *"compréhensible"* la colère de Poutine contre l'Otan et l'Ukraine. Aujourd'hui, il traite le russe d'*"autocrate"*, mais ses ambiguïtés ne trompent personne. Car ce sont bien ses Insoumis qui, au Parlement européen, ont refusé d'aider l'Ukraine en 2015, ont voté contre un prêt au pays assiégé en 2022 et refusent de lui envoyer des armes pour se défendre.

Et puis, bien entendu, il y a Marine Le Pen. Plus discrète, plus pragmatique (elle a immédiatement ouvert la porte à un accueil des réfugiés ukrainiens). Mais il faut dire que c'est aussi celle qui a le plus à faire oublier : des photos enamourées avec Vladimir Poutine à ses plaidoyers enflammés pour l'arrêt des sanctions contre la Russie, jusqu'à ce prêt de huit millions d'euros obtenu jadis des amis du Président russe pour mener sa campagne présidentielle (et dont on ne veut pas croire qu'il ait pu orienter certaines des prises de position précitées...).

Qu'auraient fait ces trois-là, s'ils avaient été à l'Élysée lors de l'invasion russe ?

La question vaut au moins d'être posée.

Les Français le feront-ils avant de voter ? Sans doute pas. Même si on en parle tous les soirs à la télé, l'Ukraine, la stratégie internationale, c'est loin et compliqué. Mais au moins, ils ne pourront pas dire qu'ils ne savaient pas.

Le pire job du monde !

Présider une France éruptive alors que la guerre sévit en Europe n'est pas une sinécure… Alors, pourquoi tant de vocations ?

UN MAÎTRE-NAGEUR pour plonger dans un océan d'incertitudes. Ou un chien d'aveugle pour se guider dans l'obscurité d'un maquis de défis insurmontables. Telle est, à peu près, la fiche du poste mis en jeu les 10 et 24 avril auprès de l'ensemble des électeurs à l'occasion de la présidentielle.

Dans un monde de plus en plus incertain, les Français se mettent en quête d'un protecteur pour surmonter les épreuves qui s'amoncellent.

Et pourquoi pas un assureur comme en rêvait le naufragé Xavier Bertrand… Redevenons sérieux et jetons un bref coup d'œil sur les cinq années qui viennent de s'écouler pour mesurer l'ampleur de la tâche qui attend le futur locataire de l'Élysée.

Un mouvement social à nul autre pareil, aux relents anarchisants, imprévisible et incontrôlable, dépourvu de toute forme de représentation et donc de toute capacité à discuter, à négocier, à échanger, l'éruption des Gilets jaunes.

Un virus inconnu et dévastateur qui déferle sur le monde, met la planète à l'arrêt, impose plus de deux ans de restrictions sanitaires et réduit le chef de l'État au rang de médecin-chef de l'Hexagone, voire de psy d'un pays qui se gave d'anxiolytiques pour surmonter ses angoisses.

Et puis… le pire, la guerre ! La guerre au cœur de l'Europe avec, comme agresseur, la première puissance nucléaire du monde, pilotée, depuis plus de vingt ans, par un dictateur dont on ne sait pas bien où il s'arrêtera et dont on doute désormais de la santé mentale… Après avoir pris cinq ans ferme de ce traitement peu ragoûtant, on peut s'étonner qu'Emmanuel Macron ait une si forte envie de rempiler et que sa place suscite tant de vocations. C'est vrai quoi, gérer les humeurs de Jérôme Rodrigues, l'ex-icône des Gilets jaunes, ou celles de Vladimir Poutine, se coltiner la bile des antivax et la haine des conspirationnistes de tout poil, ça fait envie, non ?

Sans oublier que, même s'il est fort coquettement rémunéré (15 203 euros brut mensuels) au regard de la moyenne des revenus des Français, le cachet n'a pas grand-chose à voir avec ceux que perçoivent des bienfaiteurs de l'humanité aussi admirables que Neymar ou Cyril Hanouna…

RENAUD DÉLY

Et pourtant, cette année encore, une douzaine de postulants rêvent de décrocher ce que, dans le langage commun, beaucoup appelleraient volontiers un "boulot de merde". Si les ambitieux sont si nombreux, c'est bien que la magie de cette responsabilité réside ailleurs. Elle repose dans cette spécificité française que l'on qualifie volontiers de quête de l'homme providentiel. Née sous l'Ancien Régime avec la figure du Roi-Soleil, perpétuée sous l'Empire avec l'avènement de Napoléon, cette tradition a été inscrite dans nos textes par la République plébiscitaire voulue par le général de Gaulle, en 1958. Depuis, c'est bien à un être hors norme, un superhéros, une sorte de démiurge supposé catalyser tous les ressentiments de la société française et résorber ses plaies, que les électeurs entendent remettre leur destin. On peut s'en réjouir ou s'en désoler, mais la chaotique expérience Hollande a mis fin au mythe du "Président normal". Non, tant que les institutions n'auront pas été réécrites, le boulot de Président restera profondément "anormal". Le cru électoral 2022 n'échappe pas à cette règle. Surtout quand on voit, en Europe, des pays comme l'Allemagne ou la Suède, de tradition hostile à toute forme de culte de la personnalité et adeptes de la "normalité" pour incarner le pouvoir, rompre avec leur héritage antimilitariste et pacifiste et abandonner les oripeaux de la neutralité pour prôner un effort de défense et de réarmement massif. On devine alors que, dans une Europe en guerre, l'avenir sera sans doute pour un bon moment encore à l'incarnation d'un pouvoir fort.

Tous ceux qui ont déploré que le débat démocratique soit comme étouffé, escamoté, dérobé par la crise internationale ont commis un lourd contresens. C'est l'inverse ! La guerre avec son cortège d'atrocités donne au contraire plus de lustre, de poids et de solennité à la compétition élyséenne. Le Président n'est-il pas chef des armées et responsable de l'orientation de la politique étrangère du pays ? On appelle cela son "domaine réservé". Pour la première fois, l'enjeu qui a dominé la brève campagne présidentielle, tient à la politique extérieure de la France, ses alliances, ses relations avec la Russie ou l'Otan, ou encore la construction d'une Europe de la défense, soit précisément des questions du niveau d'une élection présidentielle. Ce sont les odieuses polémiques sur l'interdiction des prénoms étrangers ou le fumeux concept complotiste de "grand remplacement" qui ont, au contraire, pendant des mois, servi de leurres propres à tromper l'électeur. La guerre en Europe a rappelé le véritable enjeu de l'élection : pour assumer un job aussi pourri que Président, mieux vaut ne pas se tromper de profil au moment d'étudier les CV des candidats au poste…

Woke On The Wild Side

Du côté de la Maison-Blanche, on essaie de profiter de la débâcle des pro-Poutine républicains pour faire oublier le fiasco afghan. Ce qui ne signifie pas pour autant une parfaite entente au sein des Démocrates, alors que les élections de mi-mandat arrivent à grande vitesse.

PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

"Crazy Man Crazy" ou "Great Balls of Fire" ? En lançant l'invasion de l'Ukraine le 24 février, Vladimir "Rocket Man" Poutine pensait donner au monde – et surtout à l'Occident ("The West Is The Best", ah ouais ?) – une leçon de géopolitique appliquée fondée sur le cynisme et la puissance brute – "Raw Power". En simplifiant à peine, la puissance se mesure de deux façons : la capacité à contraindre l'autre et à s'affranchir de la contrainte que la communauté internationale essaie d'imposer, l'"exemptionnisme". Généralement, c'est la marque de fabrique de l'hégémonie américaine. Mais ce n'est pas parce qu'on est capable qu'on a raison – et la politique étrangère américaine, depuis des décennies, a montré à quel point elle pouvait être à côté de la plaque, du Viêt Nam au retrait raté d'Afghanistan, en passant par les fausses armes de destruction massive qui ont hanté Colin Powell et autres barbouzeries centre-américaines. "They Can't Help Themselves"…

Pour Biden, le piteux épisode de Kaboul, l'été dernier, imposait une double réaction : montrer que le renseignement américain arrive encore à voir des choses ("I Can See Clearly Now") et montrer aux partenaires étrangers (Otan) qu'on est toujours là ("I'll Stand By You"). Et donc de marquer un contraste avec les instincts trumpistes, un peu abusivement relégués à de l'isolationnisme. En réalité, une redéfinition des priorités déjà entamée par Obama. Notamment en Ukraine, en 2014, où il avait été décidé de ne pas intervenir : pas d'intérêts vitaux, sphère d'influence russe, on ne peut pas être partout. Ce sur quoi tablait Poutine : "You Can't Catch Me".

Certes, on pouvait s'attendre à un barrage de tweets courroucés ("Stop! In the Name of Oil!"), de la moraline un peu naïve à la sauce Woodstock. "I'd Love to Change the World" – "Maybe Tomorrow". Indignation ado dans un monde d'adultes, pacifisme d'herbivores dans un monde de carnivores. "*We're fools to make war on our brothers in arms*". D'accord, "Keep Talking". Et on pouvait légitimement serrer les fesses du côté de Taïwan. C'était sans compter sur la réaction de l'UE, notamment des sanctions économiques d'une ampleur inédite – et le réarmement d'une Allemagne herbivore en chef – qui démentent cette réputation. Pas si "Comfortably Numb" que ça, finalement. Et sans que le leadership américain soit vraiment saillant.

Côté démocrate, c'est l'enjeu principal : battre en brèche le procès en faiblesse fait à Biden par les Républicains. Dont certains ont fermement condamné l'invasion russe et appelé au durcissement des sanctions existantes, bien sûr, mais côté trumpiste, on a d'abord applaudi le génie (sic) (sick ?) de Poutine. Certes, avant de se rétracter de façon pas toujours très convaincante. Mais que ce soit Steve Bannon, l'éminence grise, ou Tucker Carlson, l'un des éditorialistes les plus influents de la foxosphère, on a choisi son camp. Enfin, on avait. Poutine, c'est le mâle alpha qui chevauche des ours torse nu (c'est vrai puisqu'on l'a vu sur Twitter), fièrement nationaliste, et qui assume son autoritarisme. Point de wokisme au Kremlin, pas de ministre transgenre, pas de discrimination positive, pas besoin de s'excuser parce qu'on est un mâle blanc qui aime la chère et la chair. "*It's a gas! Gas! Gas!*" !

"*Gimme shelter from the storm*" ! Ce que ressent plus ou moins clairement une frange non négligeable de l'opinion. Un sondage de l'excellent Public Religion Research Institute a récemment montré que 22 % des Américains croient en une ou plusieurs des affirmations qui définissent la nébuleuse QAnon, 18 % pensent que la violence peut être nécessaire et 16 % croient qu'un réseau de pédophiles satanistes contrôle la politique et les médias. C'est bien trop pour être pris à la légère. Et la même étude montre que ce ne sont pas là que des Blancs vieillissants ! Derrière tout cela figure la nostalgie et le sentiment ("More Than a Feeling" ?) d'un déclin : on ne reconnaît plus le pays dans lequel on a grandi, on n'est plus chez soi. Exactement ce qui a nourri le mouvement réactionnaire des années 1920 (quotas migratoires drastiques, prohibition, opposition à l'enseignement de l'évolution darwinienne). Il s'agissait hier comme il s'agit aujourd'hui de montrer qu'on est toujours là et qu'on peut encore peser sur le politique. D'où les croisades contre l'avortement ou pour reprendre la main sur l'enseignement de l'histoire. "I'm Still Standing" et "We're Not Gonna Take It".

Si une bonne partie des Républicains voit dans le wokisme une menace existentielle, le constat est partagé par une frange croissante des Démocrates. Joe Biden, lors de son discours sur l'état de l'Union, s'est opposé fermement aux appels à "Defund the police". "No, No, No" ! Lors d'élections municipales dans des villes très à gauche comme Minneapolis, ce courant (qui n'a rien contre Sting) avait déjà subi quelques gros revers. Mais le plus surprenant fut peut-être la destitution de la commission scolaire de San Francisco, qui – en pleine pandémie – n'avait rien trouvé de plus pertinent que de vouloir rebaptiser des écoles, nommées d'après de dangereux esclavagistes ou racistes comme George Washington et Abraham Lincoln. Des "Mean Mean Men" qui n'écrivaient d'ailleurs pas en écriture inclusive, les monstres. "School's Out" ! À Frisco, point de fachos : la campagne de destitution fut menée par des parents notamment issus des minorités dites "visibles". "You Didn't Have To Be So Nice" !

Avec l'impopularité de Biden, qui ne profite même pas de la crise en Ukraine, et la perspective d'élections désastreuses en novembre, la réaction contre la machine à perdre se fait sentir. Notamment dans les districts périurbains aisés, les plus vulnérables pour des Démocrates qui entendent bien montrer que, non, ils ne sont pas tous des radicaux. "*We gotta get out of this place, if it's the last thing we ever do*" !

Abonnements

LE MENSUEL PAPIER ET SA VERSION NUMÉRIQUE SUR APPLICATION SMARTPHONES ET TABLETTES

(10 N^os PAR AN)

LE MAG « L'HEBDO » 100% NUMÉRIQUE ET INTERACTIF SUR NOTRE LISEUSE TOUS SUPPORTS

(40 N^os PAR AN)

ACCÈS CLUB ROLLINGSTONE.FR

(NEWSLETTER, CONCOURS ET INVITATIONS)

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVOYER À : ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

1. JE CHOISIS MON OFFRE

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE
(PAPIER + HEBDO & MENSUEL NUMÉRIQUES)

➥ **1 AN** *(10 N^os PAPIER INCLUS)*

- ☐ France métropolitaine : **65 €** *(au lieu de 154,90 €)*
- ☐ UE + Suisse : **78 €**
- ☐ Monde : **84 €**

➥ **2 ANS** *(20 N^os PAPIER INCLUS)*

- ☐ France métropolitaine : **105 €** *(au lieu de 309,80 €)*
- ☐ UE + Suisse : **132 €**
- ☐ Monde : **144 €**

• OFFRE ROLLING STONE 100% NUMÉRIQUE

- ☐ **1 AN : 47 €** (Toutes zones)
- ☐ **2 ANS : 72 €** (Toutes zones)

2. J'INDIQUE MES COORDONNÉES ET/OU CELLE DU BÉNÉFICIAIRE DE L'ABONNEMENT

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE DE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ **M.** ☐ **M^ME** **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUES

☐ **ADRESSE DE FACTURATION** (SI DIFFÉRENT DE LA LIVRAISON)

NOM _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **EMAIL** _____

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

ISCARD D'ESTAING
GISCARD
à la
GISCARD
A LA BA
GISCARD
A LA BA
à la
ISCARD
LA BAR

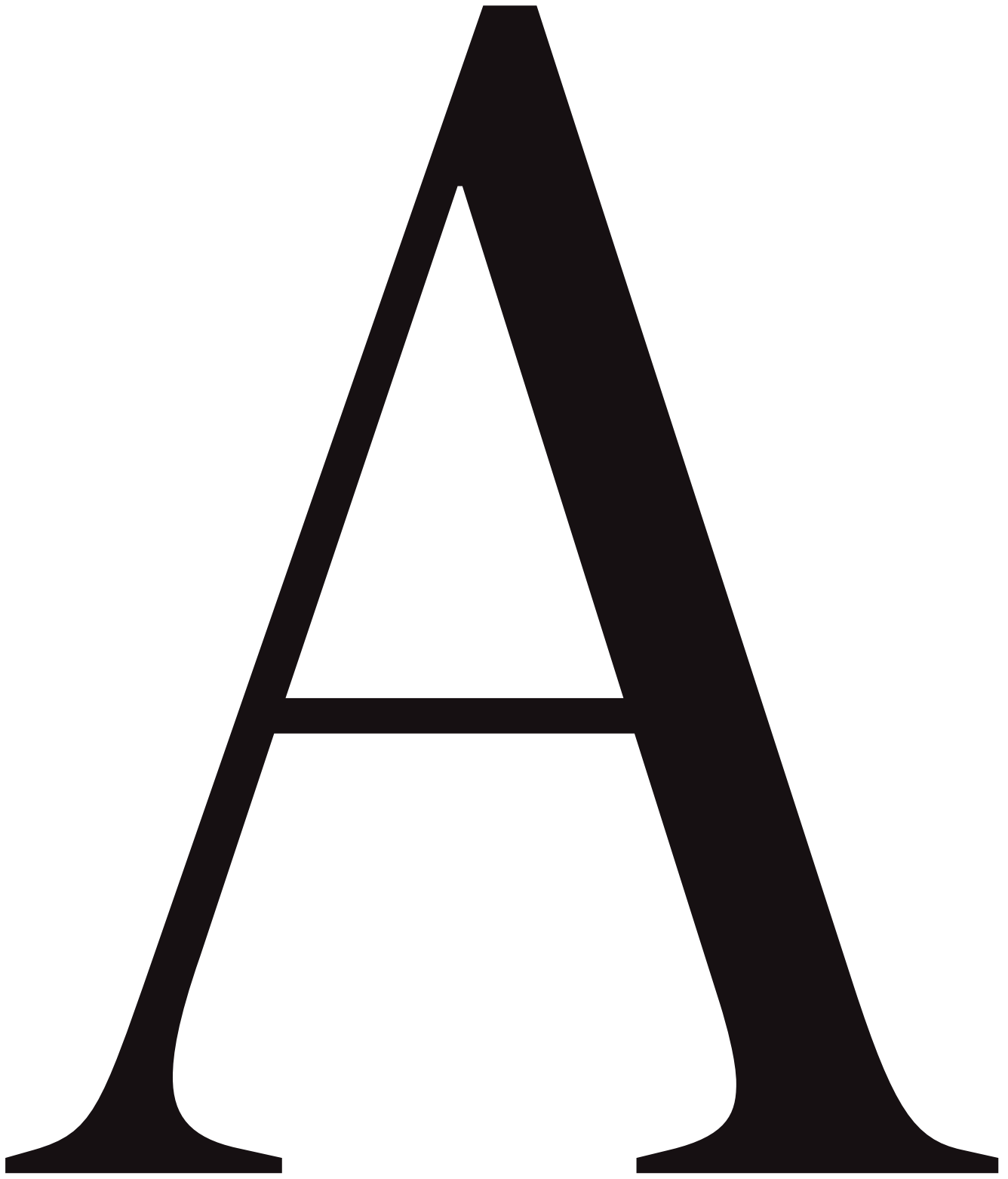
"GISCARD À LA BARRE"
Johnny, avec Jean-Jacques Debout et Chantal Goya. Le rockeur prononcera sa célèbre phrase : *"Je suis certain que Giscard sera élu Premier ministre"*.

La politique ne motive plus les artistes...

Si les précédentes élections présidentielles de la Ve République avaient été marquées par les apparitions de Johnny, Higelin, Lavilliers, France Gall, Renaud... force est de reconnaître que le millésime 2022 ne fait pas salle comble.

Par YVES BIGOT
Photo d'ALAIN MINGAM

SOUTIEN
Juliette Gréco sur scène lors d'un meeting de François Mitterrand pour l'élection présidentielle, à Grenoble, le 17 mai 1974.



U PRINTEMPS 1974, les T-shirts “Giscard à la barre”, fabriqués à 50 000 exemplaires, ornaient les poitrines de Brigitte Bardot, France Gall et Johnny Hallyday. Le candidat des Républicains indépendants lançait ainsi la première campagne présidentielle moderne, faisant appel à des personnalités, à l’américaine. Précédemment, seuls les intellectuels et les compagnons de route du Parti communiste se mobilisaient : Yves Montand et Simone Signoret, Jean Ferrat, Juliette Gréco, Jacques Brel (qui chanta aussi pour soutenir Mendès France lors de législatives), Aragon, Picasso…

Onze ans après son assassinat, le mythe Kennedy joue à plein et exerce sa fascination sur le premier présidentiable à jouer la carte jeunesse (il n’a que 48 ans, c’est alors inédit), poser avec sa famille, jouer de l’accordéon et s’afficher en tenue sportive. Gainsbourg, Aznavour, Jean-Jacques Debout, Chantal Goya, De Funès, Delon, soutiennent également le futur Président. Le 1er mai, quatre jours avant le premier tour, Sylvie et Johnny se pointent à son QG de campagne pour offrir du muguet à son épouse Anne-Aymone. Rapidement éméché, le “Rock’n’Roll Man” fait étalage de son optimisme comme de sa culture institutionnelle approximative : *“Je suis certain que Giscard sera élu Premier ministre”* !

Son rival, François Mitterrand, n’enregistre encore que le soutien de Juliette Gréco, Catherine Ribeiro, Serge Reggiani et Dalida. Il sera battu d’un rien. Sept ans plus tard, la donne a changé : l’ascension de la gauche est inexorable, effet retard de Mai-68. Il n’y a plus guère que Mireille Darc et Thierry Le Luron pour soutenir le président-candidat sortant, alors que son adversaire, qui s’était salement fait secouer par Daniel Balavoine le 19 mars 1980, sur le plateau du JT d’Antenne 2, réunit autour de lui son beau-frère Roger Hanin, sa chère Dalida chez laquelle il ira bientôt, rue d’Orchampt à Montmartre, aussi régulièrement que clandestinement, dîner aux chandelles d’un plateau de fruits de mer après s’être discrètement garé rue Lepic, mais aussi Michel Berger et France Gall, Jean Ferrat, Mouloudji, Guy Bedos, Françoise Sagan, Régine Deforges, Gérard Depardieu, Michel Piccoli, l’ange vert Dominique Rocheteau, Barbara, qui écrira “Regarde” après la victoire : “*Un homme/Une rose à la main/A ouvert le chemin/Vers un autre demain*”. Son condisciple à Sciences-Po, Léo Ferré, lui a toutefois refusé son soutien, pratiquant son fameux “ni Dieu ni maître” anarchiste.

Pour l’élection de 1988, la communauté culturelle, échaudée par une cohabitation qui ne lui a pas été favorable, est furieusement miterrandolâtre, validant la stratégie de Giscard quatorze ans plus tôt. Jack Lang a rassemblé autour du premier Président socialiste de la Ve République une véritable armée entièrement dévouée à sa cause. Tout le septennat durant, les artistes ont été au cœur de sa politique, avec la création, notamment, de nombreuses sociétés civiles de gestion de leurs droits et le lancement du programme Zénith. Jacques Higelin, Bernard Lavilliers, France Gall, Michel Berger, Maxime Le Forestier, Manu Dibango et nombre d’autres fréquentent la rue de Valois et l’Élysée en habitués.

Yves Simon s’en souvient : “*À partir de juin 1987, j’ai commencé à être régulièrement invité à déjeuner par François Mitterrand, auquel je rendais compte de nos avancées sur le projet de chaîne musicale qui le préoccupait beaucoup. Il m’a sidéré le jour où, évoquant Prince avec circonspection, il m’a rétorqué : ‘*Oh, mais j’ai vu *Purple Rain*.’”

Cornaqués par Jacques Séguéla, Depardieu s’écrie “*Mitterrand ou jamais !*” et Renaud publie, le 7 décembre 1987, en pleine page du *Matin de Paris,* sa tribune “*Tonton, laisse pas béton*”, appel au Président qui laisse stratégiquement planer le doute sur son intention de se représenter. Le très rocardien Jean-Jacques Goldman autorise le PS à utiliser “Il changeait la vie” comme hymne de campagne. “Tontonmaniaques”, Charles Trenet vante sa “Douce France”, Renaud conchie l’autre “Hexagone”.

1974, le candidat des Républicains indépendants, Valéry Giscard d’Estaing, lançait la première campagne présidentielle moderne, faisant appel à des personnalités, à l’américaine.

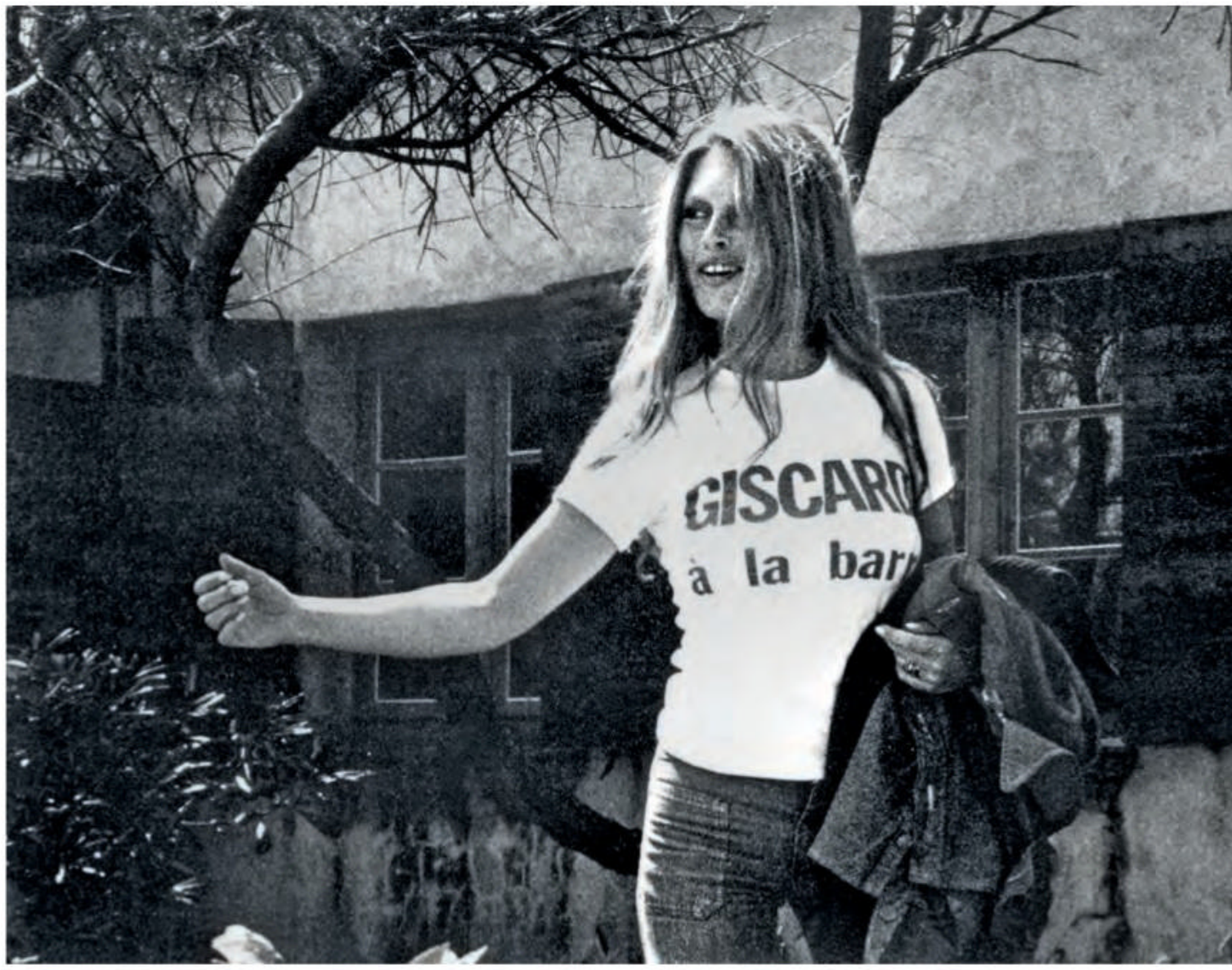
Jacques Chirac, Premier ministre, n’est pas en reste et fait tout pour tenter d’enrayer le rouleau compresseur mitterrandien. Comme Valéry Giscard d’Estaing, il peut compter sur Johnny, qui chante ses louanges pour le lancement de sa campagne, le 20 mars 1988 à l’hippodrome de Vincennes : “*On a tous quelque chose en nous de Jacques Chirac.*” Furieux de ce détournement, Michel Ber-

© ALAIN MINGAM/GAMMA-RAPHO

DE HAUT EN BAS.

En 1974, Birgitte Bardot arborait le célèbre T-shirt "Giscard à la barre".

Yannick Noah donne un concert à Charléty, en 2002, pour soutenir Ségolène Royal.



ger réplique : "*Ma chanson a un sens très précis. Tennessee Williams était homosexuel, alcoolique, toxicomane. Chantée comme ça par Johnny dans un meeting RPR, il est clair que cela veut dire quelque chose de tout à fait contraire à l'idée qui était la mienne.*"

En 1995, auprès du maire de Paris, Johnny sera rejoint par Patrick Sébastien, Yves Duteil, Jean-Luc Lahaye, Rika Zaraï, Line Renaud, Claude Rich et Denis Tillinac, alors qu'Édouard Balladur mobilisera Yvette Horner et que Lionel Jospin ne fera curieusement pas appel à Jack Lang, ni ne sollicitera les artistes, à leur grande déception, préférant confier à Jacques Delors la tête d'un comité de soutien de 400 personnalités venant plutôt du monde universitaire, intellectuels et philosophes comme sa seconde femme, Sylviane Agacinski.

En 2002, devenu Premier ministre de la plus longue cohabitation, instruit de son erreur, il mobilise cette fois Jane Birkin, France Gall, Pierre Perret, Lio, Sapho et Goldman, qui lui permet d'utiliser "Ensemble". Il voit cependant Bernard Lavilliers choisir Arlette Laguiller (qu'avait chantée Souchon, qui n'a sans doute jamais voté pour elle), Houellebecq opter pour Jean-Pierre Chevènement, Carlos et Khaled préférer Noël Mamère. On sait ce qu'il fut de cette dispersion. Ceux qui avaient soutenu la réélection surprise de Jacques Chirac depuis le premier tour – Hugues Aufray, Henri Salvador, Liane Foly, Line Renaud et David Douillet –, ont eu le triomphe plus heureux que ceux qui se sont mobilisés en dernier ressort, uniquement pour faire battre Jean-Marie Le Pen, qualifié inattendu pour la finale, pour lequel une certaine Isabella zouke "Avec Jean-Marie, je n'ai plus de peine".

C'est après l'élection de 2007 que les premiers signaux "danger" vont clignoter. Lors de son apparition mariale le 1er mai à Charléty, Ségolène Royal, coachée par l'agent des stars Dominique Besnehard, pouvait compter sur Renaud, Higelin, Noah, Bénabar, Cali, Delpech, Grand Corps Malade et Dionysos. Mais c'est le vainqueur, Nicolas Sarkozy, qui dîne au Fouquet's avec son ami Didier Barbelivien et Johnny, avant de fêter ça place de la Concorde avec ses autres soutiens. Mireille Mathieu chante "La Marseillaise", Enrico Macias "*Ah, qu'elles sont jolies, les filles de Sarkozy*" et Faudel : ils y laisseront leur carrière. Enseignement spontané : les artistes étant majoritairement de gauche, comme une partie importante de leur public, s'afficher avec un président de droite qui brandissait le Kärcher serait éliminatoire. Carla Bruni connaîtra le même sort.

Cette année, en dehors de l'éternel Lavilliers, toujours favorable à Mélenchon mais circonspect, quasiment personne n'avait pris position à un mois du scrutin.

Cinq ans plus tard, Françoise Hardy sera une des rares à braver cet opprobre, avec l'éternel Johnny, Depardieu, Jean d'Ormesson, Lelouch, Nadine Trintignant. Michel Sardou, Doc Gynéco, Jean Reno, soutiens de 2007, ont pris leurs distances. De son côté, François Hollande rallie Higelin, Benjamin Biolay, Cali, Joyce Jonathan, Bedos et Yannick Noah, chauffeur de salle au meeting du Bourget, qui célèbre place de la République la revanche de la gauche : par un effet boomerang, lui aussi verra sa carrière brisée par cet acte militant.

Depuis cette double lame, les chanteurs hésitent à s'engager. En 2017, Renaud, après s'être enflammé pour François Fillon, "*un mec bien, honnête*", se ravisait et optait finalement pour Emmanuel Macron, comme Bruel, Catherine Lara, Dani, Keren Ann, et l'inévitable Line Renaud. Bernard Lavilliers, lui, est resté fidèle à Jean-Luc Mélenchon comme Juliette, Nilda Fernandez, Rim K du 113 et les Bohringer père et fille. Miossec était séduit par Benoît Hamon, ainsi que Juliette Binoche et Valérie Donzelli. N'oublions pas Jean Lassalle, endossé par Hugues Aufray. Bien sûr, au deuxième tour, face à une nouvelle Le Pen, la mobilisation était quasi-générale.

© PIERRE VAUTHEY/SYGMA-STEPHANE CARDINALE/CORBIS - ERIC ROBERT/SYGMA - DANIEL SIMON/GAMMA-RAPHO

DANS LE SENS DES AIGUILLES D'UNE MONTRE.

(De gauche à droite) Gaston Defferre, Georges Fillioud et la chanteuse Dalida soutiennent François Mitterrand, en 1981.

Nicolas Sarkozy en 2007 avec Enrico Macias, Mireille Mathieu, Arthur...

Renaud avec Mitterrand. Il écrira la chanson "Tonton".

Lionel Jospin, en 2002, entouré d'Évelyne Bouix, son épouse Sylviane, Michel Piccoli et Pierre Arditi.

Sarkozy et son fidèle soutien, Faudel, en 2004.

Mais déjà, on la sentait à contrecœur, après une campagne atone. Cette année, en dehors de l'éternel Lavilliers, toujours favorable à Mélenchon mais circonspect, quasiment personne n'avait pris position à un mois du scrutin. Le spectre de l'annulation par un public plus que jamais polarisé et vengeur ? La terreur des réseaux sociaux, prompts à crucifier le moindre écart ? La sidération face à la montée idéologique de l'extrême droite et l'éparpillement de la gauche ? La défiance vis-à-vis des élites et des institutions ? Les effets épuisants des attentats, des Gilets jaunes, de la pandémie et, en dernier ressort, l'invasion de l'Ukraine et la menace nucléaire russe ?

Francis Lalanne, qui contestait lors de la guerre du Golfe la légitimité de François Mitterrand, appelait trente ans plus tard l'armée à destituer Emmanuel Macron ! "*Élections, piège à cons*", clamaient les manifestants de Mai-68 après que Charles de Gaulle eut convoqué des législatives qui se transformeront en plébiscite. Slogan repris par Jean-Paul Sartre dans *Les Temps modernes*. "*Si voter servait à quelque chose, il y a longtemps que ce serait interdit*", blaguait Coluche, candidat à l'hiver 1980, harcelé par les RG et qui se retirera un mois avant le premier tour, faute d'obtenir les signatures nécessaires. Le 10 mai, il fêtait la victoire de la gauche au siège du PS après avoir appelé à voter Mitterrand.

Le 24 avril 2022, pas sûr que grand-monde fête le vainqueur en chansons. Pas par esprit révolutionnaire, loin de là, ni résistance passive, plutôt un sentiment d'abandon. La peur, cette fois, plus que le cynisme, risque de couronner à nouveau la meilleure chanson écrite en français sur le sujet : *"Je suis pour le communisme/Je suis pour le socialisme/Et pour le capitalisme/Parce que je suis opportuniste"*. Version Dutronc ou Indochine, au choix, comme pour un second tour.

JOUE-LA COMME TRUMP !

LES EXTRÊMES SATURENT L'ATTENTION MÉDIATIQUE

JADIS TRUSTÉS PAR LES FIGURES DES PARTIS MAINSTREAM, LES PLATEAUX DU PAF SONT DÉSORMAIS LARGEMENT OUVERTS AUX CANDIDATS DES FORMATIONS LES PLUS EXTRÊMES. JUSQU'À L'OVERDOSE.

PAR LAURENT-DAVID SAMAMA

ILLUSTRATION D' ALAIN FRETET

CRI DU CŒUR : *"Il y a encore Le Pen à la télé, j'ai l'impression que c'est tous les jours."* Ce tweet, publié le 3 mars dernier par le journaliste Hugues Serraf, n'est qu'une des nombreuses manifestations du sentiment d'overdose qui étreint un nombre croissant de citoyens à l'approche du premier tour. Propos extrêmes partout, nuance nulle part ! Au fil des mois et des années, le débat est devenu la proie de l'outrance, du choc, du buzz sans qu'aucune véritable discussion constructive ne puisse se mener. Il faut dire qu'il y a comme un embouteillage au niveau de l'attention médiatique.

Depuis le début de cette drôle de campagne, les minoritaires sont omniprésents et paraissent damer le pion aux champions de leurs camps respectifs. Un phénomène qui s'observe partout, de Ciotti éclipsant Pécresse, à Rousseau vampirisant Jadot en passant par Montebourg et Taubira ruinant le peu de crédit qu'avait Hidalgo. Pendant ce temps, les populistes gueulards ne s'embarrassent pas. Et quand bien même ils se font la guerre, ils donnent eux seuls le tempo de la campagne puisque le Président sortant semble désormais appelé sur le terrain diplomatique. Mélenchon, Zemmour et Le Pen ont le champ libre. Et ils en profitent.

Mais sont-ils vraiment tous les jours à la télé ? Prenons le cas Le Pen. Au niveau de l'analyse politique, on pourrait légitimement le penser tant Jean-Marie a vu sa pensée aspirée par Éric Zemmour, tandis que sa fille Marine est bien partie, selon les sondages, pour se qualifier pour le second

tour. Cerise sur le gâteau : sa petite-fille, Marion Maréchal, a signé un come-back inattendu auprès du Z. Furetant avec envie autour du marigot, la voilà bien décidée à reprendre le lead sur toute l'extrême droite française quand ses aînés auront fini de s'entretuer. Soit trois Le Pen pour le prix d'un : prix cassé, offre inédite et ultra-agressive, uniquement rendue possible par la radicalisation de l'opinion. Comment expliquer ce glissement, cette surenchère ? D'abord par l'arrivée dans le jeu d'un nouvel acteur, rapidement devenu incontournable sinon dans les urnes au moins médiatiquement : Éric Zemmour.

Depuis l'automne 2021, tous les projecteurs sont braqués sur lui. L'homme est réputé habile. Grand habitué de la presse écrite, bon client télévisuel habitué des coups d'éclat de la grande époque des éditorialistes stars, il fut successivement propulsé par iTélé, Laurent Ruquier et RTL, avant de devenir l'homme-clé du dispositif Bolloré. Durant de longs mois, hormis l'autopublication d'un livre rapidement devenu un best-seller, Zemmour n'avait rien annoncé de ses intentions et ne s'était d'ailleurs même pas encore officiellement déclaré candidat. Mais il laissait planer le doute et progressait ainsi dans les sondages, rapidement, jusqu'à être donné au second tour face à Emmanuel Macron. Performance surcommentée, sur-analysée, objet de toutes les élucubrations. Depuis le soufflé est retombé mais la faculté du principal intéressé à court-circuiter un système qu'il honnit, tout en l'utilisant mieux que quiconque, continue d'étonner.

De débats en meetings, de sondages en interviews, le feu follet (voyez dans l'utilisation du terme un clin d'œil à l'œuvre de Drieu la Rochelle si vous le souhaitez…) est parvenu à s'imposer en tant que présidentiable. Il est l'homme qui crée le débat, celui qui dicte l'agenda, qui "disrupte" la logique de l'élection plutôt que l'exercice présidentiel en lui-même. En cela, Emmanuel Macron a créé un précédent. Suivant son exemple, ceux que l'on a longtemps qualifiés de "petits candidats" se sont mis à rêver d'un destin similaire à celui du marcheur amiénois, jamais élu nulle part mais si habile et à son aise dans la recomposition de l'échiquier politique qu'il a pu ravir l'Élysée aux partis bien installés. Une élection aux allures de manœuvre grandiose, d'épopée romantique. Qui a servi d'inspiration à toute la cohorte des outsiders très à gauche mais surtout très à droite. Comme si, à l'ère de l'archipélisation de la société française, le récit du Petit Poucet, du minoritaire, devait logiquement s'imposer contre le candidat désigné par le "système".

"Avec Éric Zemmour, on a encore évolué d'un cran, note Anne Rosencher, directrice déléguée de la rédaction de *L'Express* et auteure d'*Un chagrin français* (L'Observatoire, 2022). *Il perce dans les sondages en étant éditorialiste. En n'ayant eu aucun mandat ni véritable expérience politique. Et en surfant sur une ou deux idées fortes seulement. Cela se densifiera peut-être ; je ne dis pas qu'Éric Zemmour n'entend rien à la politique. Mais pour l'heure…"*

Quelques mois plus tard, on retrouve Zemmour candidat et fidèle à sa ligne : enchaînant les outrances et poursuivant son numéro d'équilibriste. Volonté de renommer les porteurs de prénom à consonance étrangère, journalistes visés avec un fusil d'assaut lors d'un salon consacré à l'armement, réhabilitation du maréchal Pétain puis soutien à peine voilé à Vladimir Poutine, avant un sévère rétropédalage. À chaque jour sa nouvelle polémique. Une méthode qui semble lasser l'opinion (à un peu plus d'un mois du premier tour, selon un sondage Ifop-*Paris Match,* Zemmour ne serait plus le second mais le quatrième homme de cette élection) mais qui continue de s'avérer efficace médiatiquement tant notre agitateur continue de squatter allègrement les plateaux télé et les pages de nos journaux.

"EN METTANT EN AVANT DES SOLUTIONS SIMPLES POUR NE PAS DIRE SIMPLISTES, LES EXTRÉMISTES FONT CROIRE QU'ILS ONT DES SOLUTIONS."
David Médioni

La communicante Charlotte Euzen, auteure de *Funambules, le discours politique décrypté* (éd. du Rocher, 2022), estime que la clé de la stratégie de saturation des extrêmes se joue dans la conquête de l'attention. *"L'audience se détourne des longs tunnels narratifs qui, de toute façon, n'ont plus leur place dans des émissions de plus en plus courtes, dans lesquelles les dirigeants politiques n'ont d'autre choix que de simplifier leur discours et leurs idées. C'est donc en partie l'accélération et la viralisation des échanges qui expliquent la radicalisation : pour se faire entendre, les candidats n'ont d'autre choix que celui de la transgression, de la provocation et de la surenchère pour gagner la guerre des paroles et des récits qui sévit sur les grandes chaînes télévisées, les radios et les réseaux sociaux."* Dans ce contexte, il est évident que les extrêmes politiques sont favorisés. *"Leur positionnement, plus clivant, est d'ores et déjà formaté pour 'le clash'. Ils sont dès lors considérés comme 'de bons clients' par les émissions d'infotainement qui cherchent, chaque jour, à créer des buzz qui rendent captifs leur audimat."*

À dire vrai, la méthode n'est pas nouvelle. Elle était déjà celle employée par le Front national canal historique depuis les années 1980, à une différence près : cordon sanitaire et front républicain formaient alors un consensus pour éviter de mettre le projecteur sur ces propos transformant le débat en terre brûlée. Tout cela a volé en éclats, sous les coups de boutoir conjoints de CNews, de C8, de Sud Radio, de *Causeur,* de *Valeurs actuelles,* de RT et de Sputnik (les deux derniers étant depuis peu interdits sur le sol européen). Autrement dit, à grands coups de bollorisation et d'hanounisation, dans une volonté de spectaculariser et de corser un peu plus les termes d'un débat déjà peu porté sur la nuance et l'intelligence…

"Depuis septembre, analyse Redwane Telha, rédacteur en chef de l'"Instant M" sur France Inter, *on assiste à un phénomène nouveau : on a deux 'extrême droite' distinctes, la zemmourie et le RN, sans compter les petits candidats de la mouvance. Ces voix étant fortes dans les sondages, elles font basculer le débat médiatique beaucoup plus à droite. À cela, il faut ajouter le fait que certains canaux, nouveaux ou pas, leur ouvrent leur antenne largement. On pense à CNews mais pas que : le travail de la sociologue Claire Sécail a illustré le fait que les émissions d'Hanouna recevaient aussi beaucoup d'influenceurs d'extrême droite, de Baptiste Marchais à Papacito, qui n'avaient généralement pas de tribune dans les médias. Eh bien ceux-là se retrouvent aujourd'hui chez Hanouna. Ça s'explique : ce genre de plateau fonctionne sur l'émotion. Ils préfèrent donc les sujets de société et vont chercher des gens qui parlent sans filtre, qui vont nous énerver ou provoquer en nous des réactions de sympathie extrêmes. On sera donc constamment entre l'adhésion ou l'indignation."*

Les impressions sont une chose mais il faudrait des chiffres pour prouver l'omniprésence. Ces chiffres, justement, nous les avons. Selon les données recueillies par les journalistes du *Parisien,* du 1er janvier au 15 février, Éric Zemmour, Marine Le Pen et Jean-Luc Mélenchon sont arrivés largement en tête du temps de parole télévisé des candidats. Cela signifierait-il que leurs nouvelles façons de porter la radicalité n'effraient plus et garantissent même de l'audience ? L'essayiste Raphaël Llorca, auteur des *Nouveaux Masques de l'extrême droite* (éd. de l'Aube, 2022), le confirme : *"Partout, que ce soit Trump aux États-Unis, Salvini en Italie ou*

© GETTY IMAGES

ESPACES
Les rues des villes de France sont tapissées d'affiches déchirées.

Orbán en Hongrie, les partis d'extrême droite mènent une stratégie qui consiste à 'faire baisser le coût d'adhésion aux idées extrêmes'", pour reprendre l'expression du politique italien Giuliano da Empoli.

En France, on retrouve le même brief de départ : comment imposer la radicalité au plus grand nombre ? Comment passer de la marge au centre ? L'extrême droite a développé un ensemble de techniques de fabrique d'opinion et d'imaginaires : élargir le spectre de l'acceptable dans le débat public, en élargissant ce qu'on appelle la "fenêtre d'Overton" ; rendre ses idées non plus seulement dédiabolisées mais désirables, en stylisant leurs messages et en s'arrogeant la figure du cool. Serge Barbet, directeur du Centre pour l'éducation aux médias et à l'information emboîte le pas de Llorca et situe, quant à lui, l'épicentre de la saturation sur la Toile : *"Zemmour est engagé dans un blitzkrieg informationnel lié au fait qu'il est parti bien après ses concurrents. Ses équipes saturent les réseaux sociaux pour faire masse et mobiliser. Le risque, pour lui, c'est de susciter une mobilisation en ligne sans traduction en vote réel. De l'autre côté de l'échiquier, Jean-Luc Mélenchon est un 'historique' de la Toile, qui va du blog aux plateformes, approche le million de followers sur TikTok et dont le parti, LFI, a lancé son propre réseau social. La stratégie est de créer ses propres supports, comme* Le Média, *lancé en 2017 afin de déporter la communication politique sur le domaine de l'information. Une stratégie que l'extrême droite a aussi adoptée ces dernières années avec une démultiplication des publications en ligne et hors ligne…"*

Tout cela ressemble à s'y méprendre à la méthode trumpiste de conquête du pouvoir. Comme s'il suffisait aux candidats d'utiliser les mêmes recettes de sur-saturation médiatique dans l'Hexagone pour imposer leur(s) ligne(s). Pour David Medioni, directeur de l'observatoire des médias de la Fondation Jean-Jaurès, la tentation existe : *"Il y a d'abord eu un affaissement des partis et des explications complexes. Résultat : en mettant en avant des solutions simples pour ne pas dire simplistes, les extrémistes font croire qu'ils ont des solutions. En parallèle, ils utilisent la technique du clivage-choc. Plus c'est gros plus ça passe ! Cela fait polémique sur les réseaux et le cercle vicieux actuel se met en place : propos clivants, polémique sur les réseaux sociaux, reprise sur les chaînes info et analyse et décryptage dans la presse écrite et émissions de débat."*

Medioni perçoit un autre glissement similaire au contexte américain : celui de la chaîne CNews *"qui est l'agitateur de l'excitation comme Fox News le fut aux États-Unis"*. Mais pour l'expert, le mal pourrait être plus profond encore en France "*avec une forme de désagrégation politique complète, des affrontements et des excommunications permanentes*". Alors, France-États-Unis, même combat ? Charlotte Euzen se refuse à le croire : *"Les Français peuvent se passionner pour des figures clivantes, qui viennent profondément bousculer les forces politiques établies, sans pour autant considérer qu'elles méritent d'accéder au pouvoir. Il me semble qu'il existe en France une exigence très forte quant à la posture et à la dignité du Président, y compris vis-à-vis des autres puissances internationales. On peut se passionner pour le spectacle offert par des politiques - funambules qui repoussent chaque jour les limites de la rationalité dans des discours toujours plus outranciers - sans pour autant être dupes des stratégies qui les soutiennent et des fils invisibles qui les retiennent."* Allez, encore quelques jours d'outrance à supporter !

Guerre Russie-Ukraine

L'information sous contrôle

Vidéos ou photographies manipulées, fake news, affirmations hors contexte. Tout et son contraire circulent sur internet, et les théories du complot se multiplient. Parallèlement, la Russie criminalise le droit à l'information et interdit aux médias toute autre source que les communiqués fournis par le gouvernement.

Par **BELKACEM BAHLOULI**

AVEC PETER WADE À NEW YORK ET ANNA NEMTSOVA À MOSCOU

PHOTO DE **CARLOS BARRIA**

BLACK-OUT
Les forces russes ont délibérément visé la tour de la télévision ukrainienne, de 385 m, à Kiev, le 1er mars dernier, tuant cinq civils et interrompant la diffusion de plusieurs chaînes.

DANS LE CANIVEAU D'INTERNET, de nombreux théoriciens de la conspiration s'efforcent de tisser un récit unique autour de l'invasion de l'Ukraine par la Russie. Car cette guerre ne se déroule pas seulement dans les rues désertes d'une Ukraine horrifiée, mais aussi sur le web. La désinformation sur ce conflit présente, de plus, une approche multiple : déclarations politiques, médias gouvernementaux et leaders d'opinion ayant une large audience en ligne mais aussi et surtout, les relais de communication et les campagnes de "viralisation". Les médias des deux pays sont donc au centre de cette guerre de l'information, et les réseaux sociaux transformés en principal canal de diffusion des informations, vérifiées ou non, confèrent ainsi un rôle central aux messages pro-russes et pro-ukrainiens depuis le début du conflit lancé par Vladimir Poutine, dans la nuit du 23 au 24 février dernier.

Avant même l'assaut des forces russes sur l'Ukraine, un flux incessant de fausses informations a été déversé par Moscou, où le gouvernement expliquait qu'il répondait à l'agression ukrainienne de régions russophones afin de les libérer des fascistes et des néonazis - bien qu'il existe des groupes extrémistes en Ukraine, comme dans le reste de l'Europe, le pays est loin d'être contrôlé et dirigé par des nostalgiques du IIIe Reich, alors que le Président ukrainien, Volodymyr Zelensky, d'origine juive, a été démocratiquement élu. Dans sa justification de cette invasion, le Président Poutine est particulièrement soucieux d'inverser les rôles : dans ses récents discours, il s'est présenté comme le libérateur de l'Ukraine, affirmant notamment, le 23 février dernier, sa volonté de *"protéger le peuple qui souffre de l'intimidation et du génocide du régime de Kiev"*. Ce récit du génocide ne repose sur aucune preuve, et cette hypothèse cherchant à faire passer l'agresseur pour l'agressé ne tient pas debout : Poutine croit depuis longtemps que l'Ukraine, pays indépendant et démocratique, devrait être sous le contrôle de la Russie, et cette "croyance" a conduit à une invasion militaire bien réelle, qui a fait des milliers de victimes ces dernières semaines.

Pour mieux tenter de valider et d'obtenir un soutien pour l'attaque de l'Ukraine, Moscou est allé jusqu'à diffuser plusieurs vidéos censées montrer des violences perpétrées par des Ukrainiens, bien qu'il s'agisse de montages grossiers et orientés voire contrefaits. Et le Président russe, par le biais de ses médias officiels, de qualifier le conflit d'*"opération militaire"* tout en rejetant les termes de *"guerre"* ou d'*"invasion"* et surtout en muselant toute voix discordante, dont la presse et les réseaux sociaux : Poutine ne veut entendre qu'une seule voix, la sienne.

L'immense majorité des affirmations diffusées par les médias pro-russes au sujet de l'agression ukrainienne, ces derniers jours, n'ont aucun pied dans la réalité, et certaines vidéos s'avèrent de flagrantes tentatives de désinformation, tandis que les cas de manipulation par les médias d'État officiels, comme l'agence Tass, et transnationaux, comme Sputnik et RT, participent à l'établissement d'un seul et même récit. L'autorité russe de l'internet, Roskomnadzor, précise que *"les médias sont tenus d'utiliser les informations qu'ils reçoivent uniquement de sources officielles russes"*, sous peine de sanctions. Il n'y a pas de place pour l'information indépendante.

Pour renforcer la censure, Moscou a adopté, le 4 mars, une loi imposant des peines de prison pour tous ceux qui diffusent "*intentionnellement*" de "*fausses*" nouvelles sur la situation en Ukraine, avec des peines pouvant aller jusqu'à quinze ans de prison si les responsables russes estiment que les informations ont eu des conséquences "graves" sur le terrain et pour leur armée : cette nouvelle mesure *"obligera ceux qui ont menti et fait des déclarations discréditant nos forces armées à subir des sanctions très sévères"*, a déclaré Vyacheslav Volodin, président de la chambre basse du Parlement russe. Ce black-out a en particulier pour conséquence d'accroître le nombre de fake news, tenant ainsi la population dans l'ignorance la plus totale.

Suite à la promulgation expresse de ce texte restrictif pour le droit à l'information, de nombreux médias ont déclaré interrompre leurs activités pour évaluer la situation. Parmi eux, CNN et CBS News ont signalé qu'ils cesseraient d'émettre en Russie, tandis que Bloomberg et la BBC ont indiqué qu'ils suspendaient temporairement le travail de leurs journalistes sur place, afin de ne pas les mettre en danger : *"La sécurité de notre personnel est primordiale et nous ne sommes pas prêts à les exposer au risque de poursuites pénales, simplement pour avoir fait leur travail"*, a expliqué Tim Davie, le directeur général de la radio publique britannique. *"De toute évidence, Poutine fait taire ces gens parce qu'il a peur. Il ne fermerait pas radios et télévisions si tout allait pour le mieux"*, a déclaré Michael McFaul, ancien ambassadeur américain à Moscou sous l'administration Obama, lors d'une conférence avec des journalistes et des experts organisée par le Cyber Policy Center de l'université de Stanford, où il est enseignant. *C'est un indicateur, et révélateur de son état d'esprit."*

Les manipulations d'informations par les médias d'État russes officiels, comme l'agence Tass, et transnationaux, comme Sputnik et RT, participent à l'établissement d'un seul et même récit.

ATTAQUES
Des journalistes se rendent sur le site de l'explosion de la roquette lancée par les envahisseurs russes sur le bâtiment d'une école professionnelle de Kiev.

Cette intox à base d'infox s'avère particulièrement sensible sur les réseaux sociaux, et l'ombre de la désinformation et des faux comptes plane à nouveau sur Facebook. Le conflit pose un nouveau défi à la plateforme du groupe Meta et à ses efforts parfois controversés pour lutter contre la désinformation et la sécurité. La firme californienne avait annoncé, fin février, avoir mis au jour une campagne émanant de la Russie contre le gouvernement ukrainien, dans laquelle ils ont diffusé de fausses informations et tenté de pirater des journalistes et des militaires ukrainiens en créant une quarantaine de faux comptes, de pages et de groupes, sur Facebook et Instagram. L'objectif était de se faire passer pour des médias indépendants. Selon le *Washington Post*, ces "usurpateurs" ont ensuite publié des messages sur d'autres réseaux sociaux, notamment Twitter, YouTube, Telegram et les plateformes russes VK et Odnoklassniki. Ces faux profils ont donc été bloqués, a annoncé Meta dans un communiqué, qui a également signalé avoir trouvé des liens avec un autre réseau de faux comptes démantelé en 2020, dans le contexte de l'élection américaine. Il s'agit de deux organisations, SouthFront et NewsFront, basées en Crimée, et qui avaient déjà été sanctionnées par les États-Unis pour ces mêmes délits et surtout pour ses liens avec les services de renseignement russes.

En représailles aux restrictions imposées par les géants américains du secteur sur les profils étatiques officiels - et officieux - russes, Moscou a mis en place des limitations d'accès à ces plateformes. Netblocks, un groupe de la société civile qui surveille le trafic internet dans le monde, a signalé le 6 mars que Facebook avait été restreint par les fournisseurs locaux. Nick Clegg, président adjoint de Meta, a déclaré sur Twitter, en réponse à l'action de la Russie, que *"des millions de Russes ordinaires vont se retrouver coupés d'informations fiables, privés de leurs moyens quotidiens de se connecter avec leur famille et leurs amis et réduits au silence pour ne pas s'exprimer. Nous continuerons à faire tout ce qui est en notre pouvoir pour rétablir nos services afin qu'ils restent disponibles pour que les gens puissent s'exprimer et s'organiser pour agir en toute sécurité."*

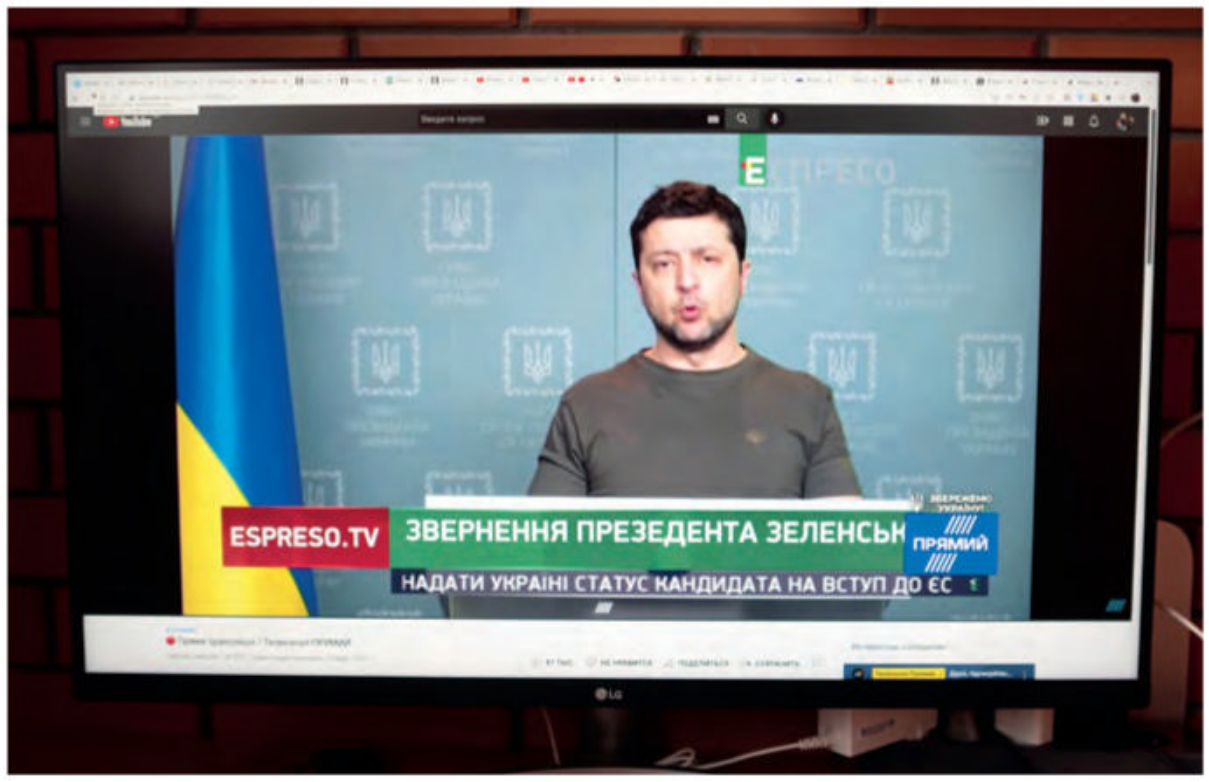
Et c'est ici que se trouve l'une des clés de cette guerre de l'information 2.0, à l'ère des médias sociaux : les utilisateurs des réseaux qui partagent ces messages se transforment en cyber-combattants. La désinformation et la propagande profitent d'un contexte de brouillard informationnel, où le flot de contenu rend difficile toute vérification. Une bénédiction pour inonder Telegram, TikTok, Twitter et autres réseaux sociaux de fake news, la guerre rendant le travail sur le terrain encore plus difficile.

Toujours dans un esprit de rétorsion et de contrôle des informations, un second train de mesures radicales prises à l'encontre des médias étrangers qui publient des articles ou des reportages en russe vise à maîtriser davantage et de manière encore plus stricte le récit narratif de la guerre en Ukraine. Ainsi ont été prononcées des interdictions de diffusion sur le territoire russe à l'encontre de la BBC, de Voice of America et de Radio Free Europe/Radio Liberty, financées par le gouvernement américain, au radiodiffuseur allemand Deutsche Welle et au site Web Meduza, basé en Lettonie.

De son côté, dans l'urgence, le procureur général de Russie s'est dépêché d'activer ce nouveau dispositif en interdisant la station de radio Echo, de Moscou - qui diffusait jour et nuit des informations en provenance des lignes de front en Ukraine -, ainsi que la seule chaîne de télévision, Rain, qui portait encore des voix de l'opposition. Pour la presse indépendante, la seule solution a été la fuite : de nombreux journalistes russes - et étrangers couvrant l'actualité du pays - ont préféré s'enfuir plutôt que de finir emprisonnés. Désormais, les informations sortant de Russie ne sont plus fiables. D'autres médias indépendants ont choisi de fermer leurs portes plutôt que de faire face à de lourdes restrictions. Le site d'information Znak a annoncé sa fermeture vendredi 4 mars, peu après l'approbation du projet de loi par le Parlement. La veille, la principale radio indépendante du pays, Ekho Moskvy, a été interdite d'antenne, et la chaîne de télévision indépendante Dozhd a suspendu ses activités après avoir reçu une menace de fermeture de la part des autorités.

Des interdictions de diffusion sur le territoire russe ont été prises par Moscou à l'encontre de la BBC, de Voice of America et de Radio Free Europe/Radio Liberty.

Ce qui reste ? Une propagande gouvernementale : les comptes officiels du pays ont diffusé des histoires à la véracité douteuse, ainsi que certaines informations non vérifiées qui se sont révélées inexactes ou imprécises par la suite, dans un rapide enchevêtrement de faits et de mythes. Ainsi, une vidéo montrant des soldats dans un véhicule blindé et dont la légende indique qu'il s'agit de soldats ukrainiens entrant illégalement sur le territoire russe, non loin de la ville de Mityakinskaya. En réalité, la scène se déroule 180 kilomètres plus au sud, dans une zone contrôlée par les séparatistes pro-russes. En outre, le véhicule utilisé, un BTR-70M, ne correspond pas à l'équipement de l'armée ukrainienne. Ces faits ont été rétablis grâce aux recherches d'experts en sources ouvertes, comme le collectif Bellingcat. Autre cas, cette vidéo de douze secondes prétendant montrer une attaque depuis la ville de Mariou-



© DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE : UKRINFORM/FUTURE PUBLISHING/ RUSSIAN STATE DUMA\TASS - IGOR GOLOVNIOV/SOPA IMAGES/

DANS LE SENS DES AIGUILLES D'UNE MONTRE.
Le 1er mars, le Président Volodymyr Zelensky accuse la Russie d'avoir attaqué Babi Yar, un site mémoriel où sont enterrés 33 000 Juifs massacrés par les nazis, en 1941.

Un cordon de sécurité russe à Moscou, le 4 mars, pour contenir les manifestants antiguerre.

La gare de Przemyśl : le 8 mars, plus de 2 millions d'Ukrainiens avaient fui leur pays, selon le Haut-Commissariat aux réfugiés.

L'Assemblée nationale russe, debout lors d'une réunion plénière. La Douma d'État a ratifié à l'unanimité les traités d'amitié, de coopération et d'assistance mutuelle avec les républiques séparatistes de Donetsk et de Lougansk (RPD et RPL), soumis par Vladimir Poutine. Le Président a reconnu la souveraineté des républiques le 21 février.

Partout dans le monde, des manifestations en soutien à L'Ukraine. Ici à Londres, pour demander au gouvernement britannique de soutenir l'Ukraine en fournissant des systèmes de défense aérienne et antimissile.

pol, dans l'est de l'Ukraine, le 24 février, et publiée par un compte Twitter pro-russe. La légende indique : "Des tirs d'obus sont enregistrés à Marioupol, l'Ukraine est attaquée" ; la vidéo a suscité des dizaines de milliers de réactions sur les médias sociaux. Elle montre en réalité un orage dans la ville russe de Volzhsk, le 28 juin 2021, comme l'a vérifié l'agence de presse espagnole EFE avec les images originales fournies par l'auteur.

Parallèlement, la propagande en ligne de l'Ukraine se concentre fortement sur ses héros et ses martyrs, des personnages qui contribuent à dramatiser les histoires de la force ukrainienne et de l'agression russe. Mais les affirmations de l'Ukraine sur les médias sociaux ont également soulevé des questions difficiles sur la manière dont les informations non vérifiées doivent être traitées en temps de guerre, lorsque tant de vies sont en jeu et qu'un allié occidental lutte pour sa survie contre une puissante force d'invasion.

Comme l'explique Abbie Richards, de l'Accelerationism Research Consortium, dont les recherches portent sur l'extrémisme, lors d'une interview avec nos confrères de *Rolling Stone* États-Unis, lorsque de fausses histoires circulent, elles peuvent avoir des conséquences concrètes pour les personnes en danger. *"Il semble que les gens ne comprennent pas pourquoi la désinformation est si dangereuse pendant une crise,* a-t-elle expliqué. *Les gens, en particulier ceux qui se trouvent en Ukraine ou qui ont de la famille en Ukraine, méritent une représentation exacte de ce qui se passe."* Lorsque certains partagent des contenus faux ou trafiqués, *"cela nuit aux personnes qui ont besoin d'une compréhension précise de ce qui est dangereux. Donc, aux Occidentaux qui disent que ces vidéos sensibilisent les gens : la sensibilisation ne doit pas se faire au prix de la diffusion de fausses informations"*.

Les théoriciens du complot suggèrent que le conflit pourrait être une "psy-op", une opération psychologique visant à manipuler le public, explique également Peter Wade, de *Rolling Stone* US, dans son enquête sur QAnon, qui inonde les réseaux sociaux de théories "conspi". Un utilisateur d'Instagram avec plus de 23 000 followers, que *Rolling Stone* a choisi de ne pas nommer, a partagé une vidéo du *New York Times* montrant des bébés dans un hôpital ukrainien dont il a détourné la légende : *"Je suis sûr que je vais être condamné pour cela, mais ceux-ci ne ressemblent pas à de vrais bébés. Cela pourrait être dû à la qualité de la vidéo ? Possible."* Selon le *Times*, la vidéo montre des *"nouveau-nés de l'unité de soins intensifs néonatals d'un hôpital pour enfants à Dnipro, dans l'est de l'Ukraine"*.

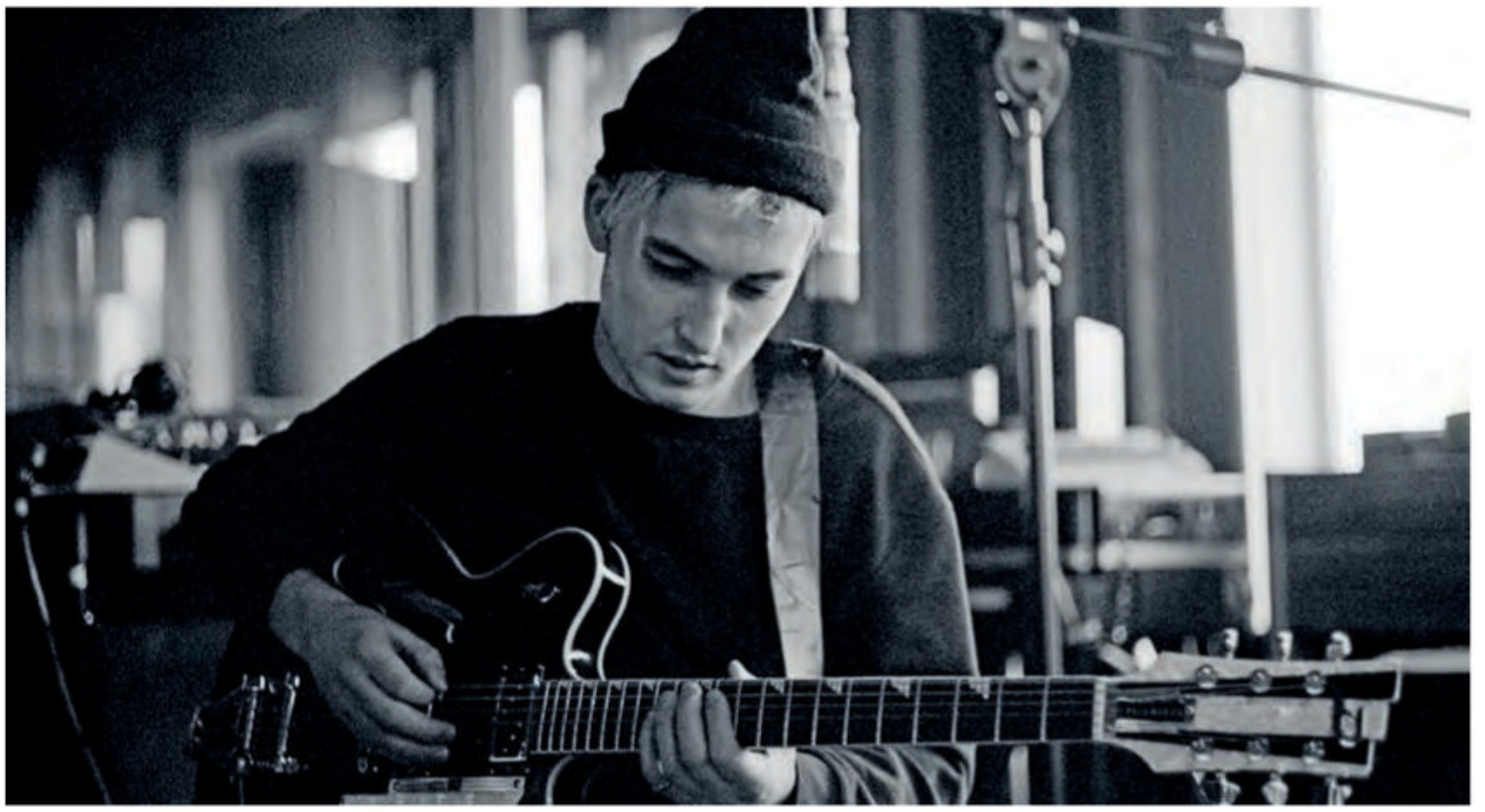
Plus prosaïquement, ces cas sont légion sur la toile et les réseaux, et ces milliers d'images censées refléter l'évolution du conflit en Ukraine se révèlent souvent être des vidéos tournées pendant d'autres conflits ou dans d'autres lieux sans rapport avec les deux pays. Sur les médias sociaux, Twitter en tête, les experts de la communauté Open Source Intelligence (Osint) ont recours à des logiciels libres et à des sources ouvertes pour démêler la réalité de la fiction. Ils utilisent notamment des outils de géolocalisation précise, d'analyse des métadonnées, de détection des modifications visuelles et/ou sonores. Un contrepoids considérable à la désinformation de masse.

LAST TRAIN

L'ART DU MOUVEMENT

PAR DENIS ROULLEAU
PHOTOS DE RÉMI GETTLIFFE

UN AMBITIEUX EP EN FORME D'OVNI, UN CLIP HORS NORME, UN OLYMPIA COMPLET, UNE TOURNÉE HEXAGONALE IMMINENTE… LE GROUPE FRANÇAIS POURSUIT SA ROUTE AVEC EXIGENCE ET EN TOUTE INDÉPENDANCE. RENCONTRE SUR LE QUAI DE DÉPART.



“How Did We Get There?”, comment en sommes-nous arrivés là, s’interrogent les Last Train dans un titre fleuve disponible depuis le 10 mars, accompagné d’un vidéoclip. Prévue depuis déjà quelques mois, cette sortie très attendue par les fans s’est fait désirer pour des raisons indépendantes de la volonté des membres du groupe : *“Nous avons annoncé il y a un an, par voie de presse, que nous quittions notre maison de disques suite aux différentes plaintes accusant le gérant d’agressions sexuelles. Nous nous sommes désolidarisés du label mais les contrats sont plus forts que les communiqués. Les choses ont pris du temps au niveau juridique, mais aujourd’hui, c’est réglé, nous sommes libres de diffuser notre musique comme nous l’entendons”*, se réjouit Jean-Noël Scherrer, le chanteur-guitariste de la formation alsacienne, composée de Timothée Gérard (bassiste), Julien Peultier (guitariste) et Antoine Baschung (batteur). Soit quatre amis d’enfance âgés de 27 ans à peine, responsables depuis 2015 de plusieurs EP et de deux albums salués à juste titre aussi bien par le public que par la critique.

Exigeant et désormais indépendant à 100 %, le quatuor constamment sur la brèche aime relever les défis, comme en témoigne “How Did We Get There?”, fresque monumentale de dix-huit minutes qui creuse ce qu’effleurait le morceau “The Big Picture” publié il y a trois ans : *“Nous avons été touchés par beaucoup d’albums-concepts, que ce soient ceux de notre génération, comme* American Idiot, *de* Green Day, *ou bien les grands classiques de Pink Floyd et des Who. On aime quand cela raconte une histoire du début à la fin, quand cela forme un tout. Nous avions envie depuis longtemps de nous confronter à cet exercice de style, sans pour autant y consacrer un disque complet. Nous avons modestement essayé de le réaliser dans le cadre d’une seule chanson, à la manière d’un opéra en plusieurs actes, avec des thèmes qui se répondent d’un acte à l’autre. Ce titre, c’est ce qui nous définit aujourd’hui, ce que nous sommes capables de faire, ‘How Did We Get There?’, c’est la carte de visite de Last Train !”*

Une carte de visite musicale qui pourrait être qualifiée de “progressive”, non pas en référence au genre popularisé par Yes ou Genesis, mais parce que cette composition est en perpétuelle progression, alternant les séquences et les ambiances comme autant de scènes d’un même film : piano-voix cosy, guitares épiques ou arpégées post-rock, descente en mode trip-hop, déflagration punk, envolées de cordes… D’autres se seraient probablement perdus en chemin, mais Last Train maîtrise l’art du mouvement, reste sur les rails et arrive à l’heure en gare.

Comment imagine-t-on un tel périple, quasiment cinématographique ? *“Comme nombre de nos chansons, tout est parti d’un thème de quelques notes interprété au piano. Celui-ci revient à plusieurs reprises au cours du morceau, trituré dans tous les sens, dans des atmosphères et tempos variés, avec le concours de l’Orchestre symphonique de Mulhouse, que nous avons enregistré au mois de mai 2021. Nous avons pris le temps de soigner la production et d’être attentifs aux moindres détails. Cet EP est un ovni dans notre discographie. Sur le fond, ‘How Did We Get There?’ questionne le réel, l’instant, l’incertitude. Nous sommes quatre potes qui jouons ensemble depuis l’âge de 12 ans parce que cela nous éclate. Puis, tu te rends compte petit à petit que tu rejoins une industrie et, quinze ans plus tard, tu es en procès contre des personnes en qui tu avais confiance. Ce non-sens, le quotidien en est rempli… Nous n’avons aucun message à délivrer, aucune revendication à formuler, nous nous posons juste des questions. Nous sommes certainement mélancoliques d’une époque que nous n’avons pas connue. Notre société contemporaine est bizarre, alors nous avons décidé de composer un titre hors cadre !”* Réalisé par le guitariste du groupe, Julien Peultier, le clip, dont certaines images esthétisantes ne sont pas sans rappeler les vidéos scéniques d’Hipgnosis pour Pink Floyd, joue habilement avec les effets miroirs et la confusion des sens, entre contemplation intime et rage au ventre, chaos total et sérénité de façade. *“En fait, il s’agit plus d’un court-métrage que d’un clip au sens classique du terme. Le premier que nous produisons avec un scéna-*

“Nous n’avons aucun message, aucune revendication, nous nous posons juste des questions.”

© RÉMI GETTLIFFE

AU TRAVAIL
Amis d'enfance, Antoine, Julien, Timothée et Jean-Noël ont fondé Last Train en 2014. Ici dans le studio d'enregistrement norvégien – et sa salle de repos – où ils ont enregistré leur deuxième album.

rio, un comédien (Khaled Rahmouni), des décors… Là aussi, nous avons réalisé un exercice de style qui nous titillait depuis pas mal de temps."

De plus en plus à l'aise en studio, la scène demeure toujours pour les quatre musiciens un terrain de prédilection, qui leur a permis de se faire un nom et d'asseoir leur réputation. Entre 2015 et 2017, le groupe a ainsi assuré près de 300 concerts, notamment au Download, aux Vieilles Charrues et à Rock en Seine : *"Nous aimons nous produire en extérieur, dans les festivals. Mais les programmateurs rencontrent parfois des difficultés à nous cerner : nous sommes un peu trop gentils pour les festivals de metal mais trop indés pour les festivals grand public (rires)."* Après l'annulation de plusieurs shows en Europe en raison de la pandémie, Last Train entame le 22 mars, dans un Olympia complet, une tournée française de seize représentations. *"Déjà reporté deux fois, l'Olympia est un véritable événement pour un petit groupe de rock français indépendant qui produit lui-même ses tournées. Mais pour nous, en termes de jauge, 2500 places indoor constituent déjà l'extrême limite au-delà de laquelle on perd le contact avec l'assistance. Ce que nous ne souhaitons pas. Pour cette nouvelle tournée, nous doutions un peu de l'envie du public de revenir dans les salles, mais il n'en est rien, les dates sont globalement complètes ! Il est vrai que nous avons la chance d'avoir une fan base fidèle, aussi bien à Paris qu'en province. C'est un public empathique qui grandit avec nous, nous suit et nous soutient, même dans les coups durs. Nous connaissons quelques personnes qui nous ont déjà vus une vingtaine de fois, c'est complètement dingue !"* Des aficionados que le groupe aime à rencontrer après les concerts et qui répondent, effectivement, toujours présents : les 1000 EP vinyle de "How Did We Get There?" ont ainsi été prévendus en moins de dix heures. Le titre fait d'ailleurs d'ores et déjà partie de la setlist : *"C'est un gros défi et une prise de risque que de le jouer en direct à quatre car nous refusons d'employer des samples. En revanche, pour la première fois, nous utilisons un piano sur scène. Cette version live qui conclut le set officiel, avant les rappels, est forcément plus brute, plus rock. Nous l'avons déjà interprétée alors que les spectateurs ne l'avaient encore jamais entendue. Nous avons eu droit à un silence religieux tout du long, alors que la salle entière hurlait quelques minutes auparavant. C'est une parenthèse intéressante dans un set."*

Deux albums et une poignée d'EP en huit années d'existence… Personne ne peut accuser Last Train de sortir un disque juste pour sortir un disque. Quid d'un troisième album studio qui succéderait à *The Big Picture* ? Là aussi, l'exigence prévaut : *"Les choses peuvent évoluer mais actuellement nous ne nous sentons pas dans un climat favorable à la création d'un album complet. Il faut d'abord cocher toutes les cases. Nous avons envie de prendre le temps de progresser, de nous retrouver en tant qu'artiste pour revenir encore plus fort, avec une œuvre puissante qui se distinguera des opus précédents. Et puis, pourquoi ne pas viser le marché international ? Nous bénéficions aujourd'hui d'une indépendance totale qui nous permet de contrôler la chaîne de A à Z et de décider quand, comment et où publier nos productions"*.

Si le combo post-rock texan Explosions in the Sky constitua une découverte fondamentale durant leur adolescence, le groupe alsacien a depuis considérablement élargi son champ musical et ses playlists personnelles : *"Nous n'écoutons quasiment pas de rock car nous considérons que ce style appartient plutôt au live. Nous aimons les musiques de films, les longues plages de piano, notamment celles de Max Richter, compositeur de la bande originale de la série* The Leftovers. *À l'autre bout du spectre, je respecte également Taylor Swift, ses compositions et son attitude. En ce moment, je suis plongé dans un trip ambient et l'idée de revoir à l'avenir nos morceaux dans cet esprit, avec de nouvelles versions orchestrales, pourrait être, justement, une très bonne idée ! J'apprécie beaucoup le travail de Trent Reznor, qui revisite son répertoire en mode ambient dans l'album* Ghosts I-IV…"

Last Train progresse, à son rythme, la tête sur les épaules et loin des contingences du music business, conscient que la destination importe finalement moins que le voyage qui y mène. En première classe.

HUILE ESSENTIELLE

Un dernier album et une ultime tournée, et Midnight Oil raccroche les gants ! Son leader vocal Peter Garrett s'en explique, avec un rapide bilan à la clé.

PAR **XAVIER BONNET**
PHOTOGRAPHIE **OLIVER ECLIPSE**

18+

WHAT IS AVAXHOME?

AVAXHOME-

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu

INTITULER SON DERNIER ALBUM en date *Resist* n'a rien d'innocent, à plus forte raison quand on décide qu'il n'y en aura probablement pas d'autres derrière. Pas sous le nom qui vous aura fait accéder à une notoriété mondiale, en tout cas. Peter Garrett a beau s'en défendre, quitte à mettre une fois de plus dans la balance la puissance des mouvements de masse et des manifestations de rues pour faire avancer les causes majeures, difficile de ne pas penser que Midnight Oil n'a pas su résister au pessimisme et au découragement à ne pas voir évoluer de manière suffisamment singulière les préoccupations qui ont depuis longtemps constitué la substantifique moelle de bon nombre de ses chansons, depuis quasiment un demi-siècle.

Difficile de lui en vouloir tant il n'aura pas ménagé ses efforts, avec - longtemps - le sentiment bien ancré en interne d'un *"nous contre le monde entier",* avant qu'un album coup de semonce comme *Diesel and Dust* ne le place sur l'échiquier mondial du rock protestataire, en 1987. Et les... distorsions que ce statut aura immanquablement créées, amenant ses différents protagonistes à devoir rappeler aujourd'hui encore combien ils étaient des musiciens avant tout.

À l'orée d'un ultime tour de piste qui le mènera jusqu'à l'Olympia de Paris en juillet, pour ce qui est du volet européen, Midnight Oil reprend parole. En espérant secrètement une prise de relais par de nouvelles têtes afin que d'autres lits ne brûlent pas ?

Est-ce vraiment la dernière fois que nous discutons d'un album et d'une tournée de Midnight Oil ?

Oui, c'est ce que je dirais. Et ça ne fait aucun doute en ce qui concerne les tournées. Pour ce qui est d'un album, des vidéos, des médias sociaux, de la promotion et ainsi de suite, c'en est aussi probablement terminé.

Qu'est-ce qui vous a amenés à cette décision ? La lassitude générale ?

Pas vraiment... Disons que certains dans le groupe voulaient plus de temps et de liberté pour faire d'autres choses, et Midnight Oil peut paraître particulièrement accaparant dans ce cas de figure. Par ailleurs, nous ne voulions pas être victimes de la fatalité d'une certaine façon, préférant déterminer et écrire notre propre histoire. Cela ne veut pas dire que les membres du groupe ne travailleront plus ensemble ou ne se produiront sur scène selon telle ou telle combinaison. Mais l'exigence qui nous a toujours guidés fait que nous n'avons jamais voulu proposer quelque chose qui soit en deçà de ce qu'il avait pu être par le passé, et nous considérons que c'est le meilleur moment pour arrêter avant que ça puisse arriver.

Faut-il en déduire que vous ne considérez plus tout à fait Midnight Oil comme le meilleur porte-voix des différentes causes qui continuent de vous animer, les uns les autres, en tant qu'individus ?

Pas davantage. Ceux qui nous suivent depuis longtemps le savent : même si nous avons toujours été très attentifs aux sujets importants du moment et aux politiques qui allaient avec, ce n'est pas en soi notre "raison d'être" *[en français, ndla]*. Nous sommes avant tout des musiciens, des compositeurs, des performers. Des troubadours si vous voulez, et tout ce qui tourne autour de ça, aussi important soit-il, est secondaire. Donc, être dans Midnight Oil pourra vous permettre de découvrir et défendre une cause, mais vous pouvez tout aussi bien la découvrir ailleurs.

Mais en quoi ces nouvelles chansons, dont vous semblez très heureux par ailleurs, ne sont-elles pas assez "satisfaisantes" pour vous convaincre de continuer ?

Ces chansons seront toujours là si le public le veut, et j'espère qu'il voudra encore les écouter dans dix ans. Mais donner à une chanson tout ce qu'elle mérite est quelque chose que nous prenons très au sérieux en tant que groupe de scène. Et la nature impulsive, frénétique et presque tribale de ce que nous amenons sur scène ne peut l'être indéfiniment par des types qui approchent des 70 ans *["cap" que franchira Peter Garrett en avril 2023, nda]*. Certains musiciens veulent suivre les traces du groupe dont le nom est très proche de celui de votre magazine, mais la vérité est que les Stones auraient dû arrêter il y a dix ou quinze ans. J'aurais aimé qu'ils le fassent, précisément parce que je les adore et leur musique avec eux. Pour des raisons qui leur sont propres, ils s'autorisent à continuer mais ça paraît assez stupide vu de loin. Sans parler de la façon dont ils sonnent, plutôt mal là aussi.

Auriez-vous les mêmes mots pour un Bob Dylan qui semble ne devoir jamais s'arrêter de tourner ?

Non, pas vraiment. Dylan évolue dans une autre catégorie, et c'est ce qui rend le débat intéressant : un groupe doit être capable de proposer tous les éléments de sa propre dynamique, que chacun de ses membres puisse jouer son rôle à plein, et nous n'avions jamais imaginé perdre notre bassiste *[Bones Hillman, bassiste du groupe depuis 1987, disparu en novembre 2020]*. Ce chagrin explique en partie notre décision d'arrêter. Car même si nous nous sentons toujours au top, cette perte est là, toujours vive.

Les thèmes et les textes de ces nouvelles chansons renvoient à certains que Midnight Oil a déjà largement abordé par le passé sous une forme ou sous une autre : le réchauffement climatique, la déforestation, la gloutonnerie industrielle, l'apathie politique... Faut-il en déduire que rien n'a changé au fil du temps dans le monde, et en Australie en particulier ?

Non, des choses ont changé mais pas assez rapidement ou pas assez en profondeur. Le militant en moi ne peut être que profondément perturbé et troublé par l'échec de la génération du baby-boom et des gens dans mon propre pays à avoir tracé une voie différente liée à la planète. Mais oui, des progrès ont été faits. Nous ne surestimons pas ni ne sous-estimons ce que nous faisons. Nous sommes et restons un groupe de rock, peut-être un peu plus "consistant" que d'autres, mais qui n'a jamais été intéressé par ce côté "mythe rock", son intitulé comme la posture qui va avec. Juste un groupe qui a toujours pris au

© FAIRFAX MEDIA VIA GETTY IMAGES - ROBERT HAMBLING - DANA DISTORTION

◀**QUATRE**
Le groupe a été affecté par la disparition de Bones Hillman, le bassiste, en 2020.

▲**POLITIQUE**
Peter Garrett, en campagne électorale pour le Labour australien, en 2006.

◀**LIVE!**
C'est sur scène que le groupe prend toute sa démesure. Ici, à New York, en 2018.

sérieux ce qu'il avait à dire et à faire, qui a vu certains de ses changements en y étant parfois impliqué, mais pas suffisamment eu égard à la crise climatique actuelle et à ce total déficit de compréhension, d'écoute et d'imagination de la part d'une classe politique médiocre et lâche, mais aussi de certaines élites et d'une classe moyenne qui laisse faire. Disons donc que nous raccrochons avec des sentiments mitigés sur ces "changements".

À l'annonce de cette dernière tournée, Rob Hirst, le batteur, disait que la première chose qu'il voyait en regardant dans le rétroviseur, c'était un grand flou de noms et de visages familiers, à commencer par vous détruisant bruyamment de la prog-pop dans un garage. Qu'est-ce qui vous vient à l'esprit en priorité quand vous ouvrez votre propre grand livre à souvenirs de Midnight Oil ?

(Rires) Je dirais un kaléidoscope de publics de toutes sortes et dans les lieux les plus inimaginables, comme le versant d'une colline où s'étaient postés des gens pour suivre le concert sans payer, parce qu'il n'en avait pas les moyens dans ce coin industriel, au nord d'où nous vivions alors. J'avais passé une bonne moitié de la soirée à m'inquiéter de peur qu'ils ne tombent. Plus globalement, je garde en mémoire la loyauté du public à notre égard, d'où qu'il vienne. Nous avons joué devant tellement de gens et dans tellement de lieux différents, avec notamment beaucoup de grands concerts en France. Ce sentiment de partager un espace avec ces gens, cette connexion tantôt émotionnelle tantôt cérébrale, n'a pas de prix.

De quoi êtes-vous le plus fier avec Midnight Oil en tant que groupe et en tant que chanteur de ce groupe ?

Sans aucun doute que nous soyons restés tous en bons termes, entre nous mais aussi avec notre public et les gens avec qui nous avons travaillé. Nous n'avons pas laissé nos ego détruire quelque chose qui nous était précieux, et nous avons avancé le plus souvent comme un collectif sincère. Nous avons eu nos hauts et nos bas, comme tout groupement d'individus, et j'y vois personnellement un véritable accomplissement. À égalité avec le fait que nous avons établi nos propres règles sans que personne ne vienne nous dire quoi jouer ou chanter.

Si l'on met "Beds Are Burning" de côté, quelles seraient les trois ou quatre chansons que vous considérez comme les plus importantes dans la carrière du groupe ?

"Blue Sky Mine" en fait évidemment partie, car elle relatait un sujet fort et majeur ici mais avec des résonances dans d'autres pays, sur la façon dont les ouvriers pouvaient être traités. Ce fut une chanson difficile à composer pour nous, difficile de la mener à terme en matière d'écriture. Qu'elle voit le jour était donc très bien. Après quoi je citerais "Lucky Country" *[sur l'album* Place Without a Postcard, *en 1981],* pour sa poussée d'énergie. La vache, vous me prenez de court, là ! Il faudrait que je creuse pour en trouver d'autres. J'ai bien mes préférées, mais pour ce qui est des chansons importantes, c'est autre chose. "US Forces" peut-être *[sur l'album* 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1 *en 1982],* en particulier ici en Australie, ne serait-ce que pour avoir émis crânement que tout ce qui venait des États-Unis ne devait pas être accepté et avalé les yeux fermés.

Difficile de faire l'impasse sur "The Dead Heart", non ?

Oui, vous avez raison. "The Dead Heart" en fait partie, indéniablement. C'est une chanson très forte et elle a mis en lumière nos populations indigènes, à la fois ici et dans d'autres parties du monde, et ce d'une manière que nous n'aurions jamais anticipée.

***Diesel and Dust* fut l'album qui vous révéla au niveau international alors qu'il faisait essentiellement référence à une question très australienne, celle des Aborigènes. À quel point avez-vous été surpris à l'époque par cette apparente contradiction ?**

Très surpris s'il s'agit de donner une réponse courte *(rires)* ! Mais je pense que nous avions préparé le terrain en quelque sorte : nous avions beaucoup tourné, et *10 to 1*, sans être passé au stade mainstream, avait été beaucoup diffusé dans les cercles alternatifs. De plus en plus de gens ont fini par en entendre parler, et parce que *Diesel*… avait ce son plus accessible et une énergie davantage contenue, d'une certaine manière, tout en étant très puissant dans ses textes, il a franchi les portes…

Merci à Talia Soghomonian pour son aide précieuse dans le décryptage de l'interview.

PETER DOHERTY & FRÉDÉRIC LO

D'un jam dans une maison normande est né cet écrin de rock-folk intemporel, *The Fantasy Life of Poetry & Crime*. Rencontre avec ses deux géniteurs.

PAR SOPHIE ROSEMONT — PHOTO DE NICOLAS DESPIS

Ils n'ont pas eu le temps de déjeuner : Peter étant arrivé avec du retard le matin de cette journée d'interviews, il a fallu se contenter de grignoter du fromage. Et de boire du bon vin. Ce qui a été leur programme durant les mois où ils ont façonné, à quatre mains, cet album inattendu. Fraîchement désintoxiqué, Peter Doherty ne semblait pas être prêt à revenir de sitôt, terré en Normandie sans plus voir personne, à part sa fiancée et ses chiens. C'était sans compter Frédéric Lo, multi-instrumentiste, compositeur et producteur français, remarqué pour son travail avec Daniel Darc, Stephan Eicher ou Alex Beaupain. Quand ces deux-là se sont rencontrés, passionnés de musique classique comme des Clash, l'étincelle a jailli. En résultent les cordes et les mélodies ourlées de *The Fantasy Life of Poetry & Crime*.

Votre première rencontre, comment c'était ?

FRÉDÉRIC LO : C'était dans un studio parisien à Strasbourg-Saint-Denis, il y a huit ans, Peter travaillait avec les Babyshambles et le producteur Stephen Street. J'y avais mon propre studio, et nous avons bavardé autour d'un thé - ce qui a rassuré Stephen, qui ne voyait pas d'un bon œil que Peter s'éloigne trop longtemps ! Mais rien n'a suivi, en tout cas pas tout de suite.

PETER DOHERTY : La deuxième première fois, c'était durant une journée ensoleillée à Étretat, en pleine pandémie. J'étais dans le jardin avec mes chiens, et je voulais m'échapper de ce désert de créativité. Une silhouette est apparue à la porte, coiffée d'un chapeau, guitare en bandoulière, afin de me proposer de reprendre Daniel Darc pour un album hommage. On s'est attaqué à "Inutile et hors d'usage" et on n'a jamais arrêté de chanter. Ces paroles ont réveillé des sentiments douloureux en moi… Puis Fred a joué d'autres mélodies et, instantanément, je me suis senti inspiré. Le désir d'écrire est revenu. On nous a ensuite prêté une maison à Étretat et, pendant plusieurs semaines, je me suis laissé porter par cette région normande qui a vu naître le mythe d'Arsène Lupin.

C'est donc Daniel Darc qui vous a réuni, d'une certaine manière ?

P.D. : Avec Daniel, nos chemins ont dû se croiser mais brièvement. Des concerts où, le temps que j'arrive, il était déjà parti, ou dans des bars où on a manqué l'occasion de se parler. Puis il est mort tragiquement, emporté par ses addictions. Avec Fred, on en a beaucoup parlé, de cette possession qui rôde et que je connais bien. J'avais déjà arrêté l'héroïne quand on s'est rencontré mais c'était crucial pour moi d'être avec quelqu'un qui n'envisage pas cette situation d'un point de vue dramatique. Et pour qui ce ne serait pas un désastre si je replongeais, ce qu'il ne fallait pas, bien sûr, et ce qui n'est pas arrivé. Je suis clean ! Mais il aurait compris.

F.L. : Daniel aimait le travail de Peter ou d'Amy Winehouse, car ils lui semblaient être des âmes sœurs, des personnalités pures. Certains me disent que je ne travaille qu'avec des personnes qui prenaient des drogues. Ce n'est pas du tout le cas. L'important, c'est de créer en toute liberté, y compris dans le monde de l'industrie musicale. J'aime collaborer avec des êtres intelligents, sensibles, et la drogue semble pour eux davantage une solution qu'un problème.

P.D. : J'aime cette remarque, je vais la noter ! *[Il sort son carnet et écrit, ndlr]* La drogue n'était pas mon problème, mais ma solution…

Comment avez-vous travaillé ensemble ?

F.L. : C'était tellement incroyable, car nous étions en pleine pandémie mais tous ces morceaux nous semblaient si excitants. C'était comme une parenthèse enchantée, dont je ne parlais à personne. Peter ne s'est pas impliqué dans la production mais il a un réel instinct pour savoir si un morceau fonctionne ou non. Certes, je l'habille, je lui apporte de la vitalité, mais l'essentiel est que Peter ait toujours envie de les incarner.

P.D. : Toutes les mélodies de Fred m'ont touché. Parfois, l'arrangement est si simple que j'aurais pu me contenter de la guitare et de la voix. J'étais à deux doigts de poster les démos en ligne, mais il a refusé ! Il a bien fait, car il m'a poussé à donner le meilleur de moi-même. Et en effet, quand on a réenregistré mes voix pour les masters, j'ai été impressionné par la beauté des chansons…

Pop sixties, new wave, folk, psychédélique, baroque… Beaucoup d'influences se font entendre dans *The Fantasy Life of Poetry & Crime*…

F.L. : Enfant, j'adorais les Beatles et le Velvet Underground mais aussi la musique classique d'Erik Satie, de Ravel et de Debussy. Je me souviens d'avoir beaucoup écouté *Pierre et le loup* de Prokofiev, Michel Legrand… Chez tous ces artistes, il y a un sens de l'espace qui se retrouve sans doute dans *The Fantasy Life of Poetry & Crime,* que j'ai aussi imaginé dans la lignée de *Grace/Wastelands,* ce premier disque solo de Peter que j'avais adoré.

P.D. : Sur *Grace/Wastelands,* les chansons sont très ouvertes. Il faut de l'espace pour respirer, toujours. Avec Fred, nous avons vécu un temps béni, nous avons conçu un classique instantané. C'est rare. Pouvoir faire cet album loin des tentations de Paris, dans mon petit nid en Normandie, était très précieux. Par manque d'énergie ou d'ambition, j'ai loupé des belles collaborations, mais pas celle-ci. Et c'est ce qui m'a probablement sauvé.

À la console, au premier plan, Alan Parker avec Dan Auerbach et Gene Chrisman en arrière-plan.

Nashville Guide Line

Si la cadence de sortie des albums des Black Keys s'est singulièrement ralentie au fil des ans, c'est avant tout parce que Dan Auerbach consacre l'essentiel de son énergie à un autre "bébé", Easy Eye Sound, à la fois studio et label, qu'il mitonne au quotidien...

Par XAVIER BONNET **Photo d'ALYSSE GAFKJEN**

AU SUD DE NASHVILLE, sur cette 8th Avenue qui l'en éloigne inexorablement, l'Easy Eye Sound Studio ne paie pas de mine, tel un entrepôt impossible à distinguer d'un autre entrepôt, plus bunker que centre d'accueil "à bras ouvert" des curieux. Dan Auerbach en a constitué son antre, sa tanière serait-on tenté d'ajouter, il y a maintenant une dizaine d'années. Un endroit à lui, où il vient tous les jours, bosse tous les jours, les mains sans cesse dans le cambouis. Un repère donc, mais qu'il perçoit également comme un lieu de rencontres et d'échanges pour cette incroyable densité de musiciens que le centre névralgique du Tennessee peut compter. *"Je viens de l'Ohio et d'une ville qui n'avait pas la moindre scène musicale quand on a lancé les Black Keys avec Pat Carney* [le batteur du duo, ndla], explique-t-il. *Si on voulait faire un concert à nos débuts, il nous fallait nous taper quarante-cinq minutes de voiture. Ce studio, et le label dans une moindre mesure, sont un peu comme un îlot au milieu de Nashville. C'est une destination, un lieu que j'ai voulu pour que des musiciens puissent avoir un cadre à eux, qu'ils puissent baisser la garde, raconter leur histoire, leurs histoires."*

Depuis cinq ans, Easy Eye Sound est donc également devenu un label. Si sa naissance suivait cette même logique de havre d'expression pour des artistes de tous horizons, elle répondait dans un premier temps à une réflexion bien plus pragmatique. Quitte à produire des albums comme il le faisait depuis plusieurs années (Dr. John, Valerie June, Chrissie Hynde, Lana Del Rey, pour qui ne voudra s'en tenir qu'aux "têtes de gondole") et s'y occuper de tout, de l'enrôlement de musiciens selon la nature du projet à l'écriture des chansons, l'organisation des séances photo ou le design des visuels, autant réunir le tout sous une même coupe – la sienne, qui plus est – plutôt que de le laisser partir sous d'autres cieux. Et quitte, au passage, à ce qu'un album solo, *Waiting on a Song*, fasse office alors tout à la fois de baptême du feu, de faire-part et de crémaillère.

Robert Finley, Sonny Smith, Shannon Shaw, The Gibson Brothers, Leo "Bud" Welch, Yola, Jimmy "Duck" Holmes, Marcus King, Tony Joe White, The Velveteers, Ceramic Animal, Son House… : un regard rapide au "roster" Easy Eye pourrait laisser croire à une ligne directrice un peu floue de la part du taulier, tant il… ratisse large au niveau stylistique, entre blues rustique, country, soul, americana et rock indé pour aller vite. Un petit côté faussement fourre-tout que ce même taulier ne sera pas loin d'admettre puisque, si logique il y a chez lui, c'est ailleurs qu'elle se situe. *"La philosophie du label est simple : nous ne suivons pas les tendances du moment,* martèle-t-il volontiers. *Le critère, c'est moi, mes goûts, mon ressenti, et l'enthousiasme qu'ils peuvent provoquer en moi pour que je m'implique ensuite dans un projet. Je ne suis donc pas à la recherche de hits mais de choses qui me parlent, et ce peu importe le style musical que cela concerne. Un potentiel artiste du label doit juste avoir ce petit quelque chose en plus qui va me faire m'intéresser à lui. C'est difficile de placer des mots et des explications là-dessus, je comprends même très bien que ça puisse paraître irrationnel, mais ça ne repose que là-dessus."*

"La philosophie du label est simple : nous ne suivons pas les tendances du moment, martèle-t-il volontiers. Le critère, c'est moi, mes goûts, mon ressenti et l'enthousiasme qu'ils peuvent provoquer."

Ce qu'Auerbach ne dit pas, ou à demi-mot seulement, est que cet enthousiasme, ce ressenti, sont la porte d'entrée indispensable à une méthode de travail dans l'élaboration d'un album et à l'omnipotence dont il peut faire preuve une fois les… hostilités lancées. À commencer par le choix des musiciens qu'il va puiser dans le "vivier" nashvillien, un choix à l'instinct à l'en croire, mais qui ne manque pas d'étonner ceux qui en bénéficient à terme. *"Cette notion de 'groupe maison' est vraiment particulière",* confirme ainsi Yola, nouvelle "prêtresse soul" qui s'affirme comme l'artiste la plus "successful" du label, en termes de reconnaissance en tout cas, avec nominations aux Grammies à la clé pour chacun de ses deux albums, *Walk Through Fire* et *Stand for Myself*. *"Les chansons semblent apparaître de nulle part ; et vu le calibre de ces gens-là, il n'est pas nécessaire d'être directif. Chacun sait rapidement ce qu'il a à faire, et le savoir-faire des uns et des autres fait que, à ton niveau, tu n'as pas envie de tout faire foirer…"*

© FORD FAIRCHILD/ ALYSSE GAFKJEN

De son côté, Shannon Shaw garde en mémoire des séances de l'album de son nouveau groupe, Shannon and the Clams, la façon dont Auerbach manifeste son excitation via *"l'énergie qu'il déploie et comment il parvient à ses fins. Il passe d'une pièce à l'autre, essaie un truc à la guitare ou sur différents pianos, tente tel réglage de micros, va attraper des congas ou des bongos. C'est une passion contagieuse, dans laquelle il embarque tout le monde. Dans le studio, il n'a peur de rien, il est dans son royaume, c'est le roi ! Au début, j'étais tellement timide, avec le sentiment de ne pas être dans mon élément dans ce royaume, que je n'osais pas me lâcher et expérimenter ceci ou cela. Mais lui n'a pas le temps avec les gens qui cherchent à se cacher ; j'ai donc dû faire semblant d'être à l'aise et me faire violence pour m'ouvrir. Ce fut un excellent exercice pour moi et, aujourd'hui, mon approche de nouvelles situations résulte directement de tout ça."*

Auerbach est le premier à le reconnaître : sa façon de concevoir la production d'un album suit le même procédé, qu'il s'agisse des "big names" qu'il a pu accompagner par le passé (voir plus haut) que les artistes souvent en devenir du label. La méthode est désormais si bien rodée et huilée que l'artiste qui en bénéficierait ne compte pas tant que ça, au final ? Tout faux, évidemment, à l'entendre, ce que confirme volontiers à sa manière Baby Pottersmith, préposé à la batterie au sein de The Velveteers, trio indie rock natif du Colorado et emmené par la personnalité de sa chanteuse-guitariste Demi Demitro, autre signature récente d'Easy Eye. *"Son ouverture d'esprit est ce qui m'a le plus étonné*, détaille-t-il. *À aucun moment il n'a fait preuve d'idée préconçue sur ce que nous pensions devoir être ou comment les choses devaient sonner. Il est vraiment à l'écoute de l'artiste."*

EN HAUT, À GAUCHE : Robert Finley a vu sa carrière lancée à plus de 60 ans grâce à sa signature sur Easy Eye Sound !

EN HAUT, À DROITE : deux légendes, John Prine, au premier plan, et Duane Eddy (avec le chapeau) ne pouvaient que croiser la route de la moitié des Black Keys

EN BAS, À DROITE : Jimmy "Duck" Holmes, un héritier du patrimoine blues, comme Dan Auerbach les affectionne.

EN BAS, À GAUCHE : Shannon Shaw a eu besoin de temps pour "prendre la confiance", avant qu'elle ne trouve sa place avec ses Clams dans le studio de Nashville.

Comme il sait y mettre les formes selon le contexte et la situation, ainsi qu'en atteste Yola à son tour. *"Il était complètement différent du premier album au second,* explique-t-elle. *La production est un job que les gens ne comprennent pas toujours. Il te faut avoir la vision de comment chaque personne va pouvoir aider à la création du son. On a pas mal parlé de bassistes et de batteurs ainsi que du ressenti dont nous avions besoin pour cet album* [le second]. *Les chansons disaient d'elles-mêmes, en quelque sorte, ce dont elles avaient besoin, il y a donc eu beaucoup plus de discussions sur la vision à lui donner comparé au premier, où il s'était montré plus directif avec moi, ce qui était compréhensible vu que l'on ne se connaissait pas du tout. Une fois cette étape passée, nous avons pu mieux profiter des compétences de chacun et je pense que le résultat le montre."*

On l'aura compris, cette quête de "musiciens extérieurs" est l'une des signatures d'Easy Eye et du son que Auerbach cherche à développer quand c'est nécessaire, au-delà du plaisir personnel et complètement assumé de collaborer avec des pointures dont le pédigrée le fait… triper ! Il correspond, aussi, à un contexte particulier que, là encore, il compte bien exploiter à fond et qui tient en un mot : Nashville. Si Tom Osborn, le manager général d'Easy Eye, estime que le label aurait tout aussi bien pu exister à Los Angeles ou à New York – différemment, certes, et tout en reconnaissant la spécificité de la capitale du Tennessee –, son supérieur hiérarchique est de l'avis contraire et ce assez catégoriquement. *"Nashville respire la musique par tous les pores,* s'enflamme le boss. *Quand tu diriges un studio, tu pourras y dénicher tout ce dont tu as besoin dans la seconde. Évidemment qu'il y a d'excellents musiciens ailleurs, je bosse moi-même avec beaucoup de musiciens new-yorkais dont la réputation n'est plus à faire, mais ce n'est pas la même flamme de musiciens, le même souffle, pas le même vécu non plus peut-être. Dans la gestion d'un label au quotidien, j'ai toutes les ressources sous la main à Nashville et on ne peut pas rêver mieux."*

Le background, le pédigrée une fois de plus, le lien au patrimoine qui passe d'une génération à la suivante, telle pourrait être une définition de "l'esprit" de Nashville. Guère étonnant à partir de là que cette richesse, ainsi que cet équilibre entre ancien et contemporain, se retrouvent dans l'identité d'Easy Eye, à plus forte raison depuis qu'Auerbach s'est porté acquéreur d'un catalogue d'enregistrements jusqu'alors possession de Dick Waterman, jadis manager de figures du blues de l'acabit de Son House, Skip James, Mississippi John Hurt ou Lightnin' Hopkins, parmi les plus illustres. Des enregistrements connus sous le nom de Avalon Collection ou Waterman Tapes, Avalon étant la société de management de l'intéressé. *"J'ai toujours eu le désir secret que ces bandes voient le jour, comme une forme d'héritage,* expliquait ce dernier il y a quelques mois. *Elles étaient là, chez moi, attendant patiemment sur une étagère. J'avais contacté quelques maisons de disques, mais rien n'avait débouché. J'étais persuadé qu'un type comme Dan Auerbach traiterait ces enregistrements avec révérence et respect."*

Réunissant diverses sessions studio et lives, l'album *Forever on My Mind,* de Son House, inaugure ainsi la section "vintage" d'Easy Eye, même si Tom Osborn a beau jeu de rappeler que d'autres vénérables bluesmen avaient connu les honneurs de sorties maison : Jimmy "Duck" Holmes et son *Cypress Grove,* en 2019, Leo Bud Welch et *The Angels In Heaven Done Signed My Name,* toujours en 2019 – soit deux ans après la disparition de l'ancien bûcheron. Sans oublier le 45-tours "Son of Rumble" de Link Wray, en 2018. Là encore, c'est en mêlant intérêt général et plaisir égoïste qu'Auerbach s'est lancé, reconnaissant que Son House fait partie de son histoire personnelle, l'un des premiers artistes de blues qui soient parvenus à ses oreilles : *"J'ai grandi en écoutant son LP chez Columbia*, Father of Folk Blues. *Mon père avait ce disque et le passait souvent sur la platine du salon quand j'étais enfant, je connais toutes ces chansons par cœur."*

Symboliquement, l'album de Son House sort à deux semaines d'intervalle du premier de Ceramic Animal, combo originaire de Pennsylvanie s'affranchissant volontiers à son tour des barrières stylistiques – un peu d'indie rock ici, de psychédélique estampillé seventies là, une pincée d'americana ailleurs – et dernière signature du label dans… la catégorie espoirs. La tentation est grande d'imaginer que, comme d'autres, la notion de transmission intergénérationnelle n'est pas absente chez Auerbach. Une hypothèse un brin battue en brèche. *"Une fois de plus, la priorité est de sortir des trucs dont je peux être fier,* réfrène-t-il ainsi. *Bien sûr que nous voulons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour amener l'ensemble vers de nouveaux auditeurs. Plus la diversité de nos artistes sera grande, plus notre c Whance le sera aussi de trouver des publics pour s'y intéresser. Je ne sais pas combien parmi les fans de Ceramic Animal ont jamais entendu parler de Son House. Ils en auront juste désormais la possibilité, car nous faisons en sorte de créer des liens dans la présentation et la promotion des deux projets. Et ça aussi, c'est quelque chose qui me plaît…"*

Nombreux parmi ceux qui ont eu l'occasion de lui coller un dictaphone sous le nez vous le confirmeront : Dan Auerbach n'est pas toujours le plus avenant et le plus

CI-DESSUS : Ceramic Animal est l'un des tout derniers groupes arrivés dans la famille Easy Eye.

EN HAUT, AU MILIEU : convivial et pragmatique, c'est ainsi qu'Auerbach a imaginé son studio, où il passe le plus clair de son temps.

CI-CONTRE : remettre au goût du jour la vénérable figure du blues Son House est l'une des nouvelles marottes du boss du label.

© FORD FAIRCHILD/ ALYSSE GAFKJEN/GETTY IMAGES/ JAN_PERSSON/ JIM BENNETT/ WIREIMAGE/ SCOTT KOWALCHYK/CBS

CI-DESSUS : Yola s'affirme comme l'artiste la plus "bankable" du label jusqu'à nouvel ordre

CI-CONTRE : c'est sous l'égide du label que Marcus King s'est essayé à un album solo, plus country que ce qu'il peut proposer avec son groupe

CI-CONTRE, AU MILIEU : Billy Sanford et Russ Pahl enchaînent les séances d'enregistrement à Nashville et ailleurs depuis des décennies. Ils ne pouvaient donc qu'être convaincus par Auerbach à un moment ou à un autre…

Ci-CONTRE : CeeLo Green a lui aussi bénéficié des bons conseils d'Auerbach et d'Alan Parker, l'ingénieur du son attitré des albums estampillés Easy Eye Sound.

"déridé" des interlocuteurs. L'entendre partir d'un franc éclat de rire n'en sera que plus saisissant à l'instant de lui demander si, dans l'hypothèse où le cas de figure s'était présenté, il aurait signé sur Easy Eye les Black Keys débarquant avec les démos de leur premier album, *The Big Come Up,* sous la main, en 2002. *"Je n'en suis pas certain,* s'esclaffe-t-il. *Signer un groupe qui n'avait alors pas la moindre expérience de la scène ni aucune* fan base, *si balbutiant, si "vert", cela aurait été un sacré stress en tout cas ! Mais bon, allez savoir puisque la musique m'aurait plu…"* Illustration parfaite que celui qui détient les clés (noires ou pas) entend continuer longtemps à mêler rationalité managériale et prise de risques artistiques, selon un logiciel "bon pied, bon œil" régulièrement mis à jour ? L'avenir nous le dira…

ROLLING STONE *INTERVIEW*

RED HOT CHILI PEPPERS

LE RETOUR DU FRÈRE PRODIGUE

PRESQUE QUARANTE ANS APRÈS LEUR CRÉATION, LE QUARTET ANGELINOS CRÉE LA SURPRISE AVEC UN FANTASTIQUE NOUVEL ALBUM. S'ILS SONT TOUJOURS AUSSI VIVANTS ET POLYVALENTS QUE LORS DES ANNÉES FASTES, ILS LE DOIVENT EN PARTIE À JOHN FRUSCIANTE, GUITARISTE DE GÉNIE, DE RETOUR DANS L'UN DES DERNIERS GRANDS GROUPES DE ROCK, APRÈS DIX ANS D'ABSENCE.

PAR **JAN JEKAL**

EN OCTOBRE 2019, John Frusciante et Josh Klinghoffer se retrouvent pour la première fois depuis plus de dix ans. Les deux guitaristes, maître et protégé, n'ont plus grand-chose à se dire. Dans le temps, ils ont été des confidents, des partenaires créatifs, les meilleurs amis du monde. Cette époque est révolue. Frusciante, considéré comme l'un des meilleurs guitaristes de sa génération, a conduit les Red Hot Chili Peppers à ses sommets insoupçonnés, tant artistiquement que commercialement, et quitté le groupe pour la deuxième fois en 2009, à la surprise générale. Klinghoffer, son cadet de dix ans, qui avait déjà accompagné le groupe en qualité de guitariste additionnel sur les tournées, fait figure de remplaçant logique. Il accepte très volontiers et tout aussi rapidement de remplacer Frusciante, vexant ce dernier par la même occasion.

pour des sessions de jam ou pour aller voir des matchs de basket-ball. Après son dernier album avec les Red Hot, *Stadium Arcadium* (2006), Frusciante avait perdu l'envie de faire du rock et aussi des tournées éreintantes. À présent, à 52 ans, après dix ans d'expérimentations électroniques, il veut revenir, et se fait à nouveau remarquer dans l'entourage du groupe.

Deux mois après le mariage, Klinghoffer reçoit un message de Flea lui demandant de venir le voir. Klinghoffer prend son vélo et va chez Flea. Le maître des lieux le conduit dans le jardin, où Anthony Kiedis, le chanteur, et Chad Smith, le batteur, l'attendent déjà. Tous les trois lui confient que Frusciante veut revenir dans le groupe et qu'ils doivent donc se séparer de lui. Ça a été *"un choc énorme, mais pas une surprise",* raconte Klinghoffer peu de temps après, dans le podcast de l'humoriste Marc Maron. Ils étaient au beau milieu des préparatifs d'un nouvel album, écrivaient les chansons ensemble depuis des mois. Apparemment, elles étaient désormais caduques. *"J'espérais avoir créé quelque chose avec vous qui ferait que mon renvoi serait impossible",* confie-t-il aux autres. Mais il sait aussi qu'il ne fait pas le poids face à la longue relation entre Frusciante et le groupe. *"Si le renvoi s'était produit cinq ans plus tôt, il m'aurait complètement détruit,* estime Klinghoffer. *Ça aurait confirmé ce que ma tête n'arrêtait pas de me dire : que je suis une merde, que je ne vaux rien, en gros."*

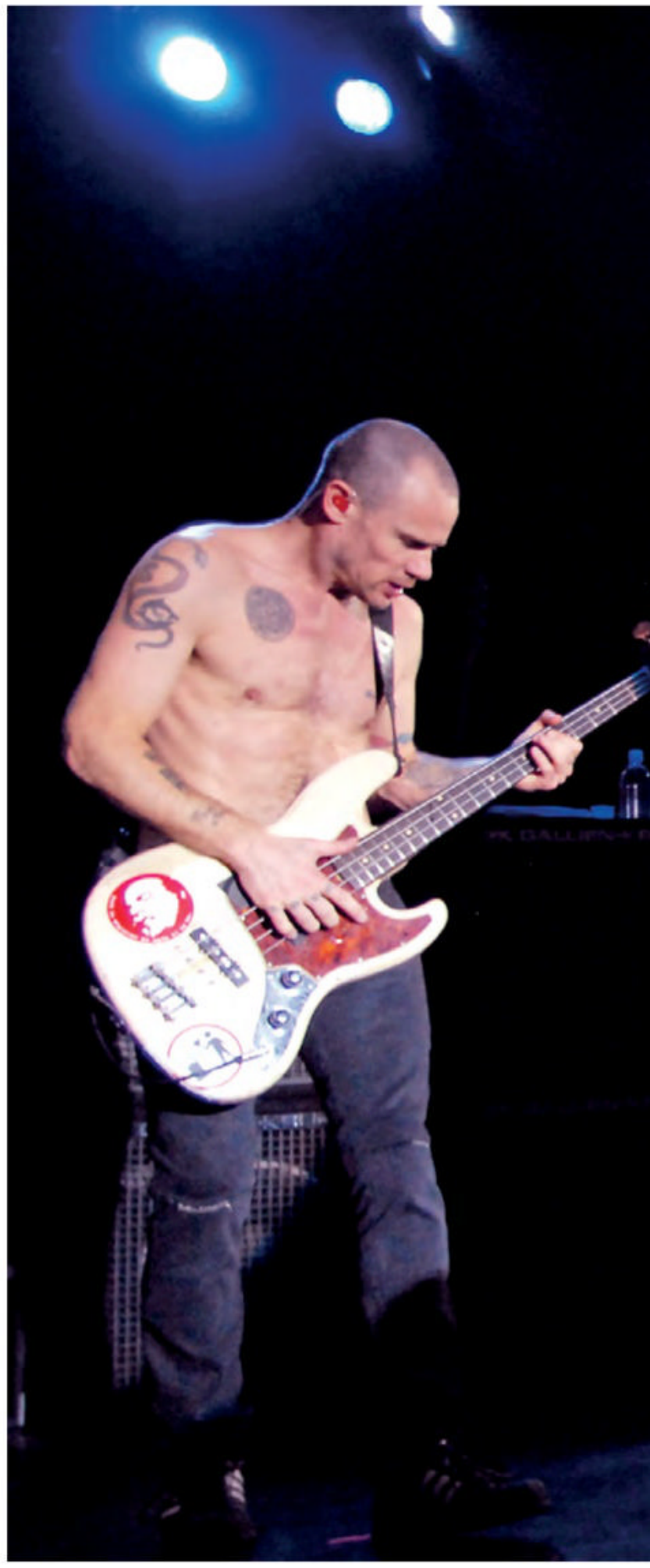
Ils s'embrassent, se disent des choses conciliantes. Dans une interview à *Rolling Stone*, Klinghoffer compare la séparation à la fin d'une relation amoureuse : l'ex-petite amie,

"Quand on quitte un groupe, que le groupe continue tout de suite après avec quelqu'un d'autre, et qu'en plus on connaît cette personne, c'est une situation difficile, explique Flea, le bassiste des Red Hot. *C'est comme si on se séparait d'une petite amie qui se remettrait aussitôt en couple avec un ami. Même si on aime les personnes impliquées, ça fait mal."* Pour autant, il est toujours resté en contact avec Frusciante. *"Il ne m'a jamais banni de sa vie, alors qu'il aurait pu le faire",* rappelle le bassiste. Ils sont restés en contact même quand Frusciante a quitté le groupe pour la première fois, en juin 1992, et est tombé dans l'héroïne. *"J'ai toujours été son ami,* insiste-t-il. *Il y a eu des moments où ça a été très compliqué pour nous deux. Mais même quand on se crie dessus, quand il est en colère après moi, quand je le dégoûte, je sens toujours qu'il m'aime."*

C'est à l'occasion du mariage de Flea qu'a lieu la rencontre entre Frusciante et Klinghoffer, en ce fameux mois d'octobre. Les deux guitaristes se saluent, échangent quelques mots mais ça ne va pas plus loin. Le premier sait-il déjà que le second va être débarqué pour lui laisser la place à lui, Frusciante ? Possible. Flea et lui se sont déjà rapprochés depuis quelque temps. Ils se sont retrouvés

"J'ai toujours été son ami. Il y a eu des moments où ça a été très compliqué pour nous deux. Mais même quand on se crie dessus, quand il est en colère après moi, quand je le dégoûte, je sens toujours qu'il m'aime."

FLEA À PROPOS DE JOHN FRUSCIANTE



© KEVIN MAZUR
DOUBLE PAGE RPÉCÉDENTE : COURTOISIE DE WARNER RECORDS

CONCERT
Flea, Chad Smith, Anthony Kiedis et John Frusciante, à l'Irving Plaza de New York, le 8 mai 2006

dont le partenaire n'a jamais fait le deuil, manifeste à nouveau de l'intérêt, et le problème est réglé. Quand Klinghoffer rentre chez lui, il voit les nombreux messages sur son portable. Le groupe a déjà envoyé à son insu une annonce officielle sur les réseaux sociaux. Une heure avant, il faisait encore partie d'un des plus grands groupes de rock. Plus maintenant. *"Les Red Hot Chili Peppers font savoir qu'ils se séparent du guitariste qui les a accompagnés ces dix dernières années, Josh Klinghoffer,* peut-on lire. *Josh est un merveilleux musicien, nous l'aimons et le respectons. Nous lui sommes profondément reconnaissants pour le temps passé avec lui et les innombrables cadeaux qu'il nous a faits."*

C'est avec cette absence totale de compromis que le line-up du groupe s'est reformé. *"Lorsqu'il nous a confié qu'il voulait à nouveau être des nôtres, on n'a tout simplement pas pu dire non,* raconte Anthony Kiedis. *La situation était limpide. On ne claque pas la porte au nez de son frère."* L'apport de Frusciante au son et au succès commercial du groupe est absolument essentiel. L'intro de "Under the Bridge", l'arpège de "Californication", le funk de "Can't Stop", les moments les plus impressionnants, les plus entraînants de sa musique, le groupe les doit à Frusciante.

Unlimited Love, le douzième album des Red Hot Chili Peppers, le sixième avec John Frusciante, sort le 1er avril. Ils l'ont enregistré au studio Shangri-La de Rick Rubin, à Malibu, avec vue sur le Pacifique. Cela donne un superbe album, vivant, excitant, polyvalent, un des meilleurs du groupe. Frusciante est arrivé avec plein d'idées aux répétitions, s'enthousiasme Kiedis : *"Pendant dix ans, il n'a pas été avec nous, et quand il est revenu, il nous a montré les progressions d'accords qu'il avait écrites."* Dans l'intervalle, le guitariste s'est consacré exclusivement à des projets électroniques et a à peine joué de son instrument. Les chansons sur *Unlimited Love* montrent un artiste qui a retrouvé le plaisir de jouer, les joies de l'harmonie et du beau son, mais sont aussi la preuve que le groupe est un organisme vivant, vibrant, une unité dotée d'une âme.

Avant d'aller en studio, Flea, Frusciante, Chad Smith et Kiedis se sont retrouvés pour de longues sessions de jam, ont trouvé dans l'improvisation les idées dont ils ont fait des chansons. *"Nous prenons tout simplement le temps de jammer, de lâcher prise,* martèle Flea.

RETROUVAILLES
Le line-up d'origine enfin reconstitué va tourner cet été pour promouvoir son nouvel album.

Ce n'est pas une fin en soi, on est seulement là pour jammer. Je crois que dès qu'on se met dans la tête qu'on veut atteindre quelque chose de fantastique, ça gâche tout." Il faut le faire pour le pur plaisir de se perdre dans l'instant présent. Jammer comme méditation. *"Évidemment, quand on connaît ses gammes et le reste, c'est un avantage",* rigole le bassiste. *Plus on en sait, plus on a de possibilités. C'est comme apprendre à faire du surf : on s'entraîne à rester debout sur la planche, on apprend à lire la vague - mais quand la vague arrive, il faut quand même s'y abandonner et se laisser porter par elle.*"

Pour préserver l'énergie de la conception, sauver l'étincelle d'impulsion créatrice dans le produit fini, ils n'ont fait que débroussailler les chansons pendant les répétitions. Il fallait que l'enregistrement en studio soit aussi frais et vivant que possible. *"Quand nous enregistrons une chanson,* explique Flea, *elle est terminée quand on sait à peu près comment la jouer. Mais elle n'est pas gravée dans le marbre. Ce n'est pas du coloriage magique, c'est très libre. Je connais la structure de la chanson, mais*

© COURTOISIE DE WARNER RECORDS

pendant que nous l'enregistrons, je trouve mon chemin, ma mélodie." Le groupe enregistre en live, sans métronome dans les oreilles. "*Nous accélérons, nous ralentissons. Les gens inspirent et expirent, ils ont des hauts et des bas, comme tout dans la vie. Ce sentiment, on ne peut pas l'avoir avec un click track. On ne peut pas l'insérer dans une trame sur ordinateur. J'adore la musique électronique et le hip-hop, mais nous, nous faisons autre chose. Pour moi, jouer, c'est aussi lié au ressenti de mon corps. J'aime quand ça tangue, j'aime quand c'est calme, j'aime tout ça.*"

Une des progressions d'accords que Frusciante a montrées à ses collègues du groupe pendant les premières semaines était un riff de surf pop chaud, léger, qui diluait magnifiquement ses dissonances. Kiedis a aussitôt trouvé l'inspiration et s'est souvenu d'un poème écrit quelques années auparavant, sur un vieux couple rencontré dans un coffee-shop. "*L'homme avait de superbes longues nattes blanches,* reprend Kiedis. *Sa compagne portait un coussin avec elle, pour pouvoir s'assoir confortablement. Les deux étaient en connexion romantique et télépathique. On pouvait voir que leur couple avait défié le temps.*" La suite d'accords de Frusciante et le poème de Kiedis ont accouché de la merveilleuse chanson "White Braids & Pillow Chair". Kiedis y chante ses lignes peut-être les plus romantiques : "*In a sunday diner/I'm reminded there's no finer place to kiss/Than one like this.*"

Avec son style très personnel fait d'aphorismes, de machisme, de non-sens et de scat, Anthony Kiedis, le parolier, a toujours été la cible de railleries (et la critique n'est pas toujours sans fondement, il suffit de se remémorer des œuvres de jeunesse problématiques comme "Sexy Mexican Maid"), mais il a toujours été sous-estimé. Nombre de ses textes n'ont pas qu'un seul niveau d'interprétation - c'est une affaire de son, de rythme, d'éléments de percussion et de cohabitation joyeuse d'images électriques. Sur *Unlimited Love*, il ose avec brio des textes personnels, moins cryptiques. Dans des chansons comme "Aquatic Mouth Dance" (peut-il y avoir un titre plus typique pour ce groupe ?) et "Poster Child", il livre une réflexion sur son adolescence, tisse à partir de dizaines de références un épais tapis de paroles, qui doit briller, comme il dit, "*aux couleurs du XX^{e} siècle finissant*". Et il brille.

Avec le psychodrame Frusciante-Klinghoffer en toile de fond, il est étonnant de voir à quel point le jeu de Frusciante rappelle ici celui de son protégé évincé. S'il a mené le son du groupe au degré maximal du rock de stade avec *Stadium Arcadium*, avec une quantité de pistes de guitare sur chaque morceau et un solo de blues rock à chaque occasion, ici, il fait comme Klinghoffer et reste en retrait, mise sur les textures et les effets, sur la reverb' et le delay, laisse souvent la priorité au jeu de basse de Flea quand il faut mettre en avant le côté mélodique et rythmique d'un morceau. Cette économie de virtuosité démonstrative est-elle due au fait qu'il a à peine joué de la guitare ces dix dernières années et qu'il a un peu perdu la main au niveau technique ? En tout cas, son jeu est le plus émotionnel qu'il ait jamais produit.

Lorsque John Frusciante devient pour la première fois membre des Red Hot Chili Peppers, il a 18 ans. Hillel Slovak, membre fondateur, vient de mourir d'une overdose d'héroïne, la place de guitariste est soudain libre. On est en 1988. Frusciante est l'homme qu'il faut pour le job : les Red Hot sont son groupe préféré. Il est allé à leurs concerts comme on va à la messe, s'est abandonné à leur énergie débridée, à la joyeuse folie funk punk de ce line-up originel. Pendant les concerts, il ne ressent pas de barrière entre le groupe et le public, racontera-t-il plus tard - il se sent partie intégrante du groupe alors qu'il n'est qu'un adolescent parmi des centaines qui sautent à travers le club.

À ce stade, les Red Hot ne sont pas encore un grand groupe. Leurs chansons ne passent pas à la radio, leurs vidéos ne sont pas sur MTV. Ils ont juste une petite cote comme groupe live et sont des matadors locaux dans leur ville de Los Angeles. Mais pour le jeune Frusciante, ils sont des superstars. Frusciante vit pour la musique. Il a arrêté l'école et passe des heures à jouer chaque jour du Hendrix et du Zappa - et du

"Quand nous enregistrons une chanson, elle est terminée quand on sait à peu près comment la jouer. Mais elle n'est pas gravée dans le marbre. Ce n'est pas du coloriage magique, c'est très libre. Je connais la structure de la chanson, mais pendant que nous l'enregistrons, je trouve mon chemin, ma mélodie."
FLEA

Hillel Slovak, dont il sait parfaitement jouer les chansons. Flea entend parler de lui par un ami commun et l'invite à une session de jam. C'est ainsi que le jeune homme devient, à 18 ans, membre de son groupe favori.

Quatre ans plus tard, il le quitte pour la première fois. Au cours de ces quatre années, les Red Hot sont devenus des superstars. Après le succès respectable de *Mother's Milk* (1989), ils ont sorti le blockbuster *Blood Sugar Sex Magik* (1991) - le même jour, d'ailleurs, que le *Nevermind* de Nirvana. Les singles "Give It Away" et "Under the Bridge" les propulsent dans le mainstream. Cela va de pair avec une exposition qui dépasse complètement Frusciante. Il commence à saboter des performances, ne se produit plus que sous héroïne sur scène, joue avec une guitare désaccordée, glapit ses parties de chœur. En mai 1992 - leur tournée venait de les mener au Japon - il s'assoit dans l'avion qui l'emmène à Los Angeles et disparaît dans le tourbillon de la drogue.

Quand il redevient membre pour la deuxième fois des Red Hot Chili Peppers, il a 28 ans. Il a passé les années précédentes à flirter avec l'autodestruction dans sa maison d'Hollywood Hills. Son état est documenté par une équipe de tournage néerlandaise qui lui rend visite à l'apogée de sa "carrière" de junkie : il est décharné, a les bras pleins d'inflammations, les dents pourries. "*Je me sens en pleine forme*, déclare-t-il dans le documentaire. *Je ne crois pas que je devrais commencer à faire du jogging ou autre.*"

Il est logique que *Californication* (1999), le premier album suivant le retour et la guérison de Frusciante, ait l'énergie d'une renaissance, un son optimiste, mélodieux. Son jeu est minimaliste, hésitant ; le jeu d'un musicien, qui, enfin clean, doit se réapproprier ses capacités. Une note après l'autre, tel est le mantra de l'album. Frusciante scinde ses accords en petits bouts, donne de l'espace à toutes les notes, les laisse sonner et résonner en harmonie. "Scar Tissue", le premier single, témoigne d'un amour de la mélodie qui était jusqu'à présent une exception pour le groupe et devient une règle, on pourrait presque dire, une formule. C'est l'âge d'or des Red Hot. Pendant presque dix ans, ils sont le plus grand groupe de rock de leur génération. On peut d'ailleurs chiffrer leur valeur : le groupe a cédé l'an dernier pour environ 150 millions de dollars les droits de son catalogue au fonds d'investissement Hipgnosis.

Cette époque aussi s'achève par le départ de Frusciante. Et là, dix ans plus tard, il est une nouvelle fois de retour. Des motifs peu nobles sont peut-être à l'origine de cette décision – l'argent, la gloire, l'ego - mais Frusciante est crédible quand il raconte en interview par quel processus de transformation il est passé concernant son rapport au groupe et à son héritage. Un de ses problèmes a toujours été de ne pas faire confiance à la popularité du groupe, tant la machine marketing d'un gros label met en avant chaque album. *"Je ne savais pas si le succès était lié à la musique et à mon talent ou uniquement au marketing",* déclare-t-il dans un entretien au webzine *Resident Advisor,* en septembre 2020. Avec le temps et un peu de distance, il a reconnu que les sentiments des fans sont authentiques. *"Les gens continuent à écouter les chansons, que nous avons enregistrées il y a trente ans,* reconnaît-il. *Ça, on ne peut pas l'acheter, même la plus chère des promos n'y arrive pas."*

Dans le même temps, après avoir traîné ses guêtres sur la scène électronique, il a pris conscience du côté décalé du groupe de rock mainstream que sont les Red Hot. *"La musique rock est pour moi une forme artistique depuis longtemps à l'agonie,* affirme-t-il dans cette même interview, accompagnant, ce n'est pas un hasard, une publication de musique électronique. *La plupart des gens pensent certainement que quand un genre est à l'agonie, ses possibilités sont taries. Je n'en suis pas persuadé. J'y vois un challenge séduisant pour créer des sons dont personne n'a jamais eu l'idée jusque-là."*

"Les gens continuent d'écouter les chansons, que nous avons enregistrées il y a trente ans. Ça, on ne peut pas l'acheter, même la plus chère des promos n'y arrive pas."
JOHN FRUSCIANTE

Le nouvel album ne marque pas seulement le retour de Frusciante mais aussi celui du producteur historique du groupe, Rick Rubin. Sur l'album précédent, *The Getaway* (2016), le groupe avait travaillé avec Danger Mouse, une concession à Klinghoffer, qui s'était senti exclu par Rubin sur son premier album avec le groupe, *I'm with You*. Le lien qui unit Rubin au groupe remonte à plus de trente ans, au fantastique album *Blood Sugar Sex Magik*, qui les a fait connaître du grand public. C'est sur cette énergie brute, ce sens immédiat du son que s'oriente le groupe sur *Unlimited Love*. Au premier plan de cet album, on retrouve les caractéristiques du groupe au mieux de sa forme – le lien entre les quatre musiciens, la cohabitation de leurs énergies sans excès typiques de l'enregistrement studio ou en overdub qui détournent l'attention de l'essentiel.

Producteur sans doute le plus éminent du moment, Rubin est à la fois omniprésent et énigmatique. Son CV dément va de Run-D.M.C. et Slayer dans les années 1980, à Tom Petty et Johnny Cash dans les années 1990, en passant par Jay-Z et System of a Down dans les années 2000 ou Kanye West et Lady Gaga dans les années 2010. Et pourtant personne ne semble savoir précisément ce qu'il fait vraiment. Même Flea reste flou, le qualifie avec

respect de "*sorte de scientifique*", décrit ses qualités en termes plus émotionnels qu'esthétiques. *"Ce que je ressens avec Rick, c'est une profonde gratitude,* révèle-t-il. *Il dit :* 'Ça, c'est magique et la vie est courte. Je vous remercie d'être là et d'écouter cette musique.'" C'est certainement une des qualités décisives de

© CHRIS POLK/FILMMAGIC - PAUL NATKIN - L. COHEN/ WIREIMAGE - COURTOISIE DE WARNER RECORDS

DANS LE SENS DES AIGUILLES D'UNE MONTRE.
Concert dans le stade de football de Manchester, le 18 juin 2004.

Tenter de faire une photo avec le groupe relève du challenge.

En 2006, le groupe repart avec quatre Grammy Awards : meilleur album rock, meilleure chanson rock pour "Dani California" et meilleure performance rock par un duo ou un groupe vocal.

Lors de leur set au ReAct Now, en soutien aux victimes de l'ouragan Katrina, en 2005.

Pose à Chicago, le 3 août 1992.

Rubin : il gratifie un projet commun de sa présence sincère, de son attention de tous les instants et de sa concentration.

Une fois les chansons écrites, il enregistre le groupe en live, à une exception près : Kiedis est présent aux sessions d'enregistrement mais, à ce stade, ses parties restent encore à placer. Il enregistre le chant seul avec Rubin, sans les autres membres du groupe. *"Comme nous vivons tous les deux une partie de l'année à Hawaii,* explique Kiedis*, nous avons décidé, cette fois-ci, d'enregistrer le chant là-bas. Rick a un petit studio modeste mais efficace dans son garage. Le jour de notre arrivée, l'île a été interdite aux visiteurs extérieurs, à cause de la pandémie."* Puis un glissement de terrain coupe leur maison du monde extérieur. *"C'est devenu un voyage dans le temps, sans bruit, sans distraction. Pendant six mois, je n'ai rien eu d'autre à faire que d'écrire des textes et de les chanter."*

Dix-sept chansons figurent sur l'album, une portion congrue de l'énorme montagne de matériel enregistré l'année passée. Le groupe et Rubin ont voté pour désigner les chansons retenues. "It's Only Natural", par exemple, une chanson pop mélancolique au groove mid-tempo, dans laquelle la basse puissante de Flea forme un contrepoint efficace à la guitare et aux harmonies tout en retenue de Frusciante. Ou bien "Here Ever After", qui commence en planant avec de lourdes guitares à la Joy Division, jusqu'à ce que Chad Smith entre avec un beat appuyé et propulse la chanson à un sommet qui compte parmi les meilleurs de Kiedis. Ou bien "These Are the Ways", un triomphant morceau punk qui balaie tout sur son passage. Ou encore "Tangelo", une ballade acoustique qui rappelle le classique "Road Trippin'".

Au regard de la qualité de ces titres – et on pourrait encore en citer d'autres – le choix de "Black Summer" comme single est étonnant. La chanson est ce qui se rapproche le plus du son de *Stadium Arcadium*. Elle laisse toutefois Frusciante faire un solo solidement campé, et c'est sans doute la raison pour laquelle elle a été choisie. Mais elle ne décolle pas, et le chant de Kiedis ressemble à une chanson de pirate. "Black Summer" est certainement un des titres les plus faibles de l'album. Le morceau n'empêchera pas le retour triomphal des Red Hot Chili Peppers, il ne fera que le ralentir : c'est seulement avec la sortie du disque entier qu'on se rendra compte du talent intact du line-up classique. Et la qualité de la nouvelle musique confirme la décision du groupe d'avoir donné la préférence à Frusciante. Les Red Hot n'auraient jamais pu faire un album pareil avec un autre que lui. Le guitariste d'exception va-t-il maintenant rester dans le groupe ? Impossible à dire. La tournée en stades de cet été sera le premier "stress test". Mais même s'il décide bientôt de préférer l'anonymat aux feux de la rampe, tôt ou tard, il reviendra auprès de ses frères.

CALEXICO

Fait maison

Enregistré dans son fief de Tucson, le dixième album de la formation arizonienne résonne de la richesse de ses influences, du rock au mariachi, mais aussi de son engagement. Passionnant entretien avec son guitariste, chanteur et cofondateur, Joey Burns.

PAR **SOPHIE ROSEMONT**

PHOTOS DE **OLLI ANDRES**

BOISE. C'est de la capitale de l'État de l'Idaho, jadis investie par des Français séduits par sa végétation, que nous parle Joey Burns par écrans interposés. On réalise ne pas avoir échangé sur la musique ensemble depuis cinq ou six ans, et que cela semble une éternité. Comme si, depuis, nous étions rentrés dans un autre espace-temps, *"une autre galaxie"*. Aujourd'hui, les jumelles de Joey sont âgées de 11 ans et, *"malgré le contexte actuel, ça va*, commente-t-il. *Nous avons traversé la présidence de Trump puis la Covid-19 sans de graves problèmes. C'est déjà énorme. Et j'ai même réussi à faire un album dont je pensais qu'il ne verrait jamais le jour."*

Il s'agit de *El Mirador*. L'une des plus belles réussites de Calexico, qui détient déjà un actif d'une dizaine d'albums studio, outre plusieurs collaborations et musiques de film – notamment celle du *I'm Not There,* de Todd Haynes, consacré à Bob Dylan. D'abord parce qu'*El Mirador* a été enregistré à Tucson, ville de cœur de Burns et de son camarade John Convertino, qui, lui, vit désormais à El Paso, Texas. *"Après onze mois de pandémie, alors que nous nous morfondions chacun de notre côté, notre claviériste de longue date, Sergio Mendoza, a décidé de prendre les choses en main,* raconte Burns. *Il a construit un studio dans son jardin pour continuer à travailler. Au printemps 2021, nous nous y sommes tous retrouvés. Généralement, les enregistrements de Calexico se passaient à La Nouvelle-Orléans, en Californie ou même à Mexico City. Cette fois, c'était à la maison, quasi en famille. Et c'était magique."*

Burns, Convertino et Mendoza confectionnent chaque morceau d'*El Mirador* à huis clos, façonnant chaque mélodie dès le réveil, invitant au fil de l'eau des complices tels le rockeur espagnol Jairo Zavala, la chanteuse guatémaltèque Gaby Mo-

Dans le désert de Sonora, autour de Tucson, Joey, John et le gang tentent de prendre la pause.

Dans le bar de l'Hotel Congress de Tucson, à gauche John Convertino, Jacob Valenzuela et Scott Colberg, et à droite Joey Burns, Sergio Mendez et Brian Lopez, qui joue également avec Xixa.

reno ou le DJ et producteur mexicain Camilo Lara. Les références, elles, sont à chercher du côté *"des vieilles chansons françaises qu'on retrouve dans le cinéma de Wes Anderson"*, de Jacques Brel, de Dominique A, dont l'irrémédiable romantisme séduit Burns. Parce qu'on ne se refait pas, il a tenu à ajouter des guitares façon années 1980, sous influence de The Cure ou de Johnny Marr. Ici, la langue espagnole prend plus de place encore, notamment grâce à l'investissement de Mendoza. *"Dans son studio, nous parlions ensemble de musique, de paternité, de politique, d'écologie,* se souvient Burns. *Sergio me traduisait certaines expressions cruciales. Nous avons pris notre temps, ce que son studio nous permettait. Quand il fallait un coup de fouet, nous avions la machine à expresso vintage dégotée par John à El Paso, qu'il avait tenu à apporter !"*

Au-delà de sa poésie viscérale, typique des disques de Calexico, *El Mirador* brille par son énergie live, nourrie des nombreuses performances mariachis auxquelles le groupe a assisté depuis trois décennies, et dont leurs concerts ont toujours été empreints. *"Lors de notre tournée en 2018, on a pu constater l'immense enthousiasme de notre public dès qu'on jouait des cumbias,* explique Burns. *Nous avons réalisé que nous pouvions nous concentrer davantage encore sur ce versant-là de nos compositions."*

Si les racines blues et americana subsistent, terreau indissociable de la mythologie Calexico, *El Mirador* est une déclaration d'amour à la musique mexicaine. Et pas que : *"J'adore l'ouverture d'esprit des Européens, qui accueillent notre musique avec beaucoup de chaleur. Mais j'ai aussi envie de dire aux suprémacistes d'aller se faire foutre. Bien que j'aime vivre en Amérique du Nord, je suis furieux de la tournure sociétale de mon pays, qui a tout de même soutenu un mandat de Donald Trump ! Ces gens qui ont voté pour lui disent ne pas supporter une autre langue ou culture que la leur. Or, de quoi sont-ils faits, eux ? Alors je chante sur l'ailleurs, sur ces personnes à qui on refuse un logement, un travail, alors qu'ils ont tellement à nous apporter. Tant pis si ça dérange une partie de notre auditoire américain. Nous nous passerons de ceux-là."*

"Jouer sur scène nous permet de sortir de notre zone de confort, et d'apprécier la chance que nous avons de pouvoir vivre de notre musique."

Pour ses prochains projets, Calexico aimerait investir un studio français, dans le Sud ou vers Nantes - où réside son vieil ami French Cowboy, l'ex-Little Rabbits basé à Tucson - puis, *"rêve ultime"* de Burns, enregistrer à Memphis, Tennessee. D'ici là, il faut absolument repartir en tournée, un besoin vital : *"La promiscuité nous rapproche, tout comme l'appréhension de nos tracklists. Nous choisissons six titres qu'on sait plus populaires que d'autres auprès du public, six autres plus expérimentaux… Jouer sur scène nous permet de sortir de notre zone de confort, et d'apprécier la chance que nous avons de pouvoir vivre de notre musique."*

Les tournées offrent l'occasion de réunir l'arche de Noé humaine qu'est leur troupe scénique, constituée de deux Hollandais, deux Allemands, un Espagnol, un Écossais, deux Français, trois Américains… Cet amour de la mixité est au cœur d'*El Mirador*, disque engagé avec subtilité. Burns est d'accord avec nous : le politique est intime, l'intime est politique. *"L'image de mirador permet d'acquérir une nouvelle perspective… Quoi qu'on en dise, nous sommes façonnés par le monde où nous vivons, qui nous frustre souvent, du point de vue des gouvernements comme de nos propres expériences personnelles. Nous sommes tous, chacun à notre manière, des migrants. Les oiseaux les premiers."*

Tout en étant le reflet d'une société malade, *El Mirador* se veut porteur d'espoir. *"On peut se noyer dans cette obscurité et succomber aux lamentations, mais j'ai décidé d'aller de l'avant, de regarder au loin,* confie Burns. *Ce n'est pas facile et devenir père de jumelles m'a encore plus ouvert l'esprit. Il faut se rassembler, se battre pour abolir les frontières, entre les pays, les races et les genres. J'espère que les femmes, de toutes origines sociales et de toutes couleurs de peau, pourront avoir bientôt entièrement voix au chapitre. C'est chez elles que se trouve notre salut."* Et dans la musique, n'est-ce pas ? Burns sourit : *"Grâce à nos voyages et à nos rencontres, à des pauses bienvenues quand l'inspiration semblait se tarir, Calexico tient la route depuis vingt-cinq ans. Même si John et moi avons chacun fondé une famille et que nous n'habitons plus en Arizona, nous savons que ce groupe entretient notre flamme de vie. Et qu'il nous permet également de nous reposer l'un sur l'autre."*

Le Guide

Musique

CRI PRIMAL !

Le premier volet du diptyque musical du millésime 2022 tape fort et juste.

Par BELKACEM BAHLOULI

Jack White

Fear of the Dawn

THIRD MAN RECORDS/
THE ORCHARD

★★★½

L'ESPRIT DES WHITE STRIPES est de retour ! La batterie primale et les riffs agressifs du bien nommé "Taking me Back" nous le balancent sans tour de chauffe. Si ce n'étaient les incursions synthétiques, on pourrait se croire revenu au début des années 2000. Mais si Jack White sait que c'est dans les vieux pots qu'on (ré)chauffe les meilleures soupes, il réussit à conférer une épatante contemporanéité à sa musique.

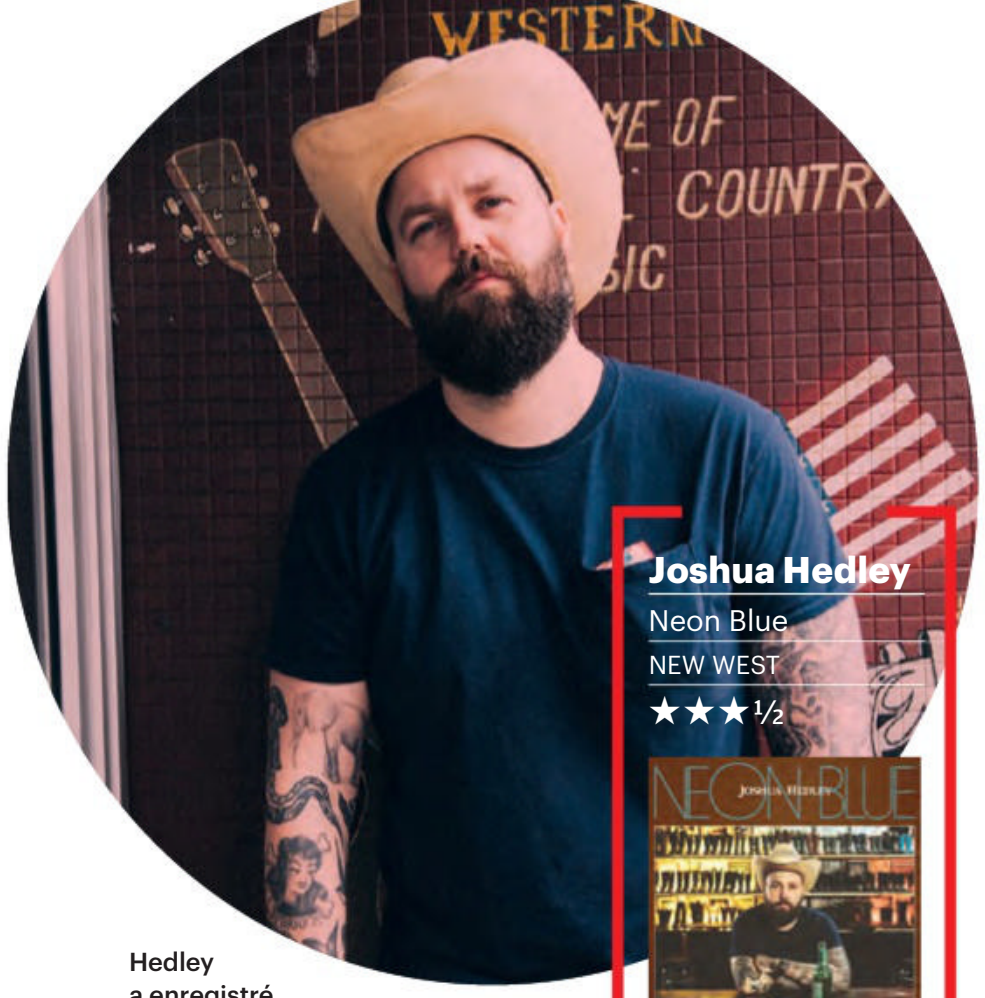
Écrit chez lui, à Nashville, enregistré, masterisé et pressé sur vinyle aux Third Man Studios, *Fear of the Dawn* transpire ses racines sudistes et obéit à une urgence de s'exprimer face au monde qui s'écroule, qui se confine, qui part en guerre, qui dénonce et qui s'exile. →

ILLUSTRATION : **ALAIN FRETET**

JACK WHITE

Hormis “Morning, Noon and Night”, qui dure 4 mn 45 s, le format est court, ultra-ramassé, qui fait de *Fear of the Dawn* le disque solo le plus intense de White à ce jour. Sur une trame de Cab Calloway, “Hi-De-Ho” passe des litanies hispaniques metal à un hymne de rap old school (East Coast, cela va de soi) avec le toujours excellent Q-Tip d’A Tribe Called Quest. Le terreau est souvent hard rock, dans ce qu’il a de plus saccadé, comme sur “The White Raven” ou “Eosophobia”, digne héritier de Led Zeppelin. Il y a aussi de l’ovni, comme “Into the Twilight”, drôle de démonstration mêlant prog rock et pop décousue, piano ragtime et vocodeur, chœurs soul et riffs heavy. Avec, en bonus, un sample de William S. Burroughs, “Origin and Theory of the Tape Cut-Ups”. Avec “What’s the Trick?”, il ne cesse d’interroger ses motivations comme les nôtres, et réussit, par une structure lancinante. Enfin, “Shedding My Velvet” baisse en pression, concluant non sans poésie un disque qui se passe de métaphores pour frapper droit au but : “*Better to illuminate than merely shine/You say this all the time/ And you’re right*.”

Ici, on s’éloigne des velléités mélodiques des Raconteurs pour viser ce qui accroche, ce qui tape fort. Le rythme est crucial, la rage s’exprime sans plus aucune retenue, devenant presque euphorique, se jouant des dérives hystériques. Une émotion en bouscule une autre. S’il reste un savant fou des manettes, qu’il démontre sa dextérité technique en alliant spontanéité des prises et façonnage sonore, Jack White semble lâcher prise. Réputé pour être control freak, il lâche (enfin ?) la barre. Et c’est sans doute ce qui pouvait lui arriver de mieux.



Hedley a enregistré son nouvel album à Nashville

Joshua Hedley
Neon Blue
NEW WEST
★★★½

COUNTRY ROADS…

NOSTALGIQUE de la country des années 1990 (Garth Brooks, Alan Jackson et consorts), Joshua Hedley a réuni autour de lui une poignée de sessionmen à l’ancienne, pour son nouvel opus enregistré à Nashville. Dans le sillage du très honky tonk “Neon Blue”, qui donne son titre à l’album, le singer-songwriter signe une solide bordée de compositions, qui fait suite à son *Mr. Jukebox* de 2019, produites par Jack White en personne. Rien de révolutionnaire, non, dans le répertoire de mister Hedley : juste la sensation jubilatoire d’arpenter les grands espaces de la country, illuminés de traits de violon, de fiévreux chorus de Telecaster et de pedal steel (“Broke Again”, “Bury Me With My Boots On”) en compagnie d’un musicien soucieux de perpétuer cette tradition “country/rock chromé” parfois dédaignée par les puristes mais toujours d’une efficacité redoutable. Que demander de plus ?

ALAIN GOUVRION

Texas pop

Dix ans après le départ de celui que l’on pensait indispensable, le songwriter en chef Tim Smith, Midlake se porte plutôt bien. Et, comme il l’avait déjà prouvé sur *Antiphon* (2013), Eric Pulido a décidément bien repris la barre du groupe texan. Entre mélodies mémorables et structures sans cesse questionnées, élans oniriques et plongées en eaux troubles, *For the Sake of Bethel Woods* – réalisé par le brillant John Congleton (Blondie, St. Vincent, Angel Olsen…) – est une réussite, qui nous emporte dans l’univers singulier du groupe, entre pop et rock. Ici, on parle de colère, de solitude, de mort, de maladie – notamment celle du fils du batteur, McKenzie Smith, qu’évoque, non sans émotion, “Noble”. **S.R.**

Midlake
For the Sake of Bethel Woods
BELLA UNION/PIAS
★★★

Orville Peck
Bronco
COLUMBIA
★★★

L’OVNI DU MOIS

Mystery Man

Il suffit de pousser un petit peu le volume de “The Curse of the Blackened Eye” pour avoir l’impression de chevaucher un cheval tranquille, du côté du Texas. Toujours influencé par Johnny Cash, Merle Haggard, Dolly Parton ou encore Willie Nelson, le cow-boy queer, qui a le sens du marketing comme des mélodies, revient avec un album lorgnant également du côté de la psyché californienne. Persistant à masquer visage et véritable identité, il pioche aussi bien dans le bluegrass des années 1960 que dans l’imagerie queer alternative. Au programme, des ballades crève-cœur comme “Kalahari Down” ou “Hexie Mountains”. Et si un titre comme “Trample Out the Days” flirte avec le sirupeux, un “C’mon Baby, Cry” nous rappelle pourquoi, en 2019, on a été conquis par l’univers de cet Orville Peck. **S.R.**

© DR

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Carpenter Brut

Leather Terror

VIRGIN/UNIVERSAL

★★★

J'veux du cuir

Leather Teeth en 2018, *Leather Terror* aujourd'hui : un public non averti pourrait croire que Franck Hueso, l'incarnation à lui seul de Carpenter Brut, a bien du mal à masquer une aversion au cuir. L'initié se fera fort d'expliquer audit profane qu'il n'en est rien, cette dent et cette terreur s'affichant comme deux des trois volets d'une trilogie – une marotte chez Huso –, autour du destin contrarié d'un héros (malgré lui) d'une série de (faux) films *slasher*. Alliages de metal et de martèlements electro, les visées de Carpenter Brut ne se contentent pas de cultiver, trois ans plus tard, une "martialité" déjà éprouvée, s'autorisant ici à l'occasion quelques détours plus mélodiques et/ou pop, voire disco, qui ne lui font rien perdre en densité et lui font encore moins la peau… **XAVIER BONNET**

Scorpions

Rock Believer

VERTIGO/UNIVERSAL

★★★★

Cure de jouvence

Peut-on encore trouver matière à parler avec plus de cinquante ans de carrière au compteur ? Klaus Meine le dit lui-même dans "Gas in the Tank" : Scorpions en a encore sous le capot ! Ce titre d'ouverture résume parfaitement l'enthousiasme et la sincérité des Allemands dans *Rock Believer*. Véritable profession de foi, ce disque déroule une passion retrouvée et une maîtrise totale de son propos. Domptant le riff et l'auto-citation sans excès, Rudolf Schenker et Matthias Jabs déboulent en variant les tempos et mélodies. Le résultat tutoie les sommets qu'étaient *Blackout* et *Love at First Sting*, sans pour autant les égaler. Le groupe s'éclate toutefois à chanter la paix et la jeunesse retrouvée, sans tomber dans le jeunisme. Une prouesse. **MATHIEU DAVID**

Emily Jane White

Alluvion

TALITRES

★★★½

Tout en retenue

La mélancolie a pour ainsi dire toujours guidé Emily Jane White. Au point que l'on s'en inquiéta un jour auprès d'elle, tentant de savoir ce qui la faisait rire, sans que la réponse nous ait vraiment d'ailleurs éclairés. Il n'y avait donc aucune raison qu'elle opte soudain pour l'Eurodance ou le death metal. Tuons le suspense tout de suite : ce n'est pas le cas ! Tout juste cette folk éthérée, qu'elle maîtrise parfaitement via ses mélodies soyeuses ou ses harmonies vocales toujours en retenue, fait-elle ici un peu plus de place qu'à l'accoutumée à quelque consonance synthétique. Quand bien même elle n'en n'a pas systématiquement besoin pour souligner la gravité des thèmes et des humeurs arpentées ici ; le deuil, individuel ou collectif, étant le fil rouge de ce septième album. **X.B.**

Basia Bulat

The Garden

SECRET CITY

★★★½

Folk orchestrale

Des confrères canadiens rappelaient, il y a peu, que Basia Bulat avait déjà gratifié sur place son public de quelques performances scéniques où ses chansons étaient adaptées à la présence d'un orchestre de chambre. C'est avec une certaine assurance qu'on osera affirmer combien réitérer l'opération en studio est une première pour la "folkeuse", qui plus est sur tout un album. Soit à l'arrivée seize chansons, puisées dans chacun de ses cinq précédents projets, à l'exception de deux intermèdes inédits ("Windflowers", "Lupins"), qui trouvent ici une seconde naissance, pour ne pas dire une nouvelle identité, à se retrouver ainsi confrontées à un quatuor à cordes tour à tour délicat et virevoltant. Somptueux tout du long. **X.B.**

© DR

TRÉSOR ENTERRÉ

Le rendez-vous people

David Pack a joué avec la planète entière ! Et, à 69 ans, est encore sur la route. **Par Bertrand Deveaud**

Ci-dessus : Ambrosia, à son époque flamboyante, chez Rhino Records. Ci-contre et ci-dessous, prenant la pause avec James Ingram et Michael McDonald, en studio.

"*DANS LES ANNÉES 1970, vendre 350 000 exemplaires d'un album, c'était correct, sans plus. Aujourd'hui, vous seriez n° 1 des ventes. Voilà ce qu'est devenu le business du disque. Il est à l'agonie*". Pour David Pack, fini les belles années. Et les artistes, exploités par le système de redevance du streaming, doivent réinventer leur façon de créer s'ils veulent survivre. *"Les droits que nous percevons sont nuls, c'est une honte !"*

À bientôt 70 ans, et malgré ses 50 millions de disques vendus en tant qu'auteur-compositeur et producteur, David Pack reste un combattant. Sans doute un peu empreint de nostalgie aussi. *"À mon époque, la musique était le moyen d'expression le plus important de notre génération. Attendre le nouvel album des Beatles ou de Pink Floyd me rendait fou. Ce tel niveau de génie musical, on ne le retrouvera jamais."* Autre regret : la qualité du son qui n'a cessé de se dégrader. *"Quand les jeunes écoutent nos vieux vinyles, ils entendent la musique telle que nous avons voulu l'enregistrer. Comparé au digital, avec ces fichiers numériques qui compressent tout, découvrir l'analogique, ça fait le même effet qu'un premier orgasme sexuel."*

Aujourd'hui, David Pack continue d'enregistrer, à l'ancienne. Mais sans le soutien d'un gros label. Les époques changent, les processus de fabrication évoluent, mais une bonne chanson s'affranchit de tout. C'est juste une inspiration et une émotion. Sur ce point, rien n'a changé. *"J'ai toujours fonctionné de la même façon. Et ma meilleure chanson est encore dans un coin de ma tête"*, estime David qui, après cinquante ans d'une carrière déjà très riche, y croit toujours.

Né le 15 juillet 1952 à Los Angeles, il grandit dans une famille ouvrière et chrétienne. Chaque dimanche, son père chante à l'église. *"Il chantait avec une telle intensité que j'ai voulu faire comme lui"*, se souvient-il. À la radio, il écoute Roy Orbison, les Everly Brothers et les Beatles. *"Ça a changé notre façon d'être, de nous habiller, de nous coiffer et de faire de la musique."* En 1968, il crée un premier groupe avec des copains de quartier. Ils jouent dans des bars de la South Bay de LA, cherchant encore leur style. Un soir de décembre 1969, ils découvrent un groupe anglais à l'affiche du Whiskey a Go Go (West Hollywood). King Crimson vient de publier *In the Court of the Crimson King*, son premier album, et entame une tournée américaine. C'est une révélation ! Le côté rock progressif, ajouté aux sonorités pop, donne au groupe son identité. Sous le nom d'Ambrosia, il enregistre un premier album en 1975, mixé par Alan Parsons, obtient un premier hit ("Holdin' on to Yesterday", n° 17) et une nomination au Grammy Awards. La carrière d'Ambrosia est lancée. Les tournées et les albums s'enchaînent. Les tubes s'accumulent ("How Much I Feel" en 1976, "You're the Only Woman" et "Biggest Part of Me", la chanson la plus jouée sur les radios américaines entre avril et mai 1980). Entre-temps, Ambrosia a oublié le prog des débuts pour s'affirmer en tant que groupe West Coast pop, plus proche des Doobie Brothers que de Rush ou Kansas. L'échec de leur cinquième album, qui marque un retour aux origines prog, entraînera d'ailleurs la séparation du groupe.

David poursuit sa carrière en solo, et signe, en 1985, un bel album, *I Just Can't Let Go*, avec Michael McDonald et James Ingram. Sur les conseils de Quincy Jones, il devient ensuite l'un des producteurs les plus courus de LA (Patti Austin, Phil Collins, Aretha Franklin, Chick Corea, Linda Ronstadt…). En 1995, il produit l'album *The Songs of West Side Story*, en hommage à son ami Leonard Bernstein, disparu cinq ans plus tôt. On le retrouve même à la Maison-Blanche, sous Bill Clinton, en tant que directeur musical. Il a aussi publié d'autres albums solos dont *Unborn*, en 2004, ou *The Secret of Movin' On*, en 2005, mais sans l'écho de ses disques des années 1970.

Aujourd'hui, Pack se débrouille tout seul. Il termine un nouvel album et a créé une plateforme pour aider les artistes à mieux percevoir leurs revenus. Il ne se reconnaît plus trop dans son époque, et regrette ces années *"où la musique était tout"*, mais retrouve le sourire quand on lui annonce que les ventes de vinyles ont doublé depuis l'année dernière. *"Enfin un bon signe. On commençait à en avoir un peu marre du bruit de rasoir électrique des MP3 !"*

Leonard, Quincy et Michael

Pack a rencontré Bernstein en 1970, lors de la première de *Mass*, comédie musicale commandée par Jackie Kennedy. *"J'ai obtenu un rôle dedans. Jouer et chanter pour Leonard a changé ma vie. Jusqu'à sa mort, nous avons été proches"*, rappelle David Pack. Quand, en 1983, Quincy Jones propose à David de travailler pour lui, il lui pose une condition : *"Que tu me présentes Leonard Bernstein, mon héros. En août 1986, Leonard était à Los Angeles. C'était quelques jours avant son anniversaire. Je lui ai demandé ce qui lui ferait plaisir comme cadeau. Il m'a dit :* 'Rencontrer Michael Jackson', *qui à l'époque était la plus grande star de l'univers. J'ai demandé à Quincy, ça s'est fait naturellement. On a tous ensemble dîné chez moi ensuite. Une des soirées les plus mémorables de mon existence."*

© RHINO RECORDS

JAZZ

Black Lives

From Generation to Generation

JAMMIN'COLORS

Ils viennent du Massachusetts (David et Marque Gilmore), de New York (Adam Falcon, Sharif Simmons, Reggie Washington), des Antilles (Grégory Privat, Jacques Schwarz-Bart, Sonny Troupé), d'Afrique du Sud (Tutu Puoane) ou du Mali (Cheick Tidiane Seck). Certains, comme Oliver Lake, un temps compagnon d'Anthony Braxton, de Reggie Workman et surtout membre du World Saxophone Quartet, sont aujourd'hui des légendes. D'autres, comme le jeune saxophoniste de Philadelphie, Immanuel Wilkins, ou comme la mezzo-soprano texane, Alicia Hall Moran, le seront sans doute un jour. Tous sont réunis dans une belle compilation fleuve (un copieux double CD aux allures de formidable kaléidoscope), conçue par la productrice belge Stefany Calembert, célébrant une Great Black Music dans le sillage de Black Lives Matter. Superbe. **PHILIPPE BLANCHET**

I. Erşahin/D. Harrington/ K. Wollesen

Invite Your Eye

NUBLU RECORDS

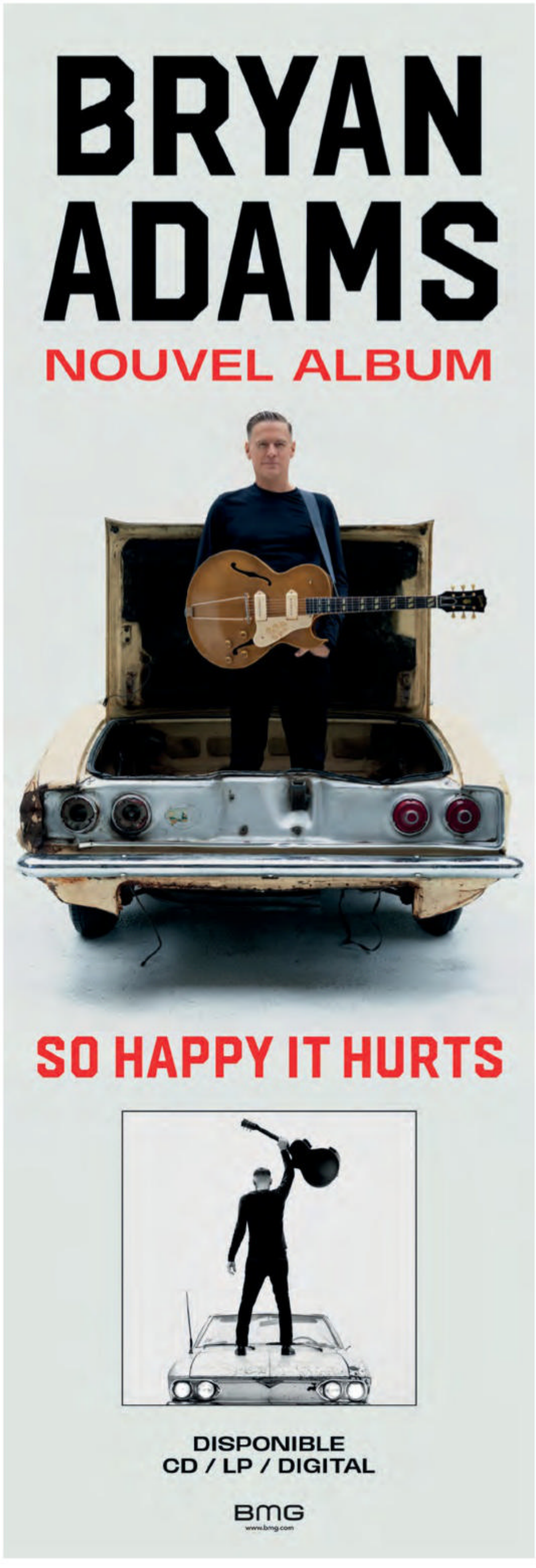
On a déjà eu l'occasion de dire tout le bien que l'on pensait du saxophoniste turco-suédois Ilhan Erşahin, figure majeure de la scène jazz new-yorkaise et responsable du mythique club de l'East Village, le Nublu, à l'occasion de la sortie des formidables *Istanbul Sessions,* il y a déjà des lustres. On retrouve aujourd'hui notre homme, flanqué du jeune guitariste et bassiste Dave Harrington (moitié du duo Darkside) et du batteur Kenny Wollesen (Ron Sexsmith, Tom Waits, Norah Jones…), avec un album enregistré "coast to coast" entre la Grosse Pomme et Los Angeles (où Harrington venait de s'installer), cocktail inédit de jazz dense et grouillant, souvent surchargé de couches de percussions, de saxo, de guitares et de bidouillages électroniques. Un passionnant ovni. **P.B.**

Jean-Marc Foltz/ Stéphan Oliva

Indigo

VISION FUGITIVE

Il paraît, comme on l'apprend dans le texte du somptueux livret illustré qui accompagne ce beau disque, que l'on n'écoute plus trop Duke Ellington (ni que l'on ne lit Paul Valéry, nous dit l'auteur, ce que je veux bien entendre, mais c'est une autre histoire). Bizarre… Une chose est sûre, on ne l'entend jamais de la manière dont le clarinettiste Jean-Marc Foltz et le pianiste Stéphan Oliva nous la donnent ici à apprécier. Les deux compères n'en sont pas à leurs premiers pas en matière de relecture minimaliste. En 2016, ils avaient déjà taxé avec délicatesse le répertoire de George Gershwin pour en pastelliser les standards de manière recueillie. C'est à nouveau le cas avec cet *Indigo* plein de finesse et de poésie, d'un bout à l'autre… *in the mood*. **P.B.**



THE WHITE STRIPES

Seven Nation Army

Un hymne rock, puis un hymne de stade et surtout la chanson qui a permis à Jack White d'acquérir une notoriété internationale.

Par PHILIPPE BARBOT

"*Po… po-po-po-po-po… po!*" Qui n'a jamais assisté à un match de foot, dans les tribunes ou dans son salon, ne connaît peut-être pas cet hymne guttural, souvent entonné en chœur par les supporters en délire. Dont certains ignorent sans doute d'où vient ce primitif cantique, à la mode dans la plupart des stades d'Europe ou d'ailleurs. D'autant que les auteurs de l'antienne en question étaient bien loin d'imaginer l'ampleur du destin sportif de leur petite musique…

"*Po-po-po… etc.*" c'est à la base un riff de basse… joué à la guitare. Le riff, mais vous l'aviez reconnu, qui scande la chanson "Seven Nation Army" des White Stripes. Sept notes devenues aussi célèbres que, disons, celles qui ont fait la popularité du "Satisfaction" des Stones ou du "Smoke on the Water" de Deep Purple. Sept notes qui ont surtout permis à un duo mixte originaire de Détroit, Michigan, de devenir des rockstars internationales. Faux frère et sœur ou vrais ex-époux, peu importe, Jack et Meg White, guitariste et batteuse rassemblés sous une bannière à bandes blanches et adeptes des couleurs rouge, noir et blanc, avaient déjà enregistré trois albums lorsque parut le single qui allait révolutionner leur carrière. "Seven Nation Army" donc, publié en mars 2003 et extrait de l'album *Elephant*, trôna dans les charts de l'époque et fut couronné de multiples récompenses, awards *and co*. Avant d'entamer la carrière footballistique que l'on évoquait.

Malgré son titre, la chanson n'a évidemment rien à voir avec une quelconque marche guerrière. Jack White s'en est expliqué à de multiples occasions, racontant que l'expression venait de sa prononciation enfantine de la Salvation Army, la pacifique Armée du Salut. Lorsque le riff lui vint sous les doigts, en 2001, à l'occasion d'une balance d'avant concert au Corner Hotel de Melbourne, il imagina tout d'abord le mettre de côté. D'autant que personne, à part le nommé Ben Swank, employé de la maison de disques présent ce soir-là, ne semblait s'y intéresser. L'idée de Jack était de ressortir le truc au cas où on lui demanderait de composer un générique pour un film de James Bond. Ce qu'on ne lui demanda pas… tout de suite. Ironie du sort, White, bien après qu'il eut renoncé à ce projet, fut engagé pour écrire le thème de *Quantum of Solace*, un film… de James Bond, sorti en 2008. Ce qu'il fit, en duo avec Alicia Keys pour le titre "Another Way to Die".

Lassés d'attendre, Jack et son riff magique entrèrent en studio en avril 2002. Plus précisément les Toe Rag Studios, basés à Hackney, dans l'est de Londres, qui présentaient la particularité de n'offrir que du matériel analogique vintage, datant des années 1960. Comme il est spécifié sur les notes de pochette de l'album *Elephant* : "*Aucun ordinateur n'a été utilisé durant l'écriture, l'enregistrement, le mixage ou le mastering de ce disque.*" Dont acte. Le riff, qui sonne comme une basse, fut joué avec une guitare électro-acoustique Kay Hollow Body modèle 1950, branchée sur une pédale Digitech Whammy lui permettant de descendre d'une octave. Pour l'anecdote, White raconte que cet instrument lui avait été offert par son frère, qui tenait une boutique style Emmaüs à Detroit, pour le remercier de l'avoir aidé à transporter un frigo.

Quant aux paroles, elles évoquent l'histoire d'un garçon qui retourne dans sa ville natale et s'aperçoit qu'il est la proie de rumeurs et de ragots. Le revers de la célébrité, référence évidente à la propre expérience du duo : "*La chanson parle des commérages, à propos de moi, de Meg et de tous les gens avec qui nous avons eu des relations amoureuses.*"

Curieusement, Jack White dut insister pour que ses labels américain et britannique acceptent de publier "Seven Nation Army" comme premier single de l'album. La chanson fut illustrée d'une vidéo à la géométrie stroboscopique et psychédélique, réalisée par Alex Courtes et Martin Fougerol, duo de Français plus connus sous les prénoms d'Alex et Martin, déjà auteurs de clips pour Cassius, Air, Phoenix, Noir Désir ou M. Le morceau aurait pu se contenter d'une jolie carrière musicale si, le 22 octobre 2003, au cours du match de Ligue des champions opposant, en Italie, l'AC Milan au FC Bruges, les supporters belges n'avaient soudain entonné pour la première fois le fameux "*po-po-po*". Repris en liesse par ceux de l'équipe d'Italie, lors de sa victoire au Mondial 2006… contre la France. Désormais, le pli est pris. "Seven Nation Army" a remplacé "We Are the Champions" ou autre "I Will Survive" dans la plupart des stades européens. La mélodie fut également entonnée à l'occasion de manifestations politiques, en particulier en 2010, en Égypte, lors du Printemps arabe, ou en Grande-Bretagne par les partisans de Jeremy Corbyn.

À la grande surprise de Jack White, qui finira par déclarer : "*Rien n'est plus beau quand les gens adoptent une mélodie pour la faire entrer au panthéon de la musique populaire. J'aime bien l'idée que la plupart de ceux qui la chantent n'aient aucune idée d'où elle vient…*"

Côté reprises, hors des stades cette fois, citons, entre beaucoup d'autres, Audioslave, The Hives, Metallica, The Flaming Lips, Joss Stone, Maroon 5, Jamie Cullum, Living Colour, The Glitch Mob et, chez nous, Ben l'Oncle Soul.

Dans un documentaire datant de 2008, intitulé *It Might Get Loud*, on peut voir Jack White en train d'apprendre le riff à Jimmy Page et The Edge. Po-po-po, quelle consécration… ®

© DR

Jesse Mac Cormack

SOLO

SECRET CITY

★★★

En majuscules

Après avoir été révélé par un premier album qui, s'il transmettait toute l'énergie dont il était capable, s'inscrivait dans une approche de la musique, ce *SOLO* reflète un besoin de s'affirmer davantage. En pleine pandémie, le cœur brisé, Jesse Mac Cormack décide de se confronter de près à ses blessures. Pour, forcément, se guérir, et se faire un peu mal auparavant. En résulte cet album nettement plus électronique, où se ressent l'influence d'un autre musicien canadien, Caribou. Seul, donc, mais pas tout à fait : Mac Cormack convoque personnages imaginaires et fantômes d'un passé pas si lointain, grâce à une pop lancinante, calibrée au millimètre, tâtant du côté du folk, du post-rock ou de la soul.

SOPHIE ROSEMONT

John McLaughlin

The Montreux Years

MONTREUX SOUNDS/BMG

★★★★

Géométrie variable

McLaughlin et Montreux, c'est, de son propre aveu, un demi-siècle de souvenirs débordant souvent du simple cadre musical (à commencer par l'accueil et la cuisine de son fondateur, Claude Nobs). Ce sont près de quarante ans – de 1978 à 2016 – que l'on balaie ici, avec une sélection de huit morceaux de la main même du principal intéressé, via les différentes configurations sous lesquelles il s'est présenté sur les bords du Léman : son One Truth Band en 1978, témoignage rare, la dernière incarnation du Mahavishnu Orchestra en 1984, avec Paco de Lucia en 1987, The Free Spirits en 1995, The Heart of Things en 1998, the 4th Dimension en 2016. Soit, au final, un résumé grandeur nature de la "tambouille" McLaughlin, dont la guitare est allée… humer bien au-delà du jazz.

X.B.

Get Well Soon

Amen

VIRGIN

★★★½

Et Dieu dans tout ça?

Les avantages et inconvénients de l'individualisme, ce qui nous lie ou nous divise, la poursuite du bonheur ou la sagesse des biscuits chinois, le tout mâtiné de références à des philosophes, romanciers ou thérapeutes : il y aurait de quoi partir en courant à l'énoncé du programme proposé par Konstantin Gropper, monsieur Get Well Soon à lui tout seul ou pas loin, sur ce sixième album né et concocté, comme d'autres, en pleine pandémie.
Ce serait passer à côté d'une assez sidérante mise en scène sonore. Certes, le monsieur est coutumier du fait, mais il pousse ici le bouchon encore plus loin, sa pop se drapant plus souvent qu'à son tour d'une ampleur grandiloquente aux allures cathartiques. Qu'il en soit (bien) ainsi…

X.B.

Ghost

Impera

LOMA VISTA

★★★½

Et la lumière fut!

Et de cinq albums pour les Suédois masqués. L'ascension vers la lumière continue, avec une entrée en matière détonnante de "Kaisarion", titre enjoué, qui traite malgré tout de l'assassinat d'Hypatie. Ghost joue ainsi avec les contrastes à travers *Impera,* alternant tubes dansants ("Spillways", "Griftwood"), titres plus typiquement metal ("Hunter's Moon", "Watcher in the Sky"), power-ballade ("Darkness at the Heart of My Love") et s'aventure même dans le côté progressif de la force ("Respite on the Spitalfields"). Tout en suivant la voie empruntée sur *Prequelle,* Tobias Forge creuse le sillon, en renforçant aussi bien ses côtés sombres et lumineux. Il en résulte une perle douce-amère du plus bel effet, pertinente sous tous ses aspects.

MATHIEU DAVID

© DR

Ceramic Animal

Sweet Unknown

EASY EYE SOUND/CONCORD

★★★½

Brut de décoffrage

Nouvellement signés chez Easy Eye Sound, le label de Dan Auerbach, les Pennsylvaviens de Ceramic Animal ont trouvé un havre de son et de lumière (et d'analogique !) et, surtout, une intelligence d'esprit qu'ils partagent avec les Black Keys et leur apparente simplicité. Foin d'effets, seule l'inspiration compte et, plutôt que d'absorber le son garage primitif de leur célèbre producteur, le groupe a préféré garder les pieds ancrés dans le rock psyché, efficace, rude, redoutable même, en creusant une veine toute *Sticky Fingers* 2.0 mâtiné T. Rex. Du brutal en somme, sans être hard, plutôt brut de décoffrage, avec un effet sonore plus proche d'une mise à plat de sortie de console qu'un travail hyper-léché. Ce qui relève de la prouesse !

ABEL CORROYER

Burning Heads

Torches of Freedom

OPPOSITE PROD./KICKING

★★★½

Punk à roulettes

Après une quinzaine d'albums, la scène hardcore mélodique a tremblé à l'idée de perdre son groupe phare au départ de Pierre, guitariste-chanteur de toujours, en 2018. L'album *Under Their Influence,* sorti en 2020, ne nous avait pas totalement rassurés malgré l'énergie : des reprises et un chanteur différent à chaque titre. Mais le suspens est fini : Burning Heads, le retour ! Phil, guitariste originel, reprend du service, et Fra (ex-The Eternal Youth), grand connaisseur de la bête, saisit le micro. Il ne faut pas trois titres ("Pharmageddon", "Endless Loop"...) pour comprendre que l'affaire est pliée : mélodies skate-core jouées à 200 à l'heure. Scotchés, nous sommes ; *"médusés"*, comme dit la bio. Sortez vos skates, c'est de nouveau l'heure !

SILVÈRE VINCENT

Jesper Lindell

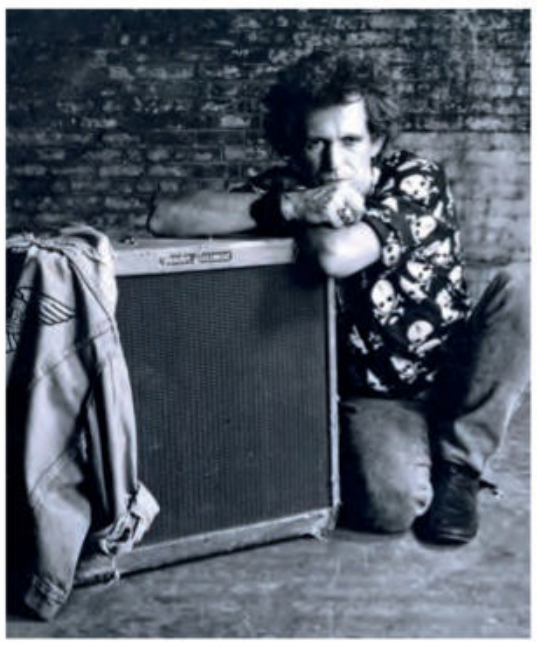
Twilights

BRUNNSVICK SOUNDS

★★★★

The Band à part...

Bien malin qui pourrait déceler à l'écoute de son timbre "rootsy" que Jesper Lindell est amené à se balader avec un passeport suédois et/ou que c'est du côté de Smedjebacken, à deux heures et demie de voiture de Stockholm, qu'il a mitonné ce second album. Beaucoup plus perspicace sera en revanche celui qui aura saisi l'amour immodéré qu'il voue à The Band, bien au-delà de sa reprise ici de "Twilight", où il va même se faire accompagner par la voix d'Amy Helm, fille de Levon, batteur de l'ancien gang qui avait jadis pris ses quartiers à Woodstock. Que sa folk lorgne ou non vers la soul, selon son inspiration, Lindell sait y mettre de l'amplitude à quasiment chaque instant, joliment relayé par un solo de guitare ici, un déboulé de piano ou d'orgue là. **X.B.**



Keith Richards

Main Offender

BMG

★★★★

Délinquant de luxe

Il y a trente ans de cela, Keith Richards y allait de son deuxième opus solo en marge de ses aventures stoniennes. Avec sa pochette sombre, très rock'n'roll outlaw, *Main Offender* allait s'avérer tout aussi réussi que *Talk Is Cheap*, même s'il ne devait pas, bizarrement, rencontrer le même succès. Épaulé par ses impeccables X-Pensive Winos (incluant le guitariste Waddy Wachtel et le batteur-songwriter Steve Jordan), mais aussi des guests comme Bootsy Collins, Maceo Parker ou Mick Taylor, Richards y délivrait pourtant une solide collection de morceaux dans ce style rock, cool et un peu loose, symbolisé par le superbe "Wicked as it Seems" et son clip en noir et blanc, filmé dans un cimetière de voitures. Ou encore l'accrocheuse "Eileen", typique de ses compositions pour les Stones, quelque part entre "Happy" et "Before They Make Me Run". Pas d'inédit studio sur cette réédition anniversaire dûment remastérisée mais, en bonus, un disque live saignant, *Winos Live in London '92,* ainsi qu'un booklet relié cuir (paroles manuscrites + photos) de quelque 80 pages, dans son édition Deluxe.

ALAIN GOUVRION

Aldous Harding

Warm Chris

4AD

★★★

Réinvention

Ne vous fiez pas au titre ouvrant ce nouvel album de la Néo-Zélandaise, "Ennui". Au contraire, elle ne va cesser de nous surprendre, en transformant sa voix, manipulant son songwriting, fouillant du côté du folk pré-Summer of Love comme de la pop british... sans omettre des hommages country. À la production, John Parish, qu'on connaît pour son travail de longue date avec PJ Harvey, qui s'est récemment illustré aux côtés de Eels. Il sait creuser au fond du puits pour en extirper l'or pur de musiciens ambivalents. L'orchestration est irréprochable, les paroles malignes... De quoi faire de *Warm Chris* l'album le plus accessible d'Aldous Harding. Ça ne va pas plaire à tout le monde, mais c'est drôlement bien troussé. **S.R.**

The Hellacopters

Eyes of Oblivion

NUCLEAR BLAST

★★★

Riff hi-fi !

Faire à nouveau hurler les guitares, sans trop se poser de questions, sans se prendre la tête à se demander pourquoi avoir attendu presque quinze ans pour remettre ça (*Head Off*, 2008) : l'objectif de la reformation que l'on n'attendait pas forcément entre les Nicke Andersson, Dregen et compagnie vient nous chauffer les oreilles dès ce "Reap a Hurricane" introductif et fait mieux qu'annoncer la couleur. Il annonce... un ouragan, un manifeste, une déclaration même. Le (gros, très gros) rock qui dépote a toujours été l'affaire de nos rotors suédois, et l'on se réjouit vite de se retrouver ainsi en terrain familier, sans bouder non plus notre plaisir quand il se décide d'emprunter des détours plus blues ou plus soul (le single "So Sorry I Could Die"). Du riff, du tempo, quelques mélodies autour : ce vide-là saura toujours nous contenter, vu d'hélicoptère ou pas... **X.B.**

© DR

Hoodoo Gurus

Chariot of the Gods

BIG TIME/EMI

★★★★

Les grands gourous

Hoodoo Gurus qui sort son dixième album studio douze ans après “Purity of Essence”, cela tient du miracle absolu. Pour beaucoup (trop) de gens, le groupe est retourné dans l’anonymat ou presque. Mais “les Gurus” étaient, à la fin des 80’s/early 90’s, à la tête d’un mouvement neo-garage australien avec les Screaming Tribesmen, les New Christs et tant d’autres des écuries Survival ou Citadel. Bref, cultissime ! Réentendre la voix légèrement nasillarde de Dave Faulkner soutenue par celle de Brad Shepherd, devant les guitares crunchies, est un bonheur retrouvé. Mid-tempos, chœurs, solos courts et efficaces, mélodies rares, tout y est : “Get Out of Dodge”, “Hang With the Girls”, “Carry On”… P....n, les Gurus sont là ! **SILVÈRE VINCENT**

Christian Lee Hutson

Quitters

ANTI-

★★★

Spleen ensoleillé

Enregistré sur bande analogique et produit par Phoebe Bridgers et Conor Oberst, qui s’y connaissent plutôt en termes de textures organiques, *Quitters* confirme le charisme du musicien californien, qui revient sur ses sources tant artistiques que géographiques ou personnelles. Et sa grande honnêteté n’exclut guère un humour volontiers autodérisionnel. Entre ballades d’une grande délicatesse (“Strawberry Lemonade”, “Sitting Up with a Sick Friend”, “Triple Axel”) et morceaux plus up-tempo (“Rubberneckers”, “State Bird”, “Creature Feature”) qui balaient toutes les angoisses devant nos portes, Christian Lee Hutson raconte d’autres vies que la sienne, tout en se livrant entièrement. Pas loin d’Elliott Smith, donc… **S.R.**

Archive

Call to Arms and Angels

DANGERVISIT/PIAS

★★★★

Désarchivage

Double album (voire trois dans sa version vinyle), 17 titres et 104 mn : la pandémie a largement inspiré le collectif londonien. Guère étonnant de sa part à bien y réfléchir, lui qui a fait son… nid créatif du chaos de la société, les ramifications qui y conduisent et l’entretiennent. Plus progressif que jamais, et notamment parce qu’il s’autorise à prendre son temps pour développer son propos comme rarement dans de telles proportions (symbolisé par les dix-huit minutes de “Daytime Coma”), *Call to Arms*… décline angoisses, aliénation, individualisme et autres déséquilibres. Par son ambition et surtout la façon dont elle est menée à bien, on s’y laisse embarquer sans réserve. Une pierre angulaire dans le parcours du groupe, pourtant déjà riche. **X.B.**

Joe Satriani

The Elephants of Mars

EARMUSIC

★★★

Décollage imminent

Le guitariste virtuose est de retour avec *The Elephants of Mars*, son déjà dix-huitième album. Rien que ça. Si la dimension aérienne des compositions s’oppose à l’évocation pachydermique du titre, on retrouve néanmoins l’attrait spatial de l’auteur du cultissime *Surfing with the Alien*. Le toucher et le phrasé de Joe Satriani, reconnaissables entre mille, sont toujours présents. Ainsi, il délecte son auditoire de pièces instrumentales tantôt émotives (“Faceless”, “Desolation”), tantôt orientales (“Sahara”, “Doors of Perception”), et lorgne même vers le futurisme (“Sailing the Seas of Ganymede”). Ainsi, cette nouvelle galette est complète, riche, voire excessive, mais délecte l’amateur de notes virevoltantes et soigneusement servies. **MATHIEU DAVID**

© DR

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus : voici ce que l'on écoute ce mois-ci.

MNNQNS
The Second Principle
Yalta/The Orchard

DE TRENT REZNOR à Philip Glass en passant par Roxy Music : voilà qui offre au groupe normand une grande liberté sonore, entre guitares électriques et synthés modulaires.

★★½

Tindersticks
Past Imperfect: the Best of Tindersticks '92-'21
City Slang

30 ANS EN 20 TITRES irradiant de la virtuosité mélodique et poétique de Stuart Staples, ainsi qu'un inédit composé pour le prochain film de Claire Denis.

★★★

Sylvia Hansel
Moselle Hillbillie
Acoustic Kitty/Kuroneko

L'ÉCRIVAINE ET musicienne assure ici la réalisation de ce nouvel album, au titre clin d'œil aux Kinks… et qui revitalise d'un seul coup le country rock garage made in France !

★★★

November Ultra
Bedroom Walls
Virgin

RÉVÉLATION ! En anglais, en espagnol ou en français, cette jeune chanteuse et multi-instrumentiste franco-hispanique a le don d'un beau folk incarné par un timbre virtuose.

★★½

Walt Disco
Unlearning
Lucky Number

CE SEXTET HAUT EN COULEUR venu de Glasgow propose un drôle de mélange de glam rock et de gothique, porté par la voix grandiloquente de James Potter.

★★½

Park
Park
Vicious Circle

NOUVEAU CHAPITRE pour François Marry, de Frànçois and the Atlas Mountains, qui s'allie au trio Lysistrata pour créer Park et cet écrin de rock clair-obscur prompt à la saturation.

★★½

Anne Paceo
S.H.A.M.A.N.E.S
Jusqu'à la nuit

SE NOURRISSANT de la transe (percussions et chants sacrés), la batteuse virtuose compose et chante, pas toujours seule, un septième album d'un jazz hypnotique.

★★½

Bart Davenport
Episodes
Tapete/Bigwax

ÉTONNAMMENT sous-estimé, ce songwriter californien revisite ici, entouré de musiciens tous plus formidables les uns que les autres, la pop orchestrale de l'âge d'or sixties.

★★★

High Pulp
Pursuit of Ends
ANTI-

CE COLLECTIF de Seattle poursuit son passionnant chemin avec ce second album aux riches influences, de Fela Kuti à My Bloody Valentine, entre jazz et shoegaze.

★★★

Daniel Rossen
You Belong There
Warp

PREMIÈRE ÉCHAPPÉE solo pour le musicien américain qui, hors de Grizzly Bear, persiste à cultiver un folk XXL, savant et intimiste, remarquablement arrangé.

★★½

SÉLECTION : SOPHIE ROSEMONT

EXPLORATION

ÉLÉGANCE DISCRÈTE

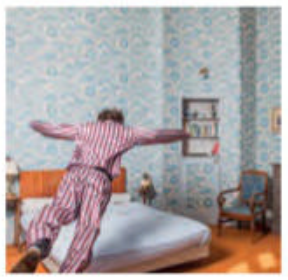
Baptiste W. Hamon
Jusqu'à la lumière
SOLEIL BLEU/MODULOR
★★★½

En 2007, Baptiste W. Hamon est encore étudiant en glaciologie et ingénierie arctique sur les terres polaires norvégiennes. Quinze ans plus tard, il sort son quatrième album. Proche dans l'écriture de Dominique A, Miossec, Nick Drake, Phil Ochs ou Graeme Allwright, Baptiste arpente, avec ses ritournelles et sa guitare acoustique en bandoulière, les prairies verdoyantes d'un folk-rock aux tonalités country. Avec son chant "à la Yves Simon" et sa maîtrise du récit, le natif de Saint-Cyr-l'École nous offre, sur dix titres, un voyage onirique et nostalgique, entre ritournelles attrape-cœurs et traits mélodiques sinueux ("Retrouvailles avec le froid", "Revoilà le soleil"). Enregistrées au printemps 2021 à Bristol par John Parish (PJ Harvey), les chansons de Baptiste W. Hamon possèdent ce mélange de grâce et d'élégance discrète, tel un Gérard Manset folk en balade sur les terres de Will Oldham.

PHILIPPE LANGLEST

Bart Davenport

© DR



Fabulous Sheep

Social Violence

BITTER NOISE

★★★★

Une disto et au lit!

Le bouton “play” engagé, il ne vous restera que quelques millisecondes pour vous éloigner des enceintes si vous n’avez pas pensé à baisser le volume. Puis finalement le laisser poussé à fond, car c’est comme ça que s’écoute ce disque rageur, pêchu, rempli d’énergie – positive –, malgré un titre qui laisse augurer des oreilles noyées d’acouphènes. Dix ans de carrière et une passion marquée pour The Clash, entre autres groupes punk rock londoniens à rythmiques plombées, le tout mis en son par l’Américain Jim Diamond (producteur de The White Stripes). Mais s’il y a la forme, le fond ne fait pas de la figuration, c’est un rock de combat, militant qui caractérise la formation biterroise, dont la ville a oublié l’existence de sa jeunesse depuis deux mandatures. Ça bastonne à tous les étages. **ABEL CORROYER**

KO KO MO

NEED SOME MO’

PIAS

★★★½

Dichotomie

L’appellation “groupe de scène” a ceci de galvaudé qu’elle trahit chaque fois l’incapacité à décrire l’unité d’un album et/ou la trop grande dichotomie entre sa jeune production et l’énergie de son live… On est d’accord. Pourtant, face à ce miroir batterie/machine à riff, ledit titre aussi honorifique que piégeux a souvent être prononcé… Sans doute parce que les Nantais empruntaient autant aux figures du blues/heavy/psyché tradi que sa forme raccourcie (un duo) rappelait d’autres formations plus contemporaines. Or, c’est précisément cette incapacité à choisir qui fait les charmes de ce 3e album, dont “Your Kiss”, “Need Some Mo’” ou encore “All Along“ ne feront plus (seulement) dire désormais que Ko Ko Mo est un “groupe de scène”. **SAMUEL DEGASNE**

Father John Misty

Chloë And The Next 20th Century

BELLA UNION/PIAS

★★★

Crooner nostalgique

Son objectif ? Qu’on écoute son album sur un rocking-chair en fumant un cigare. On rajoutera qu’on peut, de temps à autre, se lever et esquisser quelques pas de danse avec des personnages vêtus d’un smoking-nœud pap’ ou d’une robe à plumes. Ici, le Great Gatsby devient Father John Misty, fidèle à son camarade Jonathan Wilson, avec lequel il a coproduit ces onze morceaux dignes des plus grandes comédies musicales de Broadway. Sont convoqués les cuivres, les cordes, les claviers et, bien sûr, la voix de crooner de Joshua Tillman. Bien que basé à Los Angeles depuis de longues années, où il fréquente la faune arty locale avec assiduité, c’est surtout New York qu’il dessine ici, celui d’un après-guerre où tout semblait possible. Oublions le XXIe siècle ! **S.R.**

Spiritualized

Everything Was Beautiful

FAT POSSUM

★★★½

Éternité

Dans son dernier album, *And Nothing Hurt (*2018*),* Jason Pierce avait su brillamment se renouveler, oubliant pour ainsi dire les influences de son précédent opus, *Sweet Heart Sweet Light,* aux riches nuances psyché. Ce nouveau disque s’inscrit lui dans la continuité ou le mélange des deux efforts des années 2010, qui ont montré tout le talent du songwriter. Si certaines mauvaises langues estimeront qu’il a fait une synthèse de ses précédents travaux, d’autres y verront surtout un équilibre et des textures musicales novatrices, avec davantage de clins d’œil à ses travaux antérieurs, permettant justement à ce concepteur à l’intelligence aiguë de signer un ouvrage unique en son genre, manière de témoignage ultime de son esprit créatif. En seulement sept titres (dont un de plus de neuf minutes), ces symphonies de poche sont là pour durer. **A.C.**

Nine Pound Hammer

When the Shit Goes Down

ACETATE

★★★½

Comme son nom l’indique

Dès les premières mesures de “What Kind of God”, Nine Pound Hammer va droit à l’essentiel. Rejetons sudistes des Ramones et potes de comptoir des Nashville Pussy, les cinq du Kentucky font défiler, pied au plancher, les 14 morceaux de leur huitième chapelet. Chez Nine Pound Hammer, les compos ne font pas dans la dentelle, le son des guitares ressemble à une équipée sauvage suintant l’huile de vidange et les dessous-de-bras, où l’on retrouve en tête de cortège The Georgia Satellites (“2 Legged Dope”) et The Lords of Altamont (“Get the Hell Off the Farm”), rugissant comme une bande de coyotes affamés devant une muraille d’amplis Marshall. Moralité : excitante et dégraissée de toute entaille sonore superflue, cette bourrasque cowpunk, produite par Daniel Rey (Ramones), risque de faire grincer les molaires des amateurs de yoga. **P.L.**

Bryan Adams

So Happy it Hurts

BMG

★★★½

Retour vers le futur ?

D’emblée, on replonge dans le rock d’Adams façon eighties, rythmique lourde à souhait et machine à riffs, notamment par la grâce et le jeu puissant de son guitariste de longue date, Keith Scott. Et la voix, intacte, rauque, rock, puissante. Le flashback est saisissant. Dès le premier titre, on comprend que le Canadien revient aux sources et au rock qui ont fait son succès. Oubliées les années chanteur pour dames et les balades sucrées : en onze chansons, on rajeunit de trente-cinq ans et on se retrouve devant MTV à l’écouter chanter “Summer of ’69” ou “Cuts Like a Knife”. Pour son quinzième album – Bryan a désormais 62 ans –, le songwriter se rappelle les sommets musicaux qui ont taillé sa réputation de musicien (par ailleurs excellent photographe) et s’est donc réconcilié avec le rockabilly (“I’ve Been Looking for You”), le mid-tempo (“Let’s Do This”) et bien sûr le rock pur et dur (“Just About Gone”, “Kick Ass”). Un vrai retour, en somme. **A.C.**

Cypress Hill

Back in Black

BMG

★★★½

Angus Old

Cypress Hill revient drapé de noir, fêter trente-quatre ans de carrière avec un album faisant la part belle au rap des premières heures. On met de côté les expérimentations psychédéliques d’*Elephants on Acid* et les incursions metal (Prophets of Rage pour B-Real et Powerflo pour Sen Dog) et on remet le hip-hop au centre du village. La nostalgie est assumée, avec des samples d’un autre âge, notamment dans le bien nommé “The Original” et un tempo lent spécial *Stoned Riders*.
Le pouvoir évocateur de *Back in Black* est tel, qu’une demi-heure lui suffit pour vous transporter en lowrider, à observer la nuit tomber sur Los Angeles, en compagnie des champions de la West Coast.
Si Cypress Hill fixe le rétroviseur, il maîtrise suffisamment son propos pour ne jamais caler. **MATHIEU DAVID**

© DR

LES FESTIVALS SONT DE RETOUR!

Si les deux dernières années ont été marquées par la pandémie et l'annulation des grands rendez-vous de l'été, les festivals reviennent plus forts, avec une programmation détonnante.

Par SAMUEL REGNARD

AUCARD DE TOURS

The Murder Capital

TOURS EN FOLIE!

35 ans, ça se fête! Malgré la pandémie, le festival Aucard de Tours est de retour avec la pêche et l'énergie du "monde d'avant" (si si, elle existe encore!). Propulsé par Radio Béton depuis 1986, Aucard de Tours est le plus vieux et le plus aimé des festivals de musique tourangeaux, et la programmation, mettant en avant les scènes émergentes, ne déçoit en effet jamais. Pour ce cru 2022, le festival laisse place à l'éclectisme, avec du hip-hop (Hugo TSR, Svinkels, qui prépare son ultime tournée, mais aussi Sheldon), des sonorités plus électro (Tigre Bleu, Mezerg, Mansfield.TYA) et bien sûr du rock, sous tous ces aspects (The Murder Capital, Beach Youth et Stuffed Foxes en tête). Vous l'aurez compris, des concerts avec de folles énergies se préparent pour cet été au festival Aucard de Tours. Tous genres confondus, une règle d'or : (re)foutre le bordel! Le festival, qui se déroulera au cœur du parc de la Gloriette, entend reprendre goût à la fête en mêlant les saveurs, le tout en plein air. Plus de noms à venir très bientôt!

Stuffed Foxes

AUCARD DE TOURS
Du 7 au 11/6 - **Tours**
EZ3kiel - Mezerg - General Elektriks - Hugo TSR - The Murder Capital - Svinkels - Kokoko! - Aloïse Sauvage - Burning Heads - Sheldon - Cheap House - Stuffed Foxes - Péniche - Tigre Bleu - Beach Youth - Mansfield.TYA - LFC - Birdstone...

FESTIVAL ZIKAMETZ
1/4 - Lulu Van Trapp - Irène Drésel - Ian Caulfield - Structures - Stuffed Foxes - La Houle...

SHAME
1/4 - **Paris** - Bataclan

WE ARE SCIENTISTS
1/4 - **Paris** - Le Petit Bain

DELGRES
1/4 - **Rennes** - Cabaret botanique

ECHO & THE BUNNYMEN
1/4 - **Paris** - Casino de Paris

A PLACE TO BURY STRANGERS
1/4 - **Paris** - Trabendo

CASEY LOWRY
1/4 - **Paris** - Point Éphémère

LES TROIS FROMAGES/THE RUMJACKS
1/4 - **Angers** - Chabada

WE HATE YOU PLEASE DIE/ JOHNNIE CARWASH
1/4 - **Alençon** - La Luciole

HOWLIN' JAWS
1/4 - **Angers** - Joker's Pub
2/4 - **Brest** - Carène (première partie de The Limiñanas)
Après avoir goûté au rockabilly, le trio français a viré vers les 60's, piochant avec leur album *Strange Effect*, dans les sonorités des Kinks, Small Faces et le early Who. En live, le voyage dans le temps est total, teinté d'un blues

© DAVID WOLFF - PATRICK/WIREIMAGE/ JULIEN_PHILLIPS/ CHELSEA LAUREN/WIREIMAGE _ CHARLES CAVE

nostalgique mais franchement revitalisant.

H-BURNS & THE STRANGER QUARTET
2/4 - **Bonnieux** - Maison du livre et de la culture
8/4 - **Liffré** - Festival Mythos

ENCORE FLOYD (TRIBUTE LIVE BAND)
2/4 - **Joué-lès-Tours** - Espace Malraux

ROCKENSTOCK FESTIVAL
2/4 - **Châlons-en-Champagne** - Bandit Bandit - Johnny Mafia - It It Anita - The Wipes...

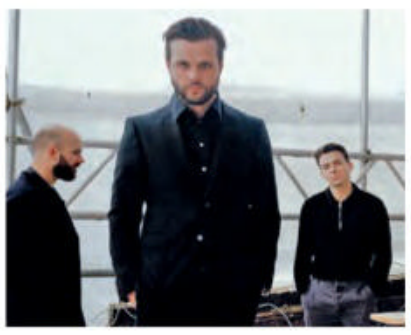
EMILY JANE WHITE
2/4 - **Paris** - La Boule noire

SEA GIRLS
2/4 - **Paris** - Le Nouveau Casino

CHUBBY AND THE GANG
2/4 - **Paris** - Les Étoiles

ECHOES AND MORE
2/4 - **Paris** - Bus Palladium

MIDLAKE
3/4 - **Paris** - L'Alhambra



WHITE LIES
7/4 - **Paris** - Trabendo
Le groupe de post-punk britannique est de retour et réserve toute son énergie pour la scène, en travaillant sur des synthés, des nappes électroniques ou des sonorités 80's. Depuis le confinement, White Lies a été forcé de bosser séparément pour la première fois et un nouvel album est né : *As I Try Not to Fall Apart*. Un disque à la fois rock, électro-pop teinté de funk groovy.

PORRIDGE RADIO
3/4 - **Paris** - La Boule noire

METRONOMY
4/4 - **Lille** - Zénith
5/4 - **Rennes** - Liberté
6/4 - **Paris** - Zénith
8/4 - **Montpellier** - Zénith

STILL CORNERS
4/4 - **Lille** - Aéronef
5/5 - **Paris** - La Maroquinerie

LLOYD COLE
5/4 - **Ris-Orangis** - Le Plan

BODEGA
6/4 - **Paris** - La Maroquinerie

THE BETHS
7/4 - **Paris** - Point Éphémère
8/4 - **Lyon** - Le Marché Gare

ROCK IN ÉVREUX

The Offspring

The Last Internationale

ÉCLECTISME EST LA RÈGLE

En associant rock, électro, urbain, en mixant nouveaux talents, découvertes locales, artistes français et internationaux confirmés et DJ qui cartonnent, l'édition 2022 de Rock in Évreux étonne et prend un sacré pari. Fini "Rock in Chair", l'événement de remplacement (Covid oblige), à l'époque où danser debout n'était plus vraiment autorisé... The Offspring, Superbus ou encore IAM ont de nouveau répondu présent pour ce retour en grande pompe : les vendredi 24, samedi 25 et dimanche 26 juin feront bousculer les foules et seront *"trois jours pour célébrer le brevet, le bac, les examens de fin d'année, les amours naissants, les amitiés qui durent, pour retrouver ses potes, ses collègues et célébrer en famille la musique avec l'avènement de l'été,* promet l'équipe du festival. *Participer au premier festival normand de la saison d'été, c'est partager ensemble de bonnes vibrations!"* Pour le coup, on veut bien les croire. Cette fois-ci, c'est la bonne.

ROCK IN ÉVREUX
Du 24 au 26/6 - **Évreux**
The Last Internationale - Mosimann - Bakermat - Superbus - PLK - Klingande - The Offspring - Lilly Wood and the Prick - IAM...

Agenda

CHARLOTTE CARDIN
7/4 - **Paris** - Le Trianon

LULU VAN TRAPP
7/4 - **Paris** - La Maroquinerie

WHITE LIES
7/4 - **Paris** - Trabendo

MNNQNS/UNSCHOOLING
7/4 - **Hérouville-Saint-Clair** - Big Band Café

KO KO MO/OTTIS CŒUR
7/4 - **Savigny-le-Temple** - L'Empreinte

J.E. SUNDE
8/4 - **Bourgoin-Jallieu** - Les Abattoirs
20/4 - **Montpellier** - Le Rockstore

IT IT ANITA
8/4 - **Bordeaux** - I Boat

JAWHAR
8/4 - **Paris** - Café de la danse

PETER VON POEHL
8/4 - **Saint-Étienne** - Le Fil

FESTIVAL CHORUS - **Boulogne-Billancourt** - La Seine Musicale
9/4 - Disiz - IAM - Kalika - Structures - David Walters - Oracle Sisters - The Doug...
10/4 - Yseult - Zola - November Ultra - Roméo Elvis - Camélia Jordana...

THE WAR ON DRUGS
9/4 - **Paris** - L'Olympia

EN ATTENDANT ANA/PENELOPE ISLES/ PSYCHODELIA
9/4 - **Paris** - Petit Bain

LOS BITCHOS
9/4 - **Paris** - La Maroquinerie

CURRENT JOYS
9/4 - **Paris** - La Boule noire

FONTAINES D.C.
10/4 - **Lille** - Aéronef
11/4 - **Paris** - L'Olympia

MADISON BEER
10/4 - **Paris** - L'Olympia

SAINT MOTEL
10/4 - **Paris** - La Maroquinerie

THE DEAD SOUTH
11/4 - **Paris** - La Cigale

METZ
11/4 - **Lille** - Aéronef

BIGGER
12/4 - **Paris** - La Maroquinerie

JENNY HVAL
13/4 - **Paris** - La Gaîté lyrique

FENG SUAVE
13/4 - **Paris** - La Boule noire

SOLIDAYS

Skip the Use

POP & LOVE!

À la sortie de la crise sanitaire (enfin ?), Solidays peut se vanter d'être un des acteurs incontournables de l'ouverture de la saison des festivals en France. L'événement parisien, qui à chaque édition brasse large et vise toute la fine fleur de la scène pop française, fait perdurer sa lutte contre le sida sous les couleurs éclatantes d'un arc-en-ciel. Niveau line-up, la communauté LGBTQI+ est mise en valeur par Eddy de Pretto, Suzane et Emma Peters – qui, par chance, se produiront la même journée, soit le dimanche 26. Côté têtes d'affiche, il y aura de quoi faire : les Black Eyed Pas, Niska, Damso, ou encore le duo Justice, présent pour un DJ set inédit, répondent présents. Comme d'habitude, Solidays prend le parti de laisser la musique respirer en organisant des conférences et des débats centrés autour de la précarité, de la santé et de l'environnement. Que demander de plus, pour le plaisir du retour de la belle saison ?

SOLIDAYS
Du 24 au 26/6 - **Paris-Longchamp**
Polo & Pan - Sopico - Emma Peters - Pongo - November Ultra - M - Niska - Black Eyed Peas - Meute - Justice DJ Set - 47Ter - Victor Solf - Oboy - Gaël Faye - Gazo - Skip the Use - Suzane - Folamour - PLK - Eddy de Pretto - Mezerg - Structures - Black Pumas - Damso - Yseult - Rilès - Feu! Chatterton - Boris Brejcha - Stéphane - Rone Solo - Orelsan - Soso Maness - The Murder Capital...

Black Eyed Peas

© DAVID WOLFF - PATRICK/WIREIMAGE/ MICHAEL CAMPANELLA/REDFERNS

GHOST
18/4 - **Paris** - AccorHotels Arena
Il y aura tout, le look, bien sûr, l'ambiance, évidemment et le son ! Leur hard rock saupoudré de saveurs pop a permis à la formation suédoise de capter un public qui s'élargit de jour en jour. Jadis ésotérique, désormais au sommet, et à travers des hits irrésistibles tels que "He is" ou "Rats", le groupe revient aujourd'hui avec un nouvel album à défendre sur scène. Amen.

NATALIA M. KING
13/4 - **Paris** - New Morning
14/4 - **Arles** - Cargo de Nuit

DRY CLEANING
13/4 - **Tourcoing** - Le Grand Mix

MOTORAMA
14/4 - **Paris** - Trabendo
16/4 - **Nantes** - Le Ferrailleur
19/4 - **Lyon** - Le Sonic

SLIFT
14/4 - **Villeurbanne** - Transbordeur

VEIK/SNAPPED ANKLES
15/4 - **Paris** - Le Petit Bain

TRICKY
15/4 - **Tourcoing** - Le Grand Mix
21/4 - **Paris** - Trianon

MILES KANE
16/4 - **Reims** - La Cartonnerie
21/4 - **Lille** - Aéronef
26/4 - **Strasbourg** - La Laiterie
28/4 - **Paris** - L'Olympia
Depuis 2011, le dandy anglais s'est avéré assez prolifique, produisant quatre albums solos et deux disques en compagnie de son pote Alex Turner, sous le nom de The Last Shadow Puppets. Fort d'une nonchalance terriblement séduisante et d'une musique irrésistible et exaltante, Miles Kane prépare son show le plus excitant.

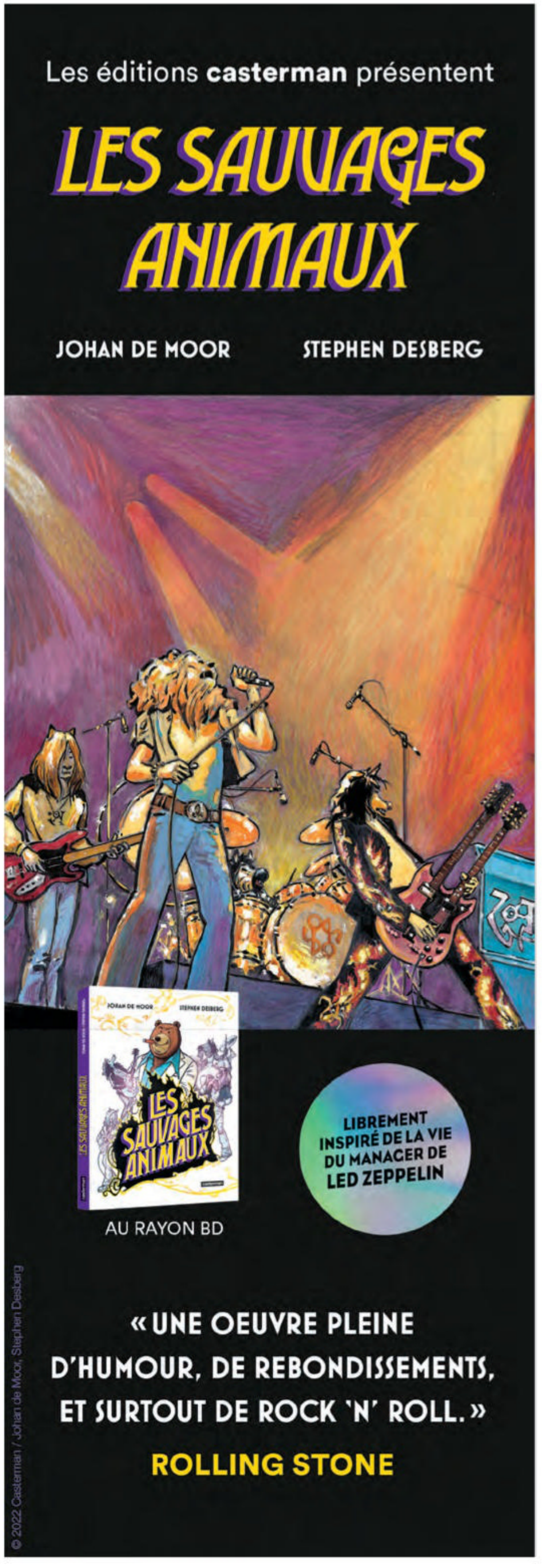
THE PICTUREBOOKS
17/4 - **Paris** - La Maroquinerie

SPARKS
19/4 - **Paris** - Casino de Paris

MUSTII
19/4 - **Paris** - La Boule noire

FRANZ FERDINAND
20/4 - **Paris** - Zénith
4/5 - **Dijon** - Zénith
6/5 - **Lille** - Zénith
7/5 - **Rouen** - Zénith
Le groupe écossais est de retour avec un disque best of événement, dédié aux fans de la première heure... accompagné de sa tournée des Zénith en France ! Un rendez-vous incontournable, rien que pour le titre explosif "Take Me Out", presque l'hymne rock de ces quinze dernières années, point culminant de la performance live.

GRANDADDY
20/4 - **Paris** - Trianon
21/4 - **Lille** - Aéronef



GUITARE EN SCÈNE

Jeff Beck

AU NOM DE LA GUITARE

"*Petites tailles, grosses pointures!*" écrivent les organisateurs du festival Guitare en scène, heureux de dévoiler – partiellement – l'affiche du cru 2022. L'événement, situé à la frontière avec la Suisse, à vingt minutes de Genève, compte bien redorer son blason en proposant un line-up régi par la maîtresse guitare, par pur plaisir de la musique rock, et Beth Hart, amoureuse du lieu et bien présente d'ajouter : "*Ce n'est pas une grosse machine, c'est juste fait pour la musique, être ensemble, et profiter de la vie.*" Comme pour chacune de ses éditions, Guitare en scène invite des grandes pointures, tout en gardant cet esprit "familial", en cercle serré, à petite échelle. Cette année, quelques chanceux auront la chance d'applaudir Airbourne, The Prize, Laura Cox, Ben Harper, Deep Purple ou encore Nik West et Last Train. Soyez vifs : étant donné la renommée de nombre des musiciens présents, notamment Jeff Beck, et les places limitées à 5000 personnes par concert, on ne peut que vous conseiller de réserver vos billets le plus tôt possible… Vous êtes prévenus !

GUITARE EN SCÈNE
Du 13 au 17/7 - **Saint-Julien-en-Genevois**
Jeff Beck - Airbourne - Ben Harper & The Innocent Criminals - Deep Purple - Black Label Society - Beth Hart - Last Train - Huriah Heep - Nik West - Laura Cox…

Ben Harper

TINDERSTICKS
27/4 - **Paris** - Grand Rex
Pour ce live inédit, Tindersticks joue la carte de l'émotion, le groupe fêtant ses trente ans de carrière. Pour l'occasion, il sera accompagné d'un orchestre symphonique, l'aidant à retracer ses plus grands titres, tout en apportant une touche toujours plus grandiose. Immanquable, vous dites ?

JAZZY BAZZ
21/4 - **Paris** - La Cigale

ANDY SHAUF
21/4 - **Paris** - Trianon
22/4 - **Rouen** - Le 106
Le nocturne *The Neon Skyline* et le mélancolique *Wilds*, sorti à l'automne dernier, donnent à Andy Shauf cette posture toute particulière de troubadour folk au songwriting plus que jamais à fleur de peau. En concert, la magie prend et un moment de grâce, tout en retenue, en découlera certainement, particulièrement entre les murs du Trianon.

LE PRINTEMPS DE BOURGES
Du 19 au 24/4
Dutronc & Dutronc - Charlotte Cardin - Meskerem Mes - Jacques - Lewis Ofman - Glauque - Alewya - Rover - Last Train - Lysistrata - Life - Unschooling - Lime Garden - François Atlas - Eddy de Pretto - Fishbach - Clara Luciani - IAM - Juliette Armanet - Life - Lujipeka…

INHALER
21/4 - **Paris** - Trabendo

THE DRUMS
23/4 - **Paris** - Trabendo

HAND HABITS
23/4 - **Paris** - Hasard ludique

JOE SATRIANI
25/4 - **Villeurbanne** - Transbordeur
26/4 - **Reims** - La Cartonnerie
27/4 - **Strasbourg** - La Laiterie
28/4 - **Clermont-Ferrand** - La Coopérative de mai

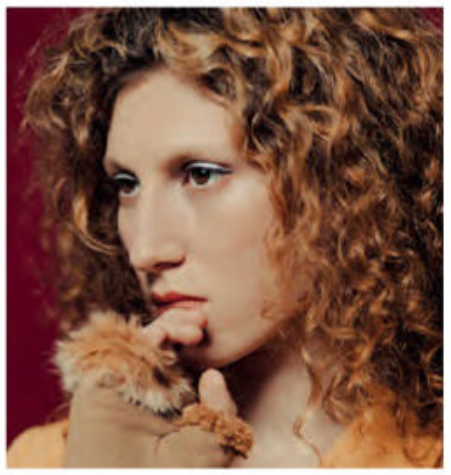
FRANK TURNER
27/4 - **Paris** - Trabendo

BONOBO
28-29/4 - **Paris** - Le Centquatre

MATT BERNINGER
30/4 - **Paris** - Le Badaboum

SEASICK STEVE
30/4 - **Strasbourg** - La Laiterie

© RICK KERN/WIREIMAGE - LANDS MUSIC AND ARTS FESTIVAL AT GOLDEN GATE PARK - COLIN MEDLEY



SQUIRREL FLOWER
4/5 - **Paris** - Le Hasard ludique
L'américaine Ella O'Connor Williams a grandi au sein d'une famille de musiciens. Elle a trouvé sa propre voie, proposant une musique éthérée et chaleureuse, à la profondeur émotionnelle sans pareille. En live, toute la puissance de ses créations se déploie dans un torrent de guitares. Son récent EP, *Planet (i),* sorti en 2021, met à l'honneur les leftovers de son dernier long format.

MOGWAI
7/5 - **Paris** - Salle Pleyel
Prolifique à souhait depuis un quart de siècle, tant son parcours est rythmé autant par les albums que par les participations à des projets liés au le septième art, Mogwai est décidément un groupe à part, fer de lance de la "nouvelle" scène post-rock britannique. Vingt-cinq ans de carrière, ça se fête, et en live s'il vous plaît ! Un retour scénique porté par un somptueux dixième album, *As the Love Continues*.

LEIF VOLLEBEKK
9/5 - **Paris** - Point Éphémère
Des touches délicates de piano, une voix tantôt éraillée, tantôt de miel… Le canadien Leif Vollebekk, notamment révélé en première partie de Half Moon Run, est de retour en tête d'affiche cette fois-ci, un an après la sortie de son album *New Ways*. Un show intimiste à prévoir, où chaque soupir vient caresser l'oreille du spectateur.

FOALS
16/5 - **Paris** - Zénith
Les poulains rockeurs de Foals, désormais en trio, annoncent la sortie de *Life Is Yours,* leur prochain album studio, prévu pour le 17 juin. Pour ce retour en fête, franchement moulé dans la pop, Foals officiera à nouveau au Zénith de Paris, histoire de rassembler le plus de fans possible, fort de singles addictifs aux riffs acérés et aux refrains accrocheurs.

MAMMOTH WVH
25/6 - **Paris** - L'Élysée-Montmartre
26/6 - **Clisson** - Hellfest
Wolfgang Van Halen, qui prend ici le nom de scène Mammoth WVH, assure l'héritage de son célèbre père et celle de la scène rock des 90's, dans un album éponyme tonitruant, sorti l'an dernier. C'est donc une sensibilité propre à Wolfgang qui se dégage de ce premier opus, même s'il n'oublie pas de rendre hommage à son paternel via le titre "Distance". La formation live s'annonce remarquablement heavy. La relève dans la famille Van Halen est assurée ? On se plaît à le penser.

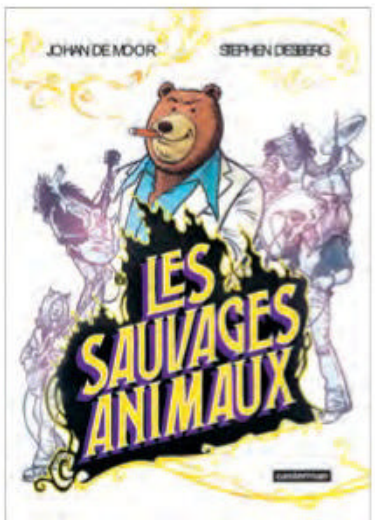
GARY CLARK JR.
26/6 - **Paris** - L'Olympia
Le guitariste texan fait exploser son blues pour mieux clamer, avec force, son identité et un parcours atypique. Son dernier album, *This Land,* manière d'hommage au "This Land Is Your Land" de Woody Guthrie. Bonne nouvelle, il est actuellement en studio pour donner naissance à son prochain opus. Compte tenu de l'actualité, il s'annonce déjà brûlant…

CALEXICO
12/5 - **Paris** - Trianon
Depuis plus de vingt ans, les disques de Calexico flottent dans le désert de l'Arizona, nous transportant sous un soleil de plomb. Pas de frontières ici. Le duo s'inspire des musiques du monde et de ses collaborations, avec Sam Beam (Iron & Wine), Douglas McCombs (Tortoise), Neko Case… pour proposer des thèmes reposant sur une americana sauce cumbia !

B.D.

NO QUARTER

Stephen Desberg et Johan de Moor s'inspirent librement de la vie de Peter Grant, manager de Led Zeppelin, et revisitent l'ascension du groupe.



Les Sauvages Animaux

SCÉNARIO Stephen Desberg

DESSIN Johan De Moor

ÉDITIONS Casterman

★★★★

Une évocation joyeuse des années septante par Stephen Desberg, scénariste belge à succès, et Johan de Moor, ex-assistant d'Hergé, déjà auteurs de "La Vache", série d'enquêtes cultissime parue en 1992. Peter Grant en ours, Robert Plant en lion, Jimmy Page en loup, John Bonham en zèbre… dans un monde d'humains trop humains.

PAR LORAINE ADAM

Stephen Desberg, c'est donc vous l'instigateur de cette aventure ?
Après une vingtaine d'années de BD très classiques, j'ai eu envie de changer, de faire des choses plus personnelles, et la musique a toujours été importante pour moi. J'avais très envie d'écrire cette histoire sur un groupe de rock mythique et de faire découvrir ce manager au grand public. J'en ai parlé à Johan De Moor, mon vieux complice, qui a tout de suite accepté ce truc un peu hybride.

Quel a été votre postulat ?
Je voulais que ce soit vu de l'intérieur, du point de vue des musiciens. Ce manager, seul envers et contre tous, a bien entretenu sa légende. Il leur a tout appris, les leads, le merchandising, comment s'habiller… Mais ce n'est pas un document sur l'époque, c'est l'atmosphère, l'intention, l'énergie qui importent ici. Le réalisme ne nous intéresse pas, c'est ce qu'on en fait qui compte. Ce n'est pas une BD sur un groupe, mais une BD qui parle de musique.

Que représentent les années 1970, pour vous ?
Une forme de libération, la joie, le désir, de ces années-là, qu'on a bien connues, Johan et moi, et que nous voulions partager. Avec nos petits clins d'œil à nous. On avait envie de remettre de l'humour dans notre travail.

Johan de Moor est une vieille connaissance…
Dans les années 1960, nous étions dans le même collège de curés, où nous faisions partie de la chorale, avec laquelle nous sommes allés plusieurs fois à l'étranger. En Angleterre, on a chanté devant le grand compositeur Benjamin Britten, qui nous a dit que nous étions vraiment très mauvais !

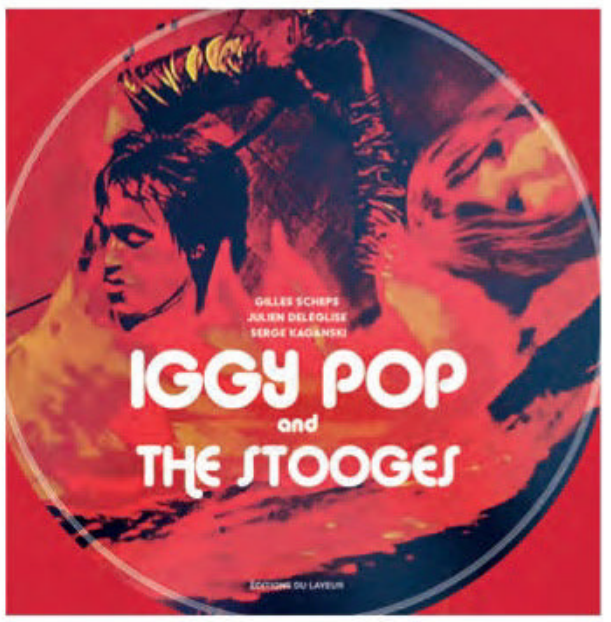
Dans quel environnement musical avez-vous grandi ?
Ma mère faisait du chant classique. Enfant, je n'aimais pas le rock, mais mon frère en écoutait. À l'adolescence, cette musique-là m'a parlé, les Beatles sont arrivés… Et comme on habitait à côté d'une grande salle de concert, j'ai vu beaucoup de groupes anglais et américains qui passaient dans ces années-là.

Vous avez vu Led Zeppelin ?
Je les ai vus deux fois à Bruxelles. J'ai toujours aimé ce genre de musique. Led Zeppelin ne s'écoute pas avec nostalgie. Ça rappelle des souvenirs à certains, mais mes fils de 19 ans continuent de l'apprécier.

Vous avez un temps hésité entre BD et musique…
J'ai fait partie d'un groupe pendant deux ans. J'étais claviériste et je chantais en anglais des reprises de Led Zeppelin, entre autres. Un jour, un label m'a proposé un contrat pour continuer en solo, mais j'ai refusé. Je suis un peu timide, donc quand je joue, je suis complètement dans ma bulle, et en public ça n'est pas possible. Je n'ai jamais regretté d'avoir choisi la BD, je savais dès le départ que je ne pouvais pas mener les deux de front. Mais, je continue à jouer pour moi, surtout la nuit, quand je travaille.

Sur quoi travaillez-vous actuellement ?
Toujours avec Johan, nous préparons une biographie de Frank Sinatra… avec Lana Turner et tous les autres. La vie de ce démocrate convaincu qui a fini en républicain raciste m'interpelle. Cette époque m'est familière. Mon grand-père américain possédait une salle de cinéma à Cleveland. Mon père travaillait pour Metro-Goldwyn-Mayer, où il s'occupait de la distribution des films au Benelux. J'ai beaucoup de photos de lui avec Barbara Stanwyck ou Robert Taylor…

IGGY ROCKS!



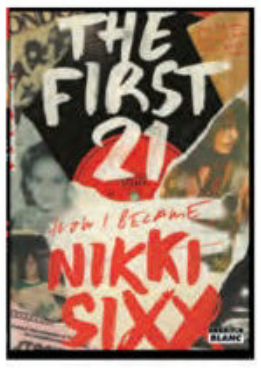
Iggy Pop and the Stooges
AUTEURS Gilles Scheps, Julien Deléglise, Serge Kaganski
ÉDITIONS Le Layeur
★★★

L'EXPERT EN LA MATIÈRE, Gilles Scheps, et les journalistes Julien Deléglise et Serge Kaganski : il fallait bien trois hommes pour venir à bout de l'incandescent corpus d'Iggy Pop et des Stooges. Sans être pléthorique, il reste toujours aussi intense et inflammable, plus de cinquante ans après ses débuts. *"Plus radicaux que les Stones, plus sexy et sexuels que le Velvet, plus brutaux que les Who, plus minéraux et minimalistes que les métalleux (...) tels étaient les Stooges, de Motor City !"*, s'enthousiasme Serge Kaganski.

Fidèle à cette collection qui remonte le fil du temps en décryptant chaque parution de l'artiste musical qu'elle raconte, jusqu'au moindre live obscur, ce livre brille par sa précision et ses connaissances concernant l'"Iguane" et les furieux Stooges. Pour ne rien gâcher, il est très richement illustré - mention spéciale pour ces affiches d'Iggy et de Bowie en tenue d'Adam, le premier ne se souciant évidemment guère de cacher ses parties génitales.

SOPHIE ROSEMONT

UNE JEUNESSE ROCK



The First 21
AUTEUR Nikki Sixx
ÉDITIONS Camion Blanc
★★½

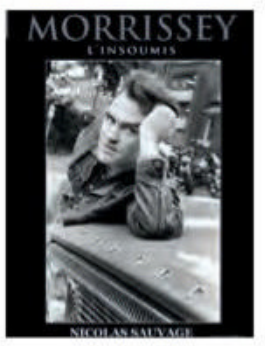
***"SI VOUS JOUEZ** avec le feu, ça peut mal finir. Nous, on kiffe."* Sacré Nikki. Après le succès de *The Heroin Diaries* (2007), le bassiste de Mötley Crüe a repris sa plume durant les premiers confinements pour, cette fois, raconter sa jeunesse. Et quelle jeunesse ! Le rockeur s'y autoanalyse en revenant aux sources siciliennes de sa famille, très tôt monoparentale et nomade, en passant par la découverte des addictions comme de la basse... Certaines anecdotes sont savoureuses, comme la moquette à poils longs du sol de l'appartement de sa mère, laquelle a compté Richard Pryor parmi ses amants ! Et si, parfois, on frôle le développement personnel (*"Laissez-vous aller. Restez ouvert. Ayez toujours un carnet à portée de main"*...), Nikki Sixx ne perd jamais de sa gouaille. **S.R.**

PUNK MANITOU STORIES

LE SOUS-TITRE EST JUSTE : Malcolm McLaren (1946-2010) n'en a pas loupé une lorsqu'il s'agissait de prendre la mauvaise décision ou de provoquer souvent tous ceux qu'il croisait. *"Better a spectacular failure, than a benign success"* : telle est son épitaphe. Or, sans lui, la révolution punk n'aurait pas connu la même flamboyance. S'il a déjà un flair certain avant sa rencontre avec Vivienne Westwood, c'est à ses côtés qu'il va construire l'imagerie punk, et surtout les Sex Pistols... C'est ce que raconte cette bande dessinée haute en couleur, concentrée sur ses jeunes années, aussi déjantée que son sujet plus vulnérable qu'il n'y paraît, allergique à l'autorité dès l'enfance. De quoi saisir tout le charme ambigu de McLaren. **S.R.**

Malcolm McLaren, l'art du désastre
AUTEURS Manu Leduc, Marie Eynard, Lionel Chouin
ÉDITIONS Futuropolis
★★½

MOZ STORY, L'AUTRE HISTOIRE

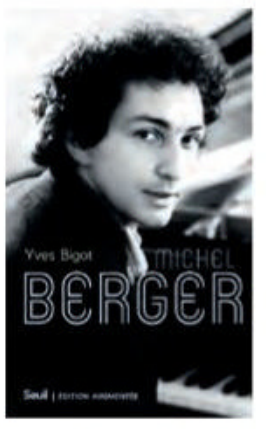


Morrissey l'insoumis
AUTEUR Nicolas Sauvage
ÉDITIONS Camion Blanc
★★★

L'ENFANCE À MANCHESTER, dans une famille dysfonctionnelle d'origine irlandaise, la passion pour la littérature, de Shelagh Delaney à Oscar Wilde, les révélations Sparks et New York Dolls, le premier concert devant une vingtaine de personnes, en 1982, les premiers titres des Smiths, les derniers disques solos parasités par ses sorties polémiques... Dans tous les cas, Morrissey n'a jamais rien fait d'autre que d'envisager le public à rebrousse-poil. *"Personnage clivant à l'humour corrosif, végétarien intransigeant, romantique torturé volontiers provocateur, traditionaliste incompris ou star essoufflée ?"* s'interroge Nicolas Sauvage, spécialiste de la brit pop dans ses grandes largeurs, qui signe une biographie très réussie du "Moz". **S.R.**

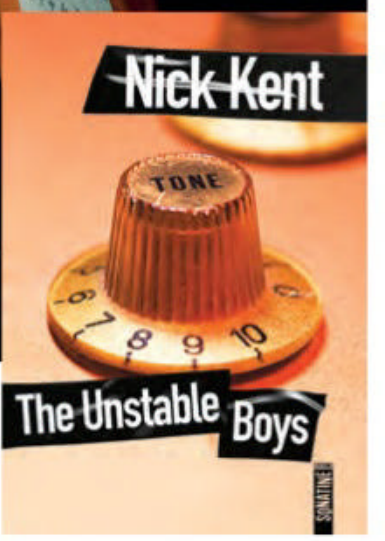
LE PRINCE BERGER

MALGRÉ DES MOMENTS d'euphorie créative et de bonheurs personnels, la vie de Michel Berger a été un grand roman dramatique. De quoi nourrir une musique entre pop et chanson, infiltrée de rock'n'roll et de soul, qu'il a toujours aimés. Ce groove que l'on reconnaît à la première minute, Yves Bigot le décrypte comme peu d'autres : *"La syncope marquée, avec ce martèlement et ce tempo funky volontairement bancal."* Car le journaliste, producteur et écrivain français a bien connu l'auteur du "Paradis blanc", qu'il a plusieurs fois interviewé des années 1980 à son décès, en 1992. En résulte une passionnante biographie, riche aujourd'hui d'une nouvelle édition. À la fois foisonnante et fluide, la narration est ponctuée d'interventions des proches du musicien. Essentielle pour non seulement découvrir, mais aussi aimer Michel Berger. **S.R.**



Michel Berger
AUTEUR Yves Bigot
ÉDITIONS Seuil
★★★

© DR



KILL YOUR IDOLS

Le légendaire rock-critic Nick Kent se lance dans le roman, et réussit une irrésistible et grinçante comédie.

PAR PHILIPPE BLANCHET

The Unstable Boys

AUTEUR	Nick Kent
ÉDITIONS	Sonatine

★★★★

“L’HOMME QU’ON APPELAIT The Boy avait grandi à l’époque où sévissaient des énergumènes frimeurs et toqués comme Screaming Lord Sutch ; il mettait donc un point d’honneur à en faire des tonnes pour amuser la galerie. Mais, privé de musiciens pour accompagner ses singeries, son numéro était rapidement devenu pathétique. À l’occasion il proclamait la création d’un nouveau groupe dont il était le leader. Une semaine plus tard, il s’était débarrassé des musiciens et, après avoir réussi à extorquer une confortable avance à un directeur de label crédule, il disparaissait pendant six mois dans une contrée lointaine, genre l’Australie, pour se dorer la pilule sans craindre les représailles.”

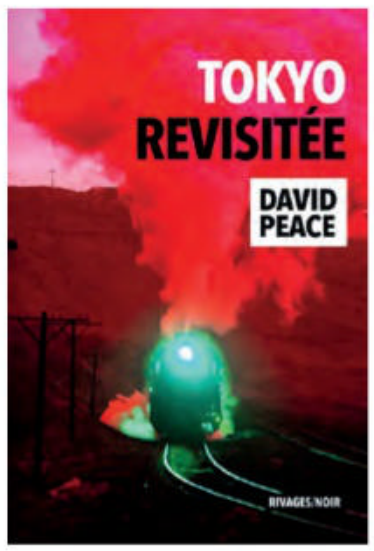
L’illusion n’avait pas duré longtemps. En 1966, les Unstable Boys entraient dans le top 5 des charts anglais avec un titre dans le droit fil des Rolling Stones ou des Pretty Things, “Dark Waters”. Mais deux ans plus tard, le groupe explosait. Le guitariste et auteur-compositeur Ral Coombes, véritable musicien, partait vers une carrière solo. Le chanteur, surnommé The Boy, une authentique crapule, s’embarquait de son côté dans une existence aussi pathétique qu’erratique, faite d’arnaques et de supercheries en tout genre. Quarante ans plus tard, les choses étaient loin de s’être arrangées. Alors que Coombes vivait de ses royalties du côté d’Amsterdam, The Boy, à 70 printemps bien sonnés, fuyait la mafia russe, dernier rebondissement d’une vie de loser dépravé. C’est alors que l’ex-rock star apprit qu’un romancier à succès, fan des Unstable Boys depuis sa jeunesse, préparait un rockumentaire sur le groupe. Et qu’il décida d’aller sonner à sa porte, avec la ferme idée de s’incruster et de le piller…

Après deux ouvrages absolument incontournables sur le rock, *The Dark Stuff* (1994) et *Apathy for the Devil* (2010), on n’attendait pas forcément Nick Kent sur le terrain du roman. Ce livre est donc une surprise. Une belle surprise même. L’idée de départ de cette grinçante et fort réjouissante fiction est aussi simple que renversante : imaginez que la star que vous adulez depuis la nuit des temps sonne un jour à votre porte. Le rêve de n’importe quel fan ! Sauf évidemment si l’idole en question se révèle progressivement être un pauvre type mégalo, aigri, défoncé et méchant, solidement vissé dans votre canapé, avec un œil sur votre compte bancaire…
À partir de cette situation digne du scénario d’un film de Losey, version trash-punk – qui fait le cœur de ce roman – Nick Kent déroule une réjouissante comédie humaine, option cuir, dope et illusions perdues. On croise beaucoup de monde au fil des pages de l’histoire des Unstable Boys, à commencer par le fantôme de Vince Taylor, dont la figure toxique a inspiré à Kent le personnage même de The Boy. Il serait d’ailleurs naïf de penser que, d’un bout à l’autre de ce livre, selon la formule consacrée, “toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé soit purement fortuite”. Nick Kent multiplie avec malice les clins d’œil (dès les premières pages les batteurs tombent, comme dans un *Spinal Tap* mid-sixties), les allusions à des scènes vécues par l’auteur (un spectaculaire “Spaghetti Incident”, provoqué par Keith Moon dans un de ses délires destructeurs), et un incessant et très jouissif name-dropping musical, sans un instant sacrifier au fil tendu de son récit. Bien au contraire. Et on se régale. Le “roman rock” est généralement un genre ingrat et casse-gueule. Avec *The Unstable Boys*, Nick Kent vient de brillamment prouver le contraire. ®

© DR

TOKYO TAPES

L'Anglais David Peace clôture sa monumentale trilogie criminelle dédiée au Japon d'après-guerre par un lancinant roman noir.



Tokyo revisitée
AUTEUR David Peace
ÉDITIONS Rivages/Noir
★★★★

TOKYO, le 5 juillet 1949, Shimoyama, le président des chemins de fer japonais, disparaît mystérieusement, alors qu'il venait d'annoncer une immense vague de licenciements à travers le pays. Son corps sera retrouvé la nuit suivante, horriblement démembré, sur les rails de la ligne Jōban. Suicide ? Meurtre ? Dans le Japon occupé de l'après-guerre, où le Commandement suprême des forces alliées vient de déclarer le Parti communiste hors la loi, une longue enquête commence… Durant les années 2000, l'écrivain anglais David Peace, déjà auteur entre autres du fascinant *Quatuor du Yorkshire,* s'attaque à une vaste fresque sur le Japon vaincu, à travers une ambitieuse trilogie basée sur des faits divers sanglants ayant marqué cette époque.

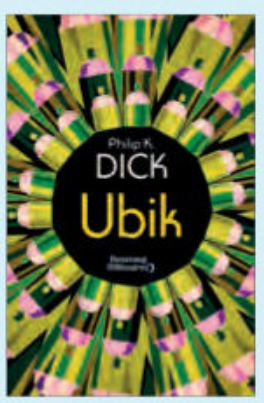
Tokyo année zéro, en 2007, puis *Tokyo ville occupée* deux ans plus tard, surprennent alors par leur puissance romanesque, la complexité de leur construction et un tourbillon stylistique aussi brillant qu'inédit. Depuis, on attendait le troisième et dernier volet. Il arrive aujourd'hui avec ce brillantissime *Tokyo revisitée* – roman-fleuve très abouti, allant des tensions provoquées par l'occupation américaine à la mort de l'empereur Hirohito, qui n'est pas sans rappeler les pages les plus récentes d'un James Ellroy. Grand livre. **P.B.**

August
AUTEUR Callan Wink
ÉDITIONS Albin Miche
★★★½

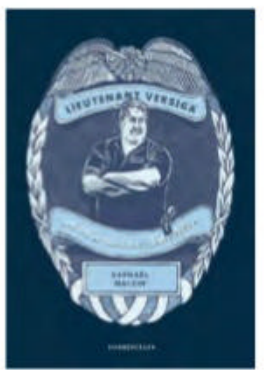
AUGUST EST FILS UNIQUE et vit dans une modeste ferme laitière du Michigan. Ses parents s'entendent mal, et le jeune garçon doit finalement suivre sa mère qui, sur les traces de Jim Harrison (et de Brad Pitt !), part refaire sa vie à plus d'un millier de kilomètres de là, dans le Montana. Entre Missoula et Billings, l'adolescent découvre alors un univers sauvage et grandiose, et connaît ses premiers émois amoureux avec une femme plus âgée que lui. Après une soirée noyée d'alcool qui tourne mal, le jeune homme, plutôt taiseux et renfermé, trouve un travail de journalier dans un petit ranch et travaille d'arrache-pied au côté d'un fermier tout droit sorti d'une chanson de Rodney Atkins, pour finir petit à petit sa mue vers l'âge adulte… Callan Wink, dont c'est ici le premier roman, vient du Michigan, habite dans le Montana et cultive comme son jeune héros une passion pour la pêche à la mouche (il est d'ailleurs guide sur la Yellowstone River). Du coup, on peut se demander si ce formidable roman d'apprentissage, dans une Amérique de cow-boys apparemment immuable bien que traumatisée par le 11-Septembre, ne serait pas plus ou moins autobiographique. Ce qui expliquerait la remarquable subtilité de ce texte, de toute beauté. **P.B.**

EN 1966, lorsqu'il rédige *Ubik,* juste après avoir mis un point final aux *Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* (devenu *Blade Runner* après l'adaptation de Ridley Scott), Philip K. Dick a déjà derrière lui une grosse poignée de romans. Et non des moindres, si l'on songe au *Maître du Haut Château* ou au *Dieu venu du Centaure*. *Ubik,* et sa vertigineuse plongée dans un univers où le temps régresse, s'imposera alors comme la pierre angulaire de toute son œuvre, et à l'évidence, pour les amateurs, comme un des monuments de la science-fiction. Cinquante ans après sa première parution en France, cette nouvelle traduction, plus nerveuse, accompagnée d'une couverture hypnotique aux effets kaléidoscopiques d'un acid trip, vient donner un coup de fouet à ce "classique", plus moderne que jamais. Enfin, pour que le bonheur soit complet, six autres titres (dont *Blade Runner* et *Le Bal des schizos*) ressortent en poche avec le même traitement graphique. À lire avec Klaus Schulze et sa "Study for Philip K. Dick" dans les oreilles. **P.B.**

Ubik
AUTEUR Philip K. Dickl
ÉDITIONS J'ai lu
★★★



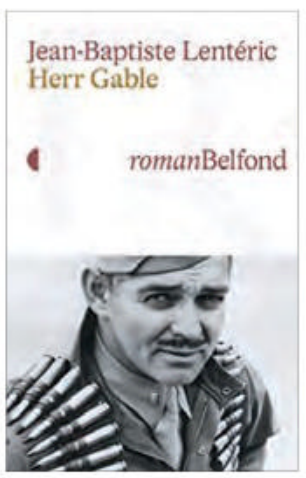
Lieutenant Versiga
AUTEUR Raphaël Malkin
ÉDITIONS Marchialy
★★★



PASCAGOULA, ville à l'est de Biloxi, Mississippi, 2010. Le lieutenant de police Darren Versiga, chargé des cold cases, s'intéresse à une vieille affaire, le meurtre d'une prostituée, lorsqu'on lui parle des ossements d'une inconnue retrouvés dans un sous-bois, le 27 décembre 1977. Ce champion de tir aux allures de gros ours fait alors le rapport avec deux autres agressions et se met à la poursuite d'un serial killer, Samuel Little, qui finira par se faire coincer à Los Angeles et auquel il arrachera dans la douleur de terribles confessions… Un incroyable "true crime" made in Deep South, par un brillant reporter à *Society* et *Snatch Magazine*. **P.B.**

LE 16 JANVIER 1942, Carole Lombard disparaît dans un accident d'avion, du côté de Las Vegas, laissant Clark Gable inconsolable. La star s'engage alors dans l'armée, et embarque pour l'Angleterre. Au même moment, Hitler et Eva Braun, grands admirateurs de l'acteur américain (surtout madame, très troublée : la moustache sans doute…), se font projeter ses films au Berghof. Apprenant que Gable participe aux bombardements, Adolf Hitler ordonne alors à un des meilleurs snipers de la Wehrmacht de le capturer… Un livre d'aventures extrêmement documenté (presque trop, parfois), jouant habilement entre la fiction et la réalité historique. **P.B.**

Herr Gable
AUTEUR Jean-Baptiste Lentéric
ÉDITIONS Belfond
★★★



★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Cinéma

LANDE VIVANTE

Le temps d'un film documentaire tour à tour lumineux et crépusculaire, Jim Harrison (re)vit sous le regard bienveillant du journaliste-animateur TV François Busnel.

PAR XAVIER BONNET

LE SOUFFLE HALETANT, une cigarette aux lèvres, au volant de son pick-up, l'homme scande de sa voix rauque et fatiguée le retour à la nature. *"Le paysage peut emporter tous les chagrins, ça absorbe toutes les névroses,* poursuit-il dans la foulée en scrutant l'horizon. *Comment être malheureux quand tu vois ça ?"* L'homme, c'est donc Jim Harrison ; *"ça"*, l'immensité du Montana qu'il a si souvent raconté (avec le Michigan et le Nebraska, entre autres grands espaces).

Pour François Busnel, ce film documentaire au long cours – et pas seulement parce qu'il l'aura occupé-accaparé des années, avec son acolyte Adrien Soland à la coréalisation, sans parler des années de "post-gestation" qui suivront – s'est imposé comme une évidence, une monnaie de sa pièce à rendre à quelqu'un qui lui avait ouvert tant de portes, géographiques, culturelles, sensitives. La marque d'une frustration trop longtemps réfrénée également, tant un reportage TV, si peaufiné soit-il, est toujours trop court, survolant ses sujets plus qu'il ne les exhortera jamais. Busnel et Soland ont donc pris leur temps, se sont posés pour écouter Harrison et humer l'air qu'il respire. L'homme que des tribus ojibwés ont surnommé *"celui-qui-part-sur-des-chemins-longs-et-obscurs-et-dont-on-espère-qu-il-va-revenir"* peut alors raconter, se raconter. Son enfance, sa mère à la rigidité toute scandinave, sa sœur et son père victimes d'un accident de voiture, les rencontres qui l'ont marqué (Tom McGuane, Jack Nicholson, Peter Matthiessen…), la naissance de certains de ses livres phares ou des personnages qui les ont traversés (*Légendes d'automne*, *Dalva*), le rapport aux substances : Harrison passe tout en revue, le plus souvent depuis son bureau, au milieu de ses photos et objets préférés qui ont tous leur petite ou grande histoire, assis à sa table de travail face à ce mur blanc pour ne pas le disperser de son inspiration du moment, voire lui servir à projeter sur lui les images que son esprit lui dicte.

Parler ainsi de Harrison au présent pourra surprendre six ans après sa disparition, mais cette présence magnétique qu'il dégage, son sens de la narration, nous font oublier une issue inéluctable, qui a par ailleurs conduit le duo de réalisateurs à repenser partiellement son film. Là, au beau milieu de cette nature avec laquelle il a tant aimé faire corps, avec pour voisins sa kyrielle de wapitis, coyotes, grizzlis et ces saloperies de serpents à sonnettes, qu'il convient de zigouiller au pistolet ou au répulsif selon les nécessités de l'instant, c'est une Amérique et son *"wilderness"* qui continuent d'écrire leur quotidien, en réveillant un imaginaire, le nôtre, forgé et sublimé depuis tant d'années. Un imaginaire auquel Harrison aura grandement contribué, à défaut d'être le seul. *"Il a fait son boulot"*, souhaitait-il faire inscrire sur sa pierre tombale. Cela ne serait que judicieux.

Seule la terre est éternelle

SORTIE	EN SALLE
RÉALISATION	François Busnel, Adrien Soland

★★★½

© DR

CURÉE DE CAMPAGNE

En même temps

SORTIE 6 AVRIL

RÉALISATION Benoît Delépine, Gustave Kervern

CASTING Jonathan Cohen, Vincent Macaigne, India Hair, Jehnny Beth, Yolande Moreau

★★★½

UN MAIRE DE DROITE - enfin, de "divers extrême centre" -, prêt à tout pour faire passer un projet de parc de loisirs, est "collé", au sens propre, à un de ses collègues écologistes du fait de l'action militante d'une féministe ne reculant devant rien non plus, et vivement encouragée par deux copines ? S'il y a bien longtemps que l'on a arrêté de se demander à quoi pouvait bien carburer le duo Kervern-Delépine lorsqu'il ébauche les premières étapes d'un scénario, force est d'avouer notre admiration sur la qualité des produits que l'on imagine naturels qui ont jalonné l'écriture de ce *En même temps,* loin de se contenter de surfer sur les éléments de langage du locataire actuel de l'Élysée. Patriarcat, homophobie, écologie, écriture inclusive, droite décomplexée, *"gauche caviar devenue gauche œufs de lump"* : nos duettistes tirent à vue et à boulets rouges à l'approche d'une nouvelle échéance présidentielle que l'on pressent beaucoup moins désopilante en comparaison, laissant dès lors quartier libre au couple, a priori improbable et fortuitement composé par Jonathan Cohen et Vincent Macaigne, de transcender leur loufoquerie plus assumée que jamais. **X.B.**

Jonathan Cohen et Vincent Macaigne.

Bouli Lanners rêvait de tourner en Écosse.

OUTRE-TOURBE

L'Ombre d'un mensonge

SORTIE 23 MARS

RÉALISATION Bouli Lanners

CASTING Michelle Fairley, Bouli Lanners, Clovis Cornillac

★★½

DEPUIS VINGT ANS, Bouli Lanners rêvait de tourner en Écosse, en particulier sur l'île de Lewis, peu touristique et aux fortes traditions gaéliques, dotée d'un décor aussi verdoyant que prompt à la solitude, où l'on sent le vent glacial et l'aridité des possibilités humaines. Néanmoins, c'est là que le personnage principal, le Belge Phil, incarné par Lanners, a décidé de s'exiler, dans une communauté presbytérienne. Il travaille la terre et s'occupe des bêtes jusqu'à ce qu'une attaque le terrasse. De retour de l'hôpital, il a perdu la mémoire, et la fille de son patron, Millie, lui explique qu'ils sont amants… Face à Lanners, la superbe Michelle Fairley, grande comédienne de théâtre consacrée dans le rôle de Lady Stark dans *Game of Thrones*. Drôle de couple que celui-ci : taiseux, pas franchement méfiant mais tout en retenue et non-dits. D'abord imaginé comme un polar, ce qui transparaît ici et là, c'est d'amour dont parle *L'Ombre d'un mensonge*. Tantôt contemplatif, tantôt inquiétant, toujours très juste. Servi par une bande-son somptueuse (Damien Jurado, Spain, Soulsavers…), ce film, porté par le charisme de ses deux protagonistes, s'avère à la fois mélancolique et solaire. **SOPHIE ROSEMONT**

MÉNINGES À TROIS

Vortex

SORTIE 13 AVRIL

RÉALISATION Gaspar Noé

CASTING Dario Argento, Françoise Lebrun, Alex Lutz

★★★

UN APPARTEMENT du nord-est parisien, bourré de livres et de cassettes vidéo. Lui est critique de cinéma, charismatique, toujours en train d'écrire, de penser - et est incarné par le fabuleux Dario Argento. Elle, c'est une ancienne psychiatre que l'on devine brillante - Françoise Lebrun, égérie du cinéma d'auteur des années 1970. Pendant ce temps-là, leur fils, jadis en proie à des addictions, essaie de mener une vie normale - Alex Lutz, épatant. C'est mal barré, car sa mère n'a plus toute sa tête. *"À tous ceux dont le cerveau se décomposera avant le cœur"* : d'emblée, cette dédicace annonce la couleur. Pas d'ironie ici, le cinéaste franco-argentin ayant vu sa mère perdre la mémoire avant qu'elle ne décède. C'est un grand et beau drame qu'il propose avec *Vortex*, qui privilégie davantage les plans fixes et fait preuve de dextérité en utilisant le split screen - soit deux visions de la même scène. Tout a été improvisé à partir d'un synopsis de dix pages, ce qui rend le jeu du trio à la fois intense et naturel. Sans balader sa caméra dans tous les sens, sans scènes de violence insoutenables, Noé a rarement autant touché et autant remué. Du grand cinéma. **S.R.**

Le film a été improvisé à partir d'un scénario de 10 pages.

Épique, cru et surréaliste, donc à voir.

© DR

Freaks Out

SORTIE 30 MARS

RÉALISATION Gabriele Mainetti

CASTING Claudio Santamaria, Aurora Giovinazzo, Pietro Castellitto, Giancarlo Martini, Franz Rogowski

★★★½

Foire et déboires

ARRIVER À FAIRE DU NEUF avec des superhéros, en tout cas des personnages dotés de pouvoirs particuliers, n'est pas chose simple, et Gabriele Mainetti est bien placé pour le savoir *(lire l'"Info")*. Le réalisateur italien n'en a donc que plus de mérite à proposer ici une allégorie spectaculaire de quatre bêtes de cirque, personnages à la fois ordinaires et hors du commun plongés dans un quotidien dépourvu de règles et de normalité : la Rome de 1943 occupée par l'armée nazie et dont l'un des "cerveaux" a des visions d'avenir (le téléphone portable, la manette de jeu vidéo) et joue "Creep" de Radiohead ou "Sweet Child O' Mine" de Guns N' Roses au piano de ses… douze doigts, entre deux expérimentations scientifiques des plus douteuses. Épique, poétique, cru et surréaliste à la fois, *Freaks Out* part (barre ?) dans tous le sens et ça lui va monstrueusement bien ! **X.B.**

INFO

UN HÉROS DOTÉ DE POUVOIRS SURNATURELS ARPENTANT LES RUES DE ROME ? C'ÉTAIT AUSSI LA TRAME DU PREMIER FILM DE MAINETTI, "ON L'APPELLE JEEG ROBOT", EN 2015, JUSTEMENT REMARQUÉ. DE LA SUITE DANS LES IDÉES, DONC…

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Super-trend

Chaussettes
La Chaussette de France
Composées à 70 % de fils d'Écosse et déclinées dans plusieurs coloris, ces chaussettes sont fabriquées dans la manufacture Tismail. Implantée à Troyes depuis 1961, elle emploie une cinquantaine de personnes. **16 €**

Montre Police x The Batman
Produite à 10 000 exemplaires, cette montre se décline dans 4 versions qui feront le bonheur des fans du Caped Crusader de DC. Toutes sont livrées dans un écrin en fibre de carbone en forme de chauve-souris 3D.
À partir de 199 €

Sneaker Adidas Solarglide 5
Adaptées à la morphologie féminine, ces baskets adoptent une conception respectueuse de la planète avec des matériaux recyclés. Côté confort, elles profitent d'une semelle Bubble Boost composée de centaines de capsules thermocollées. **140 €**

Hi-gadget

Cupra Formentor VZ5
Ibérique vénère

La VZ5 est un cas à part aujourd'hui. Alors que les jours des moteurs thermiques sont comptés, la marque de Barcelone va à contre-courant avec une version plus radicale de son SUV compact. Radicale par son style, avec ses quatre gros échappements cuivrés, son diffuseur en fibre de carbone ou ses jantes de 20 pouces. Mais surtout avec son 5 cylindres emprunté aux Audi RS, qui développe 390 ch et 480 Nm. L'ambiance à bord n'est pas en reste, avec les sièges baquets ou encore le volant qui arbore les boutons de démarrage et de mode Cupra. Dommage que la VZ5 conserve l'infodivertissement emprunté à la Seat Leon. L'ergonomie de l'interface est perfectible. Qu'importe, en mettant le contact, le rugissement du moteur donne le ton. Une ambiance sonore qui est encore renforcée en mode Cupra ou le 0 à 100 km/h en 4,5 s. Pour autant, la VZ5 est rassurante grâce aux aides à la conduite qui veillent au grain sur route. Mieux, le mode Drift permet de se glisser dans la peau d'un pilote en envoyant 100 % du couple vers la roue arrière extérieure pour des dérives sans fin. En ville, la VZ5 redevient docile avec un bruit plus discret et une suspension plus confortable. 7000 exemplaires sont commercialisés, mais dommage que le malus 2022 soit aussi mémorable que les sensations au volant. **À partir de 59990 €**

Opel Astra PHEV
L'Astra fait sa mue

Pour sa 6e génération, l'Astra adopte la même base technique que la Peugeot 308. Côté design, la compacte reprend la jolie calandre Vizor inaugurée sur l'Opel Mokka, tout en jouant sur les volumes et les contrastes, comme sur notre modèle d'essai au toit bi-ton. L'habitacle évolue également avec un tableau de bord Pure Panel, dont les deux écrans de 10 pouces sont orientés vers le conducteur. Si l'ergonomie reste perfectible, il est désormais possible d'utiliser la commande vocale pour faciliter certains réglages. Connectée, l'Astra dispose de l'info-trafic en temps réel et d'une application mobile pour contrôler la charge et la climatisation à distance. En revanche, l'habitabilité est moyenne avec des places arrière un peu justes pour les passagers de grande taille, et un coffre de 352 l du fait de la batterie de 12,4 kWh. Le bloc de 150 ch est associé à un moteur électrique de 110 ch, et l'Astra PHEV peut rouler 60 km en mode tout électrique. Nous avons ainsi pu parcourir 50 km sur un parcours mêlant autoroute, ville et routes vallonnées. De plus, la sobriété est aussi de mise en mode hybride. Reste que pour en profiter il faudra recharger régulièrement la batterie. Comptez 7 heures sur une prise domestique, ou 2 heures avec l'option 7,4 kW. **À partir de 24350 € (à partir de 33550 € en PHEV)**

© DR

Coupez le cordon

L'actualité est chargée en matière d'enceintes sans fil. Sédentaire ou nomade, vous en prendrez plein les oreilles.

Bose SoundLink Flex

Robuste et étanche, cette petite enceinte délivre des graves généreux pour sa taille. Simple à utiliser, elle est multipoint pour se connecter simultanément à plusieurs appareils. L'autonomie n'est pas en reste, avec plus de 10 heures d'écoute lors de nos tests. **169,95 €**

Sonus Faber Omnia

Son design atypique en bois dissimule des commandes tactiles, et toutes les sources sont prises en charge : Bluetooth mais aussi AirPlay 2, Chromecast et les plateformes de streaming Spotify et Tidal. Ses 7 haut-parleurs délivrent une puissance généreuse de 490 W. **1799 €**

Sonos Roam SL

La Roam se décline désormais dans une version sans micro. Elle fait donc une croix sur les assistants vocaux et l'égalisation automatique. Cela reste néanmoins l'enceinte de ce gabarit la plus complète, avec Bluetooth, AirPlay 2 et Wi-Fi pour une écoute multiroom. **179 €**

Huawei Sound Joy

Conçue en partenariat avec Devialet, cette enceinte Bluetooth offre une qualité audio satisfaisante et moult fonctionnalités. L'app permet de régler les graves et les effets lumineux, ou de programmer une heure d'extinction. L'autonomie est excellente avec près de 25 heures d'écoute. **139,99 €**

Klipsch Fives McLaren Edition

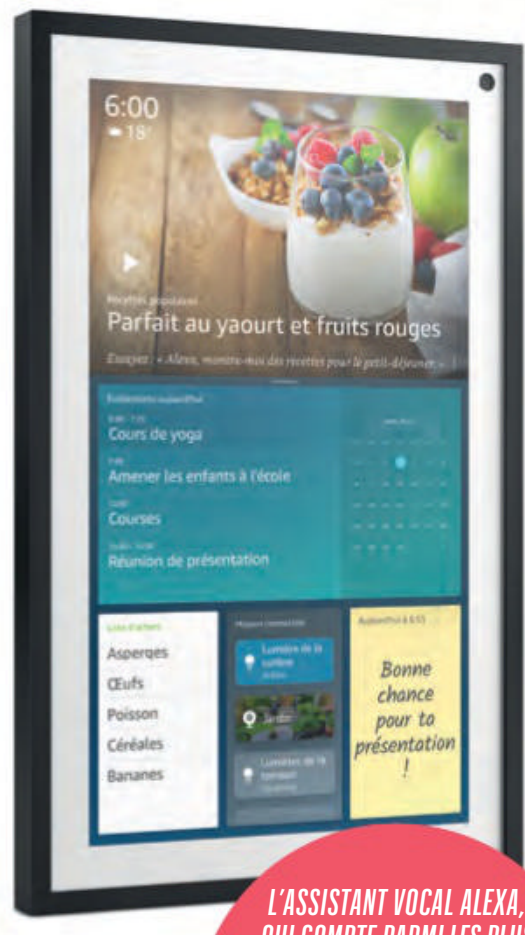
Ces enceintes bibliothèques comptent parmi les plus polyvalentes. Elles intègrent notamment des entrées optiques, RCA, USB et même HDMI ARC. Il est possible de leur adjoindre un subwoofer ou de les utiliser avec n'importe quel appareil Bluetooth. **1499 €**

JBL Flip 6

Plus résistante que le modèle précédent, la Flip 6 adopte le Bluetooth 5.1. Elle gagne ainsi en bande passante et en portée. Une application permet d'accéder à un égaliseur et de connecter deux Flip 6 pour profiter de la stéréo. Le tout au même prix que la Flip 5. **139 €**

© DR

Hot gadget



L'ASSISTANT VOCAL ALEXA, QUI COMPTE PARMI LES PLUS EFFICACES AUJOURD'HUI, EST BIEN ENTENDU DE LA PARTIE. IL PEUT RÉPONDRE À TOUTES VOS REQUÊTES ET MÊME COMMANDER LES OBJETS CONNECTÉS DE LA MAISON À LA VOIX.

Amazon Echo Show 15

Plus qu'un cadre photo

L'Echo Show n'est pas un écran comme les autres. Il s'apparente à un tableau qui peut être posé sur un meuble, ou accroché au mur pour une intégration parfaite dans la pièce à vivre. Cependant la luminosité est perfectible pour une utilisation dans une pièce baignée de soleil, et les angles de vision sont relativement étroits. L'Echo Show peut afficher les photos qui sont stockées sur le cloud Amazon Photos aussi bien en mode portrait que paysage. Mais ce serait se priver des nombreuses autres fonctionnalités, à commencer par les widgets que l'on peut organiser à sa guise. Ces "tuiles" affichent des informations, comme le calendrier, le pense-bête, la météo ou la liste des courses, pour n'en citer que quelques-uns. Pour reconnaître les membres de la famille, l'Echo Show dispose d'une fonction de reconnaissance faciale (les données sont traitées localement). Il peut ainsi afficher leurs informations propres et même un message laissé à leur intention par un autre membre. L'ensemble manque toutefois encore de réactivité. Enfin, s'il est aussi possible d'écouter de la musique ou de regarder Netflix, ce n'est pas la vocation première de l'Echo Show 15, dont la qualité audio laisse sur sa faim en l'absence de graves. **249,99 €**

Le Dernier Mot

LeVar Burton

L'acteur revient sur sa carrière et sur ce que Star Trek *lui a apporté.*

Vous êtes une icône pour différentes générations. Quand un fan vous approche, êtes-vous capable de savoir immédiatement s'il veut vous parler de *Star Trek* : *La Nouvelle Génération*, de *Reading Rainbow* ou de *Racines* ?
Quatre-vingt-quinze pour cent du temps ! Presque à chaque fois, je peux dire comment les gens ont découvert mon travail. Je suis très fier de la façon dont ma carrière a pu parler simultanément à différentes générations. Si c'était facile, tout le monde le ferait.

Burton exhorte les enfants à lire les livres interdits : *"C'est là que se trouvent les bonnes choses."*

Y a-t-il des inconvénients à vivre une si grande partie de votre vie sous l'œil du public ?
Récemment, j'ai découvert que l'un des inconvénients de la célébrité, c'est la vulnérabilité. J'ai déclaré publiquement que je voulais reprendre "Jeopardy !" *[un célèbre jeu télévisé, ndlr]*. Quand je n'ai pas décroché le poste, beaucoup se sont inquiétés en pensant que j'allais être dévasté, alors que je ne l'étais pas. J'étais déçu, mais pas dévasté.
En tant que personnalité publique, on commente qui je suis au gré des humeurs de gens qui ne me connaissent pas. À l'ère des réseaux sociaux, on a accès à tout ce que les gens pensent de vous, en bien et en mal. Vous voyez sur Twitter : "*Oh, il était horrible !*", "*C'était le pire des animateurs*". Je ne pense pas que j'étais mauvais à ce point ! Il faut avoir la peau dure. Comme dirait Forrest Gump : *"Et c'est tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet."*

Qu'est-ce que cela fait de voir tous ceux qui ont grandi avec *Reading Rainbow* s'allier pour soutenir votre candidature ?
J'ai ressenti beaucoup d'amour. J'ai du mal à parler de cette expérience. Ça m'a submergé. Mais la meilleure chose qui en soit ressortie, c'est l'amour.

Être animateur vous a apporté un regain de célébrité que vous n'aviez pas connue depuis vos 19 ans. Quel conseil donneriez-vous au LeVar Burton de l'époque ?
Oh là là : détends-toi. Tout va bien se passer. Il y avait tellement d'angoisse et d'anxiété dans ma vie à l'époque. Quand je repense à ce gamin, je m'émerveille de sa capacité à être aussi présent qu'il l'était. Je sais aussi que derrière son apparence calme, il y avait une jeune âme qui tremblait parfois, qui luttait pour tenir le coup et survivre au fait de devenir célèbre à la fin des années 1970. C'était une époque un peu rock'n'roll. Vraiment. Avoir accès à tout ce que je désirais… J'ai survécu à la tendance naturelle chez les êtres humains à faire des excès dans tous les domaines.
Je me sens vraiment reconnaissant d'avoir eu des gens autour de moi pour m'aider à survivre à cette période de ma vie, avec toute l'incertitude qui allait avec. Mais je dirais ceci : je n'aimerais pas être un talent émergent dans l'environnement d'aujourd'hui, avec ces chaînes d'info en continu, les réseaux sociaux et une caméra entre les mains de tout le monde. Je n'imagine pas ce que ça ajoute au fardeau de ce voyage. Je suis content que mon accession à la célébrité se soit faite du temps de Néandertal !

Vous avez interprété différents aspects de la vie des Noirs au fil de votre carrière, depuis l'esclavage dans *Racines* jusqu'au futur en tant que Geordi La Forge.
Combien de personnes peuvent dire ça de leur vie ? Je l'apprécie à sa juste valeur. Je suis reconnaissant pour tout dans ma vie, la tragédie comme les triomphes. La vie est faite de ça. C'est la condition humaine. Il ne peut pas y avoir de résilience s'il n'y a rien sur quoi rebondir, pas vrai ?

Qu'y a-t-il de spécial dans les conventions Star Trek ?
Il faut savoir que *[dans ma]* famille, on regardait *Star Trek* religieusement. Si je n'apparaissais pas dans ces conventions sur scène, je serais dans la salle en tant que fan. Petit, *Star Trek* était vraiment important pour moi, parce que ce que Gene Roddenberry me disait, c'était : *"Quand l'avenir viendra, il y aura une place pour toi."* C'est énorme. C'est très important d'être représenté. Vraiment. Avoir la possibilité de me reconnaître en Nichelle Nichols, ce n'était pas simplement une inspiration, mais une validation. C'est là toute la puissance de ce médium.

Si *La Nouvelle Génération* était une série actuelle, souhaiteriez-vous quelque chose de différent pour Geordi ?
Oui. Il coucherait…

ANGIE MARTOCCIO

© ILLUSTRATION DE MARK SUMMERS

SOLIDAYS

Love is back

24 > 26 JUIN 2022
PARIS-LONGCHAMP

BLACK EYED PEAS
DAMSO ★ EDDY DE PRETTO
FEU! CHATTERTON
JUSTICE DJ SET ★ -M- ★ NINHO
ORELSAN ★ POLO & PAN

47TER ★ ANN CLUE ★ ANTIGONE ★ ATOEM
AYRON JONES ★ BABYSOLO33 ★ BCUC
BIGA*RANX ★ BLACK PUMAS ★ BLAIZ FAYAH
BORIS BREJCHA ★ BRÖ ★ CKAY ★ DARZARK
DUBFIRE ★ EMMA PETERS ★ FOLAMOUR A/V SHOW
GAËL FAYE ★ GARGÄNTUA ★ GAZO
I HATE MODELS ★ KALISKA ★ KAS:ST LIVE
LA CREOLE ★ LETO ★ LUJIPEKA ★ MARA
MARC REBILLET ★ MEUTE ★ MEZERG
MILEY SERIOUS ★ NISKA ★ NOVEMBER ULTRA
NTO ★ OBOY ★ ONYVAA ★ PLK ★ PONGO
RILÈS ★ RONE SOLO ★ RONISIA ★ SASKIA
SKIP THE USE ★ SOPICO ★ SOSO MANESS
STÉPHANE ★ STRUCTURES ★ SUZANE
THE MURDER CAPITAL ★ TSEW THE KID
VICTOR SOLF ★ VIENS LA FÊTE ★ YSEULT

INFO & RÉSA SOLIDAYS.COM

Création Answer www.agence-answer.com / Photo Steve Winn / Love is back = L'amour est de retour / Espace offert par Rolling Stones

LA BANQUE POSTALE · RATP · Région îledeFrance

VILLE DE PARIS · France Inter · W9 · M6 · 20 minutes

UN ÉVÉNEMENT Solidarité SIDA

"SOMPTUEUX ET POIGNANT"

JÉRÔME GARCIN - L'OBS

JIM HARRISON

SEULE LA TERRE EST ETERNELLE

UN FILM DE **FRANÇOIS BUSNEL** ET **ADRIEN SOLAND**

ROSEBUD PRODUCTIONS PRÉSENTE AVEC LE SOUTIEN DE ARTE G.E.I.E. ET DE CANAL+ ET CINÉ+ WILLIAM R. HEARST III - JIM HARRISON - « SEULE LA TERRE EST ÉTERNELLE » UN FILM DE FRANÇOIS BUSNEL & ADRIEN SOLAND ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FRANÇOIS BUSNEL AVEC LA PARTICIPATION DE JIM HARRISON JIM FERGUS PETER LEWIS LINDA KING HARRISON DANNY LAHREN ET DE RUSSELL BANKS LOUISE ERDRICH PETE FROMM COLUM McCANN DAN O'BRIEN DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE YANN STADEROLI INGÉNIEUR DU SON DAVID SANDRAS MONTEUSE CAMILLE DALBERA MUSIQUE ORIGINALE MATHIAS MALZIEU & OLIVIER CAVIAUD PLAN DE JANIS JOPLIN DIONYSOS SEASICK STEVE MERLE HAGGARD & WILLIE NELSON PRODUIT PAR FRANÇOIS BUSNEL ADRIEN SOLAND ALAIN BUSNEL MARINE CHIAB EMMANUEL PERREAU

FILM FELLINI

france•tv Institut LUMIÈRE Rue du Premier-Film, Lyon ELLE L'OBS

AU CINÉMA LE 23 MARS

RollingStone America 10/18 france inter

ROSEBUD PRODUCTIONS NOUR FILMS